Orgueil et prévention , par l'auteur de "Raison et sensibilité", traduit de l'anglais par Mlle E...***

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

{BnF

gallica
BIBLIOTHÈQUE
NUMÉRIQUE

Austen, Jane (1775-1817). Orgueil et prévention , par l'auteur de "Raison et sensibilité", traduit de l'anglais par Mlle E...***. 1822.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

ORGUEIL

ET PRÉVENTION.

3467

DE L'IMPRIMERIE DE DAVID,

RUE DU POT-DE-FER, N° 14, F. S. G.

ORGUEIL

ET PRÉVENTION,

Par l'Auteur de RAISON ET SENSIBILITÉ;

Austen Jane

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR Mlle É..... *.**

TOME PREMIER.

PARIS,

CHEZ MARADAN, LIBRAIRE,

RUE DES MARAIS, N° 16, F. S. G.

1822.

f 72'78

ORGUEIL

ET PRÉVENTION.

CHAPITRE PREMIER.

Cest une vérité presqu'incontestable qu'un jeune homme possesseur d'une grande fortune, doit avoir besoin d'une épouse. Bien que les sentimens et les goûts d'un tel homme ne soient pas connus ; aussitôt qu'il vient se fixer dans une province, les familles du voisinage le regardent comme un bien qui doit dans peu appartenir à l'une ou l'autre de leurs filles.

« Mon cher M. Bennet, avez-vous appris que le château de Netherfield est enfin loué ? » M. Bennet répondit que non.

» — Je puis vous assurer qu'on l'a loué, reprit sa femme, car Mme. Long sort d'ici, et m'a dit tout ce qu'il en était.»

M. Bennet ne fit point de réponse.

« — Ne désirez-vous pas savoir, dit sa femme très-vivement, quel est l'homme doit devenir notre voisin?»

Vous désirez me le dire, et je veux bien, ous écouter.»

Cet encouragement fut suffisant.

«— Eh bien! mon cher, sachez qu'un eune homme fort riche vient habiter Netherfield; il y passa lundi dernier en voiture à quatre chevaux, il vit la maison, elle lui plut; il parla sur-le-champ à M. Morris, et doit en prendre possession à la St. Michel.

» — Comment le nommez-vous?

» — Bingley.

» — Est-il marié?

» — Non bien certainement. Un jeune homme très-riche, quatre ou cinq mille livres sterlings de rente; quel bonheur pour nos filles!

» — Comment donc, qu'est-ce que cela peut leur faire?

» — Mon cher M. Bennet, comme vous êtes ennuyeux! ne voyez-vous pas qu'il est très-probable qu'il en épousera une.

» — Est-ce là son intention en venant demeurer ici?

» — Son intention! Peut-on dire une telle sottise; mais il est très-possible qu'il devienne amoureux d'une de nos filles; ainsi il faut que vous lui fassiez une visite aussitôt après son arrivée.

» — Je ne vois à cela aucune nécessité; vous pouvez y aller avec vos filles ou les envoyer toutes seules, cela vaudrait encore mieux, car, comme vous êtes tout aussi belle qu'elles, vous pourriez bien attirer vous-même l'attention de M. Bingley.

» — Mon cher, vous me flattez, je sais que *j'ai été* belle; mais je ne prétends pas mériter maintenant un si joli compliment; quand on a cinq filles à marier, on ne doit plus songer à ses propres attraits: mais, mon cher, il faudra réellement que vous alliez voir M. Bingley.

» — C'est plus que je ne puis vous promettre.

» — Pensez donc un peu plus à vos filles; ce serait un fort brillant établissement pour l'une d'elles. Sir William et lady Lucas doivent y aller dès son arrivée. Je suis sûre qu'ils ont la même pensée que moi; car en général ils ne visitent pas les nouveaux venus; il faut absolument que vous y alliez aussi, sans quoi nous ne pourrions faire connaissance avec lui.

» — Vous faites trop de façon, ma femme, je ne doute nullement que M. Bingley ne soit fort aise de vous voir; je vous donnerai quelques lignes pour lui, afin de l'assurer que je lui permets d'épouser celle de mes filles qui lui plaira le plus; mais je veux lui recommander ma petite Lizzy.

» — Je vous prie de n'en rien faire; Lizzy ne vaut pas mieux que les autres, je suis sûre qu'elle n'est pas à beaucoup près aussi belle qu'Hélen, ni si gaie que

Lydia, je ne sais pourquoi vous lui donnez toujours la préférence.

» — Elles n'ont, ni les unes ni les autres, rien de remarquable, répondit-il. Elles sont comme toutes les filles simples et ignorantes; mais certainement Lizzy a plus de vivacité que les autres.

» — M. Bennet comment pouvez-vous parler ainsi de vos propres enfans? vous prenez plaisir à me tourmenter, vous n'avez nulle pitié de mes pauvres nerfs.

» — Vous vous trompez, ma chère, j'ai un *grand respect* pour vos nerfs, ce sont de vieux amis, il y a plus de vingt ans que je vous en entends parler.

» — Ah vous ne savez pas tout ce que je souffre!

» — J'espère que cela passera et que vous vivrez assez pour voir au moins vingt jeunes gens, avec 4,000 sterlings, devenir nos voisins.

» — Quand il y en aurait vingt, à quoi cela nous servirait-il, vous n'en verriez pas un seul.

» — Soyez persuadée, ma chère, que

lorsqu'il y en aura vingt, je les visiterai tous. »

Le caractère de M. Bennet était un si bizarre mélange de réserve, de caprice et d'humeur satirique, que vingt-trois ans de mariage avaient été insuffisans pour le bien faire connaître à sa femme; celui de Mme. Bennet était moins difficile à définir; c'était une femme sans esprit ni délicatesse; dès qu'on la contrariait elle s'imaginait avoir mal aux nerfs; son unique affaire était de chercher à marier ses filles, ses seuls plaisirs les nouvelles et les visites.

CHAPITRE II.

M. Bennet fut des premiers à rendre visite à M. Bingley, il avait toujours eu l'intention d'en faire la connaissance, bien que, jusqu'au dernier moment, il eut dit le contraire à sa femme; et le lendemain de cette visite, tout le monde ignorait encore qu'il l'eût faite; mais comme il n'en pouvait garder long-temps le secret, voyant sa seconde fille occupée à garnir un chapeau: « j'espère, lui dit-il gaîment, que M. Bingley le trouvera joli, ma Lizzy?

» — Nous ne pourrons guères connaître le goût de M. Bingley, répondit avec humeur Mme. Bennet, puisque nous ne devons pas le voir.

» — Mais avez-vous oublié, ma chère maman, lui dit Elisabeth, que nous le rencontrerons aux bals, et que Mrs. Long

vous a promis de nous le présenter?

» — Je parie que Mme. Long n'en fera rien; elle a deux nièces qui l'intéressent beaucoup ; d'ailleurs c'est une femme fausse et égoïste, dont je n'ai point bonne opinion.

» — Ni moi non plus, dit M. Bennet, je suis bien aise que vous ne comptiez pas sur ses bons offices. »

Mme. Bennet ne daigna pas lui répondre; mais ne pouvant plus cacher son impatience, elle se mit à gronder une de ses filles:

« Ne toussez donc pas comme cela Kitty; pour l'amour de Dieu, ayez pitié de mes pauvres nerfs; vous me mettez à la torture.

» — Il est vrai que Kitty tousse mal-à-propos, dit le père, elle n'a nulle discrétion.

» — Je ne tousse pas pour m'amuser, reprit Kitty d'un ton aigre.

» — Quand donne-t-on le premier bal, Lizzy?

» — Dans quinze jours.

» — Ah, ah ! cela est vrai, s'écria la mère, et Mme. Long ne reviendra ici que la veille, il sera donc impossible qu'elle nous, présente M. Bingley, elle ne le connaîtra pas elle-même.

» — Alors, ma chère, vous pourrez vous-même lui présenter M. Bingley.

» — C'est impossible, M. Bennet, impossible, puisque je ne le connais pas; comment pouvez-vous être si taquin.

» — J'admire votre prudence ! Il est vrai que quinze jours de connaissance ne suffisent pas pour bien connaître un homme; mais si *nous* ne le présentons pas à Mme. Long, quelqu'autre le fera, et après tout, il faut qu'elle et ses nièces courent leur chance comme les autres; ainsi, puisqu'elle croira qu'on lui rend un service, si vous ne voulez pas vous en charger, je le ferai moi même. »

Ses filles le regardèrent fixement; Mme. Bennet dit en haussant les épaules:

« Quelle bêtise!

» — Que voulez-vous dire, ma chère, par cette exclamation? regardez-vous

l'usage de présenter, et le cas qu'on en fait comme une bêtise? je ne suis pas d'accord avec vous sur ce point. Qu'en dis-tu Mary, toi qui es une fille réfléchie, qui lis des livres savans et fais des extraits? »

Mary désirait faire une réponse spirituelle, mais ne savait trop comment s'en acquitter.

« Pendant que Mary pense à ma question, reprit-il, revenons à M. Bingley.

» — Je suis lasse d'en entendre parler, s'écria Mme. Bennet.

» — J'en suis fâché; mais que ne me le disiez-vous plutôt; si j'avais su cela hier, je ne lui eus certainement pas fait visite, c'est malheureux; mais puisque j'y suis allé, nous ne pouvons éviter de faire connaissance avec lui. »

L'étonnement que témoignèrent ces dames, fit grand plaisir à M. Bennet; sa femme assura cependant, après ses premières expressions de joie, qu'elle s'y était toujours attendue.

« — Comme vous êtes bon, mon cher

M. Bennet; j'étais bien sûre que je vous déciderais enfin, je savais que vous aimiez trop vos filles pour négliger une pareille connaissance; eh bien, je suis vraiment satisfaite! c'est une si bonne plaisanterie, que vous y ayez été, sans nous en dire un mot!

» — A présent, Kitty, tu peux tousser autant que tu voudras», dit M. Bennet, en quittant l'appartement.

« Quel excellent père vous avez, mes enfans, dit Mme. Bennet, aussitôt que la porte fut fermée, vous ne pouvez assez le remercier d'une telle marque de bonté; à notre âge il n'est point agréable, je vous assure, d'être continuellement à faire de nouvelles connaissances; mais nous pensons à vous et sacrifions notre tranquillité au désir de vous voir heureuses. Lydia, ma belle, je parie que M. Bingley dansera avec toi au premier bal.

» — Oh! reprit Lydia, je ne crains pas d'être oubliée, car bien que je sois la plus jeune, je suis la plus grande. »

Le reste de la journée se passa gaiement, on fit mille conjectures sur la personne de M. Bingley, sur le jour où il rendrait la visite de M. Bennet et l'époque où l'on pourrait l'engager à dîner.

CHAPITRE III.

Toutes les questions que Mme. Bennet et ses cinq filles purent faire à ce sujet, n'engagèrent point son mari à leur dire comment il avait trouvé M. Bingley; elles l'attaquèrent de différentes manières, par des demandes, des suppositions ingénieuses: mais il éluda leur finesse et elles furent obligées de s'en rapporter à leur voisine lady Lucas, qui en parlait très-favorablement. Sir William avait été enchanté de M. Bingley; il était jeune, beau, extrêmement aimable et pour couronner le tout, il comptait aller au premier bal avec une nombreuse société; rien ne pouvait être plus délicieux! Aimer la danse était déjà le premier pas fait pour devenir amoureux, et de grandes espérances furent fondées sur la sensibilité du cœur de M. Bingley.

« Si je puis voir une de mes filles heureusement établie à Netherfield, dit Mme. Bennet à son mari, et les autres également bien mariées, je n'aurai plus rien à désirer. »

Quelques jours après M. Bingley vint rendre visite à M. Bennet, qui le reçut dans son cabinet; le premier avait espéré qu'on le présenterait à ces demoiselles, dont il avait ouï vanter la beauté; mais il ne vit que le père. Ces dames furent plus heureuses; elles eurent l'avantage de s'assurer, par une des fenêtres, qu'il portait un habit bleu et montait un cheval noir.

On l'invita bientôt à dîner; et Mme. Bennet avait déjà donné les ordres nécessaires, afin que son repas lui fît honneur, lorsqu'on lui remit une réponse qui dérangea tous ses plans; M. Bingley était obligé de partir sur-le-champ pour Londres et par conséquent ne pouvait avoir l'honneur d'accepter leur invitation; Mme. Bennet fut très-mortifiée, elle ne s'était pas imaginée qu'il eût eu affaire

à Londres, aussitôt après son arrivée dans Herfortshire, et commença à craindre qu'il ne fût toujours à courir de côté et d'autre, au lieu de rester, comme il le devait, à Netherfield. Lady Lucas la tranquillisa un peu, en lui disant qu'il n'était peut-être allé à Londres qu'afin de ramener une nombreuse société pour le jour de l'assemblée. Bientôt après on apprit que M. Bingley devait revenir avec douze dames et sept messieurs; ces demoiselles se plaignirent beaucoup d'un aussi grand nombre de femmes; mais furent consolées en entendant dire, la veille du bal, qu'il n'avait amené de la ville que ses cinq sœurs et un cousin. Enfin, lorsque M. Bingley entra dans la salle de Meryton, sa société ne consistait qu'en cinq personnes; lui, ses deux sœurs, le mari de l'aînée, et un de ses amis.

M. Bingley était un fort joli homme, il se présentait avec grace et paraissait fort enjoué; ses sœurs grandes et assez belles affichaient les manières du bel air;

son beau-frère M. Hurst avait le ton d'un homme de bonne compagnie; mais son ami, M. Darcy, attira bientôt les regards de toute l'assemblée; il était grand, avait de beaux traits, un maintien noble, et l'on se disait à l'oreille qu'il possédait 10,000 livres sterlings de rente. Les hommes assurèrent qu'il était bien, les femmes le préféraient à M. Bingley, et pendant une partie de la soirée, il fut le héros du bal; mais ses manières froides et réservées ayant déplu, il perdit soudain l'approbation générale; on s'aperçut qu'il était fier, dédaigneux, qu'il ne trouvait rien à son gré; enfin toute sa fortune et la beauté de sa terre de Derbyshire ne purent empêcher qu'on ne trouvât que sa physionomie était désagréable et qu'il ne méritait nullement d'être comparé à son ami.

M. Bingley eut bientôt fait connaissance avec toutes les principales personnes de l'assemblée; il était gai et sans affectation, il dansa toute la soirée, parut mécontent que le bal finît sitôt et

fit même entendre qu'il donnerait à danser à Netherfield. Des qualités aussi aimables parlent d'elles-mêmes! Quelle différence entre lui et son ami! M. Darcy n'avait dansé qu'une fois avec Mme. Hurst et une fois avec Mlle. Bingley: il avait refusé d'être présenté à aucune autre femme, et le reste de la soirée il s'était promené de long en large dans le salon, ne parlant qu'aux personnes de sa société. Son caractère fut promptement défini, on le jugeait l'homme le plus fier, le plus désagréable qui existât; et toute la société espérait qu'il ne se présenterait plus aux assemblées de Meryton. Parmi les plus irrités contre lui était Mme. Bennet, dont le dégoût, pour sa conduite en général, fut encore augmenté par une malhonnêteté faite par lui à une de ses filles. La rareté des cavaliers, avait obligé Elisabeth Bennet à rester assise pendant deux contredanses, M. Darcy était debout assez près d'elles pour qu'elle pût entendre une conversation entre lu et M. Bingley, qui quittant la dansepen-

dant quelques instans, vint presser son ami de l'y joindre.

« Allons Darcy, dit-il, à quoi pensez-vous? je ne puis souffrir de vous voir ainsi à rien faire, vous feriez bien de danser.

» — Bien certainement je n'en ferai rien, vous savez combien je déteste la danse, à moins que je n'aie une danseuse avec laquelle je sois lié; vos sœurs sont engagées, et il n'y a pas une autre femme dans le salon à qui je donnerais la main avec plaisir.

» — Je ne voudrais pas être aussi difficile que vous pour tout l'or du monde, s'écria Bingley, sur mon honneur je n'ai jamais vu autant de jolies femmes, et il y en a plusieurs qui sont très-aimables.

» — Vous dansez maintenant avec la seule belle personne qu'il y ait ici, » dit Darcy, en regardant l'aînée des demoiselles Bennet.

« — Oh! elle est d'une rare beauté! mais voilà une de ses sœurs assise derrière vous, qui ne lui cède guères, et je

la crois aussi très-agréable; laissez-moi demander à ma danseuse la permission de vous présenter. (1)

» — Laquelle voulez-vous dire? » Et s'étant retourné, il considéra un instant Elisabeth, puis répondit froidement: « elle est passable; mais pas assez belle pour me tenter, d'ailleurs je ne suis pas homme à prendre soin des délaissées; mais vous perdez votre temps avec moi, vous ferez mieux d'aller jouir des sourires gracieux de votre dame.

M. Bingley suivit son avis. M. Darcy passa à l'autre bout du salon, laissant Elisabeth très-peu prévenue en sa faveur; elle raconta cependant avec gaîté ce qu'elle venait d'entendre; car douée d'un caractère vif et enjoué, les choses

---

(1) Lorsqu'on veut danser avec une femme qu'on ne connaît point, l'usage veut qu'on se fasse présenter à elle par la maîtresse de la maison, ou bien encore par quelqu'un qui la représente. Offrir la main à une femme sans lui avoir été présenté, serait presque une incivilité.

ridicules la divertissaient merveilleusement.

Cette soirée se passa d'une manière très-agréable pour la famille Bennet, la mère avait vu sa fille aînée fort admirée par la société de Netherfield; ces dames s'étaient plues à causer avec elle, et M. Bingley deux fois l'avait fait danser: le plaisir qu'en éprouvait Hélen, fut aussi vif que celui de sa mère; mais elle en parla bien moins. Élisabeth partageait la satisfaction de sa sœur: quant à Mary, le bonheur de s'être entendue nommer aux dames Bingley comme une jeune personne des plus accomplies, la rendait toute glorieuse; et Kitty et Lydia ayant eu la bonne fortune de ne point manquer de danseurs, étaient aussi au comble de la joie.

Elles retournèrent donc fort gaîment au petit village de Longbourn où elles demeuraient, et dont leur père était le plus riche habitant.

Elles trouvèrent M. Bennet dans son cabinet ; avec un livre, le temps lui parais-

sait toujours court; d'ailleurs il était curieux de savoir l'issue d'une soirée qui avait donné lieu à tant de calculs et de projets. Il espérait que tous les desseins de sa femme sur l'étranger auraient échoué; mais il s'aperçut bientôt qu'elle avait une histoire bien différente à lui raconter.

« Oh! mon cher M. Bennet, dit-elle en entrant, nous avons eu un charmant bal, j'aurais bien voulu que vous y fussiez; Hélen a été tant admirée, c'était à qui lui donnerait plus de louanges; M. Bingley l'a trouvée charmante, et l'a fait danser deux fois; c'est très-vrai, mon cher, il a dansé deux fois avec elle, et c'est la seule demoiselle qu'il ait demandée une seconde fois! Dabord il avait pris Mlle. Lucas, j'étais toute déconcertée de le voir danser avec elle; mais il ne l'a pas admirée, il est certain que cela n'est pas possible, elle est si laide; il a paru surpris en voyant Hélen *descendre* la contredanse, a demandé qui elle était, s'est fait présenter à elle, et l'a engagée

pour la seconde danse; pour la troisième, il a choisi miss King, la quatrième Marie Lucas, la cinquième Hélen, la sixième Lizzy, ainsi que pour la *boulangère*.

» — S'il avait eu pitié de moi, s'écria le mari, il n'eût pas tant dansé. Pour l'amour de Dieu ne me parlez plus de contredanses; oh! je voudrais qu'à la première il se fût donné une entorse!

» — Ah! mon cher, continua Mme. Bennet, si vous saviez combien je suis heureuse, M. Bingley est si aimable et ses sœurs sont des femmes charmantes; je n'ai jamais rien vu d'aussi élégant que la robe de Mme Hurst, je suis sûre que sa garniture de dentelle.....»

Ici, elle fut interrompue par M. Bennet, qui déclara qu'il ne voulait point écouter les détails de leurs toilettes; elle fut donc obligée de chercher un autre sujet de conversation, et lui raconta avec amertume et exagération la malhonnêteté de M. Darcy.

« — Mais je puis vous assurer, ajouta-t-elle, que Lizzy n'a point beaucoup

perdu de n'être pas à son goût; car c'est un ~~homme~~ extrêmement désagréable, et qui ne vaut pas la peine qu'on cherche à lui plaire. Il est si fier, si suffisant, qu'en vérité on ne saurait le voir sans déplaisir; il marchait çà et là se croyant un personnage d'une si grande importance! Pas assez belle pour danser avec lui! Je vous ai bien désiré, mon cher, vous lui eussiez rabattu le caquet; je le déteste vraiment. »

CHAPITRE IV.

QUAND Hélen et Élisabeth furent seules, la première, qui, jusque là, avait été silencieuse, sur le compte de M. Bingley, dit à sa sœur combien elle l'avait trouvé aimable.

« Il est justement ce qu'un jeune-homme doit être, dit-elle, sensé, gai et affable; je n'avais pas encore vu quelqu'un unir des manières aussi distinguées à tant d'aisance et si peu de fatuité.

» — Il est aussi fort joli homme, reprit Elisabeth, ainsi le voilà un être parfait.

» — J'ai été très-flattée qu'il m'ait deux fois demandé à danser, je ne m'attendais pas à cet empressement.

» — Vous ne vous y attendiez pas? eh bien! moi je m'y attendais; mais voilà

la différence entre nous deux, les compliments vous surprennent toujours, et moi jamais: quoi de plus naturel que de vous demander une seconde fois? il était impossible qu'il ne vît point que vous étiez la plus belle personne du bal. — Je ne le remercie point de cette galanterie. — Après tout, il est fort agréable; je vous permets de le trouver tel, vous en avez admiré de bien plus sots.

» — Chère Lizzy!

» — Ah! vous êtes beaucoup trop facile à aimer tout le monde en général; vous ne voyez jamais les défauts des autres, toutes les personnes que vous connaissez sont bonnes et aimables à vos yeux, je ne vous ai de ma vie entendu dire du mal de qui que ce fût.

» — Je ne voudrais pas être trop prompte à censurer n'importe qui; mais je dis toujours ce que je pense.

» — Je le sais, et voilà justement pourquoi je m'étonne qu'avec votre bon sens vous ne voyiez jamais les folies et les sottises des autres. Affecter la candeur est

une chose très-commune, on voit cela partout; mais être franche sans désirer le paraître, savoir discerner les bonnes qualités de chacun, les exagérer sans le vouloir, et ne jamais parler de leurs défauts; voilà ce que *vous seule* savez faire. Eh bien, sans doute, vous aimez aussi les sœurs de M. Bingley? leurs manières cependant ne peuvent être comparées aux siennes.

» — Non certainement pas au premier abord; mais elles causent agréablement. Miss Bingley doit vivre avec son frère, et je me tromperais bien si nous ne trouvions en elle une charmante voisine. »

Élisabeth écouta en silence, mais ne fut pas convaincue. Douée d'une grande pénétration, d'un caractère moins facile que sa sœur, et d'un jugement froid que des attentions personnelles ne pouvaient influencer, elle était très-peu portée à admirer ces dames; d'ailleurs, leur conduite au bal n'en avait pas donné, en général, une idée très-favorable.

C'étaient, en un mot, des élégantes

affichées, extrêmement fières et suffisantes; mais pouvant, lorsqu'elles le voulaient, être gaies et aimables. Elles étaient assez belles, avaient été élevées dans une des premières pensions de Londres, possédaient une fortune de vingt mille livres sterl., et savaient fort bien dépenser plus que leurs revenus. Elles fréquentaient les gens du bel air, et ainsi étaient naturellement portées à bien penser d'elles, et mal des autres. Elles appartenaient à une famille respectable du nord de l'Angleterre, et la fortune de leur frère, ainsi que la leur, avait été acquise dans le commerce, circonstance qui leur déplaisait fort, et qu'elles auraient bien voulu faire oublier.

M. Bingley hérita de cent mille livres sterlings à la mort de son père, dont l'intention avait été d'acheter une terre. Son fils le désirait également; mais ayant maintenant la possession d'une maison et d'un parc fort agréables, ceux qui connaissaient la facilité de son caractère pensaient qu'il pourrait bien passer sa

vie à Netherfield, et laisser à ses successeurs le soin de faire cette acquisition.

Ses sœurs désiraient qu'il possédât une terre; mais, bien qu'il eût seulement loué Netherfield, miss Bingley consentit avec plaisir à faire les honneurs de sa table, et Mme Hurst, qui avait épousé un homme à la mode, mais peu riche, était aussi très-disposée à considérer, quand cela l'accommodait, la maison de son frère comme la sienne.

M. Bingley n'avait pas été majeur deux ans lorsqu'il fut tenté, par la recommandation d'un de ses amis, de visiter le château de Netherfield : il le considéra pendant une demi-heure, fut charmé de la beauté de la vue, satisfait des avantages dont le propriétaire l'assurait, et l'arrêta sur-le-champ.

En dépit de la différence du caractère de Bingley et de Darcy, il existait entre eux une sincère amitié : la franchise, la vivacité, la flexibilité d'humeur de Bingley, l'avaient rendu cher à Darcy. Bingley comptait réellement sur l'atta-

chement de Darcy, et avait une haute opinion de son jugement ; Darcy avait plus de pénétration que son ami. Bingley n'était certainement pas un sot ; mais Darcy était instruit. Ce dernier était également fier, réservé, dédaigneux, et ses manières, quoique distinguées, n'étaient point engageantes. De ce côté-là, son ami avait sur lui de grands avantages : Bingley, partout où il se présentait, était sûr d'être aimé ; Darcy offensait continuellement quelqu'un. Leur conversation au sujet du bal de Meryton peut donner une idée de leurs caractères. Bingley n'avait de sa vie rencontré autant de gens aimables, ni de plus jolies femmes ; il avait reçu mille marques de civilité, et n'y avait vu ni roideur, ni cérémonie. Il eut bientôt fait connaissance avec toutes les personnes de l'assemblée ; et quant à Mlle Bennet, rien, selon lui, ne pouvait la surpasser. Darcy, au contraire, n'avait vu qu'une réunion de personnes qui possédaient peu de beauté et point d'élégance ; nulle d'elles ne lui avait inspiré

le moindre intérêt, fait la plus légère politesse ou procuré un instant de plaisir. Il avoua que Mlle Bennet était jolie; mais qu'elle souriait trop souvent. Mme Hurst et miss Bingley furent de son avis; cependant elles avaient trouvé Mlle Bennet à leur gré, et dirent qu'elles seraient charmées de cultiver sa connaissance. On prononça donc qu'Hélen était charmante, et Bingley se crut par-là autorisé à en penser ce qu'il voulait.

CHAPITRE V.

A peu de distance de Longbourn, vivait une famille avec laquelle les Bennet étaient étroitement liés. Sir William Lucas, autrefois négociant à Meryton, possédait une jolie fortune. Ayant exercé honorablement l'office de maire, il avait obtenu du roi le titre de chevalier. Cette faveur avait peut-être été trop fortement sentie; car elle le dégoûta de son commerce et de la petite ville où il demeurait: il les quitta tous deux, et vint, avec sa famille, habiter une maison à un mille de Meryton, connue depuis sous le nom de *Lucas-Lodge*. Ici, il pouvait penser avec plaisir à sa nouvelle dignité, et, libre de toute affaire, s'occuper uniquement à fêter ses voisins; car, quoique vain de son titre, il n'était point dédaigneux: au contraire, il ne se plaisait qu'à combler d'honnêtetés tous ceux qui le

fréquentaient. Naturellement doux, amical et obligeant, sa présentation à Saint-James l'avait mis tout-à-fait sur le pied d'homme de cour.

Lady Lucas était une bonne femme, d'un esprit très-ordinaire. Ils avaient plusieurs enfans, dont une fille, entre autres, âgée de vingt-sept ans, douée d'autant d'esprit que de sensibilité, amie intime d'Élisabeth. Se voir et causer ensemble du bal de la veille, était pour les demoiselles un chose indispensable. Le lendemain donc, la famille Lucas se rendit à Longbourn, et d'abord : « Vous commençâtes bien votre soirée d'hier, Charlotte, dit Mme Bennet; vous avez dansé la première avec M. Bingley.

» — Oui; mais son second choix.....

» — Oh! vous voulez dire Hélen; il l'a demandée deux fois. Il est vrai que cela pouvait faire croire qu'il la trouvait à son goût : je m'en suis un peu doutée; je sais qu'il en a dit quelque chose à M. Robinson.

» — Peut-être parlez-vous de la con-

versation qu'il eut avec M. Robinson; ne vous ai-je pas dit que je l'avais entendue? M. Robinson lui demandait comment il trouvait l'assemblée de Meryton; s'il ne croyait pas qu'il y eût beaucoup de jolies femmes dans ce salon, et laquelle il trouvait la plus belle? A cette dernière question, il répondit avec vivacité : Oh! l'aînée des demoiselles Bennet; il ne peut y avoir deux opinions sur ce point.

» — Ah! ah! vraiment, c'était se déclarer assez; cela aurait un air de....; mais ce ne sont que des conjectures.

» — Mes rapports sont plus flatteurs pour votre mère que les vôtres, Éliza, dit Charlotte; il vaut mieux écouter M. Bingley que son ami, n'est-ce pas? Pauvre Éliza! n'être que passable!

» — Je vous prie de ne point persuader à Lizzy qu'elle doive s'offenser de cette impertinence; car c'est un homme si ennuyeux, que je serais fâchée qu'elle lui eût plu. Mme Long m'a dit, hier au soir, qu'il avait été assis auprès d'elle

pendant plus d'une demi-heure; mais n'avait pas daigné ouvrir la bouche.

» — En êtes-vous bien sûre, maman? je crois que vous vous trompez; j'ai certainement vu M. Darcy lui parler, dit Hélen.

» — Oh! parce qu'elle lui demanda s'il aïmait Netherfield : il fut obligé de répondre; mais il paraissait très-fâché qu'on eût pris la liberté de lui adresser la parole.

» — Mlle Bingley m'a dit, reprit Hélen, qu'il parlait fort peu aux étrangers; mais qu'avec ses amis il était extrêmement aimable.

» — Je ne le crois pas, ma chère; s'il avait été si aimable, il eût causé avec Mme Long. Mais je me doute bien de ce qu'il en est : on dit qu'il est d'une fierté intolérable, et je pense qu'il aura su que Mme Long n'avait point d'équipage, et qu'elle était venue au bal dans une chaise de poste.

» — Je me soucie fort peu qu'il ait parlé ou non à Mme Long, dit miss Lucas; mais j'aurais voulu qu'il eût dansé avec Éliza.

» —Une autre fois, Lizzy, lui dit sa mère, je le refuserais, si j'étais à votre place.

» —Je crois, maman, que je puis avec sûreté vous promettre de ne jamais danser avec lui.

» —Sa fierté, dit Mlle Lucas, ne me paraît pas aussi ridicule que la fierté le semble ordinairement; car on ne peut guère s'étonner qu'un jeune homme beau, riche, et d'une famille distinguée, pense bien de lui-même. Je crois qu'il a le droit d'être fier, si j'ose m'exprimer ainsi.

» —Cela est très-vrai, répondit Élisabeth; et je lui pardonnerais facilement sa fierté, s'il n'eût blessé la mienne.

» —L'orgueil, observa Mary, qui se piquait de réfléchir et de moraliser, est de tous les vices, je crois, le plus commun. Par tout ce que j'ai lu, je suis convaincue que c'est une faiblesse attachée à la nature humaine, et qu'il y a peu de personnes qui ne tirent vanité de quelques qualités réelles ou imaginaires. La

vanité et la fierté sont deux choses bien différentes; une personne peut être fière sans être vaine. La fierté provient ordinairement de l'opinion que nous avons de nous-mêmes, et la vanité de celle que nous désirons que les autres aient de nous.

» —Si j'étais aussi riche que M. Darcy, dit un des jeunes Lucas qui avait accompagné ses sœurs, je serais au moins aussi fier que lui; j'aurais une meute de chiens, et je boirais une bouteille de vin tous les jours.

» — Alors, vous boiriez beaucoup trop, dit Mme Bennet. »

Le jeune homme protesta le contraire; il s'ensuivit une discussion sur la tempérance, qui dura jusqu'à la fin de la visite.

CHAPITRE VI.

Les dames de Longbourn et celles de Netherfield ne tardèrent pas à se voir; des visites réciproques furent faites et rendues, selon l'usage : les manières engageantes de Mlle Bennet plurent à Mme Hurst et à miss Bingley, et bien qu'elles eussent trouvé Mme Bennet insupportable, et les jeunes sœurs insipides, elles témoignèrent cependant aux deux aînées le désir de les voir souvent. Hélen reçut leurs attentions avec plaisir; mais Élisabeth y voyant une certaine hauteur, même à l'égard de sa sœur, ne pouvait s'en accommoder, quoiqu'elle reconnût d'ailleurs le prix de leurs bontés pour Hélen comme provenant probablement de l'influence du frère. Il était évident qu'en toutes occasions M. Bingley témoignait à Hélen une préférence marquée. Élisabeth s'aperçut que sa sœur

pensait à lui avec plaisir, et ne tarderait pas à l'aimer sérieusement; mais elle sentit quelque joie à réfléchir que le monde ne découvrirait pas facilement cette inclination; car Hélen unissait à une extrême sensibilité une tranquillité d'âme et une humeur égale, qui la préservaient des soupçons des curieux. Elle confia cette pensée à Mlle Lucas.

« On peut désirer, en pareil cas, répondit Charlotte, de cacher au public ses sentimens; mais quelquefois il y a un désavantage à être tellement sur ses gardes. Si une femme cache avec le même soin son inclination à celui qui en est l'objet, elle peut perdre les moyens de le fixer, et alors ce ne sera pour elle qu'une triste consolation de savoir que le monde ignore son chagrin. Il y a tant de reconnaissance ou de vanité dans un attachement en général, qu'il n'est pas prudent de concentrer tout en soi. Nous commençons facilement; une légère préférence est une chose naturelle; mais peu de personnes ont la constance de former

un attachement sérieux sans quelque encouragement. Il y a mille circonstances où une femme fait mieux de témoigner plus qu'elle ne sent. Votre sœur plaît à M. Bingley, sur cela il ne peut y avoir de doutes; mais il est bien possible qu'il en demeure là, à moins qu'elle ne l'aide un peu.

» — Mais elle l'encourage autant que possible : si moi je m'aperçois de la préférence qu'elle a pour lui, il faudrait qu'il fût bien simple pour ne le pas voir aussi.

» — Rappelez-vous, Éliza, qu'il ne connaît pas comme vous le caractère de votre sœur.

» — Mais si une femme éprouve un sentiment particulier pour un homme, et ne cherche pas à le cacher, c'est à lui à le découvrir.

» — Cela peut être s'il la voit très-souvent; mais bien que Bingley et Hélen se rencontrent fréquemment, ils ne sont jamais ensemble que quelques heures; et alors, entourés d'une nombreuse so-

ciété, ils ne peuvent converser que peu de temps l'un avec l'autre : Hélen devrait donc profiter des momens où elle le voit; quand elle sera sûre de ses sentimens, alors elle pourra l'aimer tout à son aise.

» —Votre plan est fort bon, dit Élisabeth, lorsqu'il ne s'agit que du désir d'être bien mariée, et je l'adopterais, je crois, si j'étais déterminée à avoir un mari quelconque; mais ce ne sont pas là les sentimens d'Hélen : elle n'agit par aucun dessein prémédité, je suis même très-persuadée qu'elle ne croit pas, jusqu'à présent, être attachée à M. Bingley. Elle ne le connaît que depuis quinze jours, ils ont dansé ensemble quatre contredanses à Meryton, et elle a dîné cinq fois avec lui; cela n'est vraiment pas suffisant pour connaître le caractère d'un homme.

» —Non; si elle n'eût fait que dîner avec lui, elle n'aurait pu que s'assurer quel était son appétit; mais il faut vous rappeler qu'ils ont passé cinq soirées

ensemble; et cinq soirées font beaucoup!

» — Oui, ces cinq soirées les ont mis à même de savoir qu'ils préfèrent tous deux le vingt-un au jeu de commerce; mais je ne vois pas que par-là ils se puissent bien connaître.

» — Eh bien, dit Charlotte, je souhaite à Hélen bien du succès; et si elle épousait M. Bingley demain, je pense qu'elle aurait autant de chances d'être heureuse que si elle eût étudié son caractère pendant un an. Le bonheur, dans le mariage, n'est que l'effet du hasard : les personnes ont beau sympathiser avant de se marier, elles changent toujours trop tôt, et, selon moi, il est bon de connaître aussi peu que possible les défauts de celui avec lequel vous devez passer votre vie.

» — Vous plaisantez, Charlotte; mais ce que vous dites n'est pas judicieux, vous le savez, et je suis sûre que vous ne vous conduiriez pas d'après ces maximes-là. »

Occupée à observer la conduite de

M. Bingley envers Hélen, Élisabeth était loin de soupçonner qu'elle devenait elle-même un objet intéressant aux yeux de M. Darcy. D'abord, à peine avait-il avoué qu'elle fût jolie; il la regarda au bal sans le moindre plaisir, et lorsqu'il la rencontra le jour suivant, il ne la considérait que pour la critiquer; mais il n'eut pas plutôt démontré à ses amis qu'elle avait à peine un joli trait, qu'il s'aperçut que sa physionomie était remarquablement animée par l'expression de ses beaux yeux noirs. A cette découverte il en succéda d'autres également mortifiantes : bien qu'à force de chercher il eût surpris quelques défauts dans ses formes, il se vit forcé d'avouer que sa taille, tout ensemble était légère et gracieuse; et après avoir assuré que ses manières n'étaient pas celles d'une femme du bel air, il se laissa séduire par son aisance et sa gaîté. Elle, de son côté, ignorant tout ceci, ne voyait en lui que l'homme qui ne plaisait à personne, et qui ne l'avait pas trouvée assez jolie pour la faire danser.

Il désira la mieux connaître, et, avant de discourir avec elle, voulut écouter sa conversation : elle s'en aperçut bientôt. C'était chez sir William Lucas, où une nombreuse société se trouvait assemblée.

« Quel motif peut avoir M. Darcy, dit-elle à Charlotte, de m'écouter ainsi lorsque je m'entretiens avec le colonel Forster?

» — Voilà une question que M. Darcy peut seul résoudre.

» — Mais, s'il m'écoute encore, je lui ferai certainement connaître que je m'en aperçois : il a un regard très-moqueur, et si je ne commence moi-même à être impertinente, il finira par m'intimider. »

Un instant après il s'approcha d'elles, mais sans paraître désirer leur parler. Mlle Lucas défiant alors son amie d'aborder ce sujet; Élisabeth, se tourne vers lui, et lui dit :

« Ne trouvez-vous pas, Monsieur, que je me suis fort bien exprimée lorsque je demandais au colonel Forster de nous donner un bal à Meryton?

» — Avec beaucoup d'énergie, Mademoiselle; mais c'est un sujet qui rend toujours une dame éloquente.

» — Vous êtes un peu sévère envers notre sexe.

» — Ce sera bientôt votre tour d'être tourmentée, dit miss Lucas; je vais ouvrir le piano, Éliza, et vous savez ce que cela veut dire.

» — Pour une amie, vous êtes une étrange créature; vous voulez toujours me faire chanter et jouer devant tout le monde. Si j'eusse désiré briller par la musique, vous seriez impayable; mais comme il n'en est rien, je ne souhaite nullement jouer du piano devant des personnes accoutumées à entendre les meilleurs artistes. » Mlle Lucas l'ayant priée avec instance, elle ajouta : « Eh bien, puisque vous le voulez, il faut prendre son parti; » et jetant un coup-d'œil sérieux sur M. Darcy, elle dit : « Je m'attends à la critique; mais elle ne saurait me faire impression. »

Elle jouait agréablement; mais, après

une ou deux ariettes, et avant qu'elle eût le temps de répondre aux instances qu'on lui fit de continuer, elle fut remplacée au piano par sa sœur Mary, qui, étant la seule de la famille qu'on ne pût louer sur sa beauté, avait beaucoup travaillé pour acquérir du talent, et était impatiente de le montrer.

Mary n'avait ni goût, ni génie; et encore que la vanité lui eût donné de l'application, elle lui avait aussi donné un certain air de pédanterie et de suffisance qui aurait gâté un plus haut degré de perfection que celui qu'elle avait atteint.

Élisabeth, simple, sans affectation, avait été écoutée avec plaisir, quoiqu'elle ne touchât pas, à beaucoup près, aussi bien que Mary : celle-ci, à la fin d'un très-long concerto, se trouva heureuse d'acheter quelques faibles louanges en jouant des airs écossais, à la demande de ses sœurs cadettes, qui, avec les jeunes Lucas et quelques officiers, se mirent à danser dans un des coins du salon.

M. Darcy les regardait en silence, in-

digné d'une telle manière de passer la soirée, qui le privait de toute conversation, et trop absorbé dans ses pensées pour s'apercevoir que sir William était près de lui; mais sir William lui adressa enfin la parole :

« Voilà une charmante récréation pour les jeunes gens, monsieur Darcy; il n'y a rien, après tout, de comparable à la danse; je la regarde comme un des plus grands raffinemens de la civilisation.

» — Je le crois, Monsieur; et, de plus, elle a l'avantage d'être en vogue parmi les peuples les moins civilisés : les sauvages savent danser. »

Sir William sourit. « Votre ami joue son rôle parfaitement bien, » continua-t-il, après un moment de silence, en voyant M. Bingley joindre le groupe, « et je ne doute nullement que vous ne soyiez bien capable de suivre son exemple, monsieur Darcy?

» — Il me semble, Monsieur, que vous m'avez vu danser à Meryton?

» — Oui, Monsieur; et cela me fit

grand plaisir. Dansez-vous souvent à Saint-James?

» — Jamais.

» — Vous avez, sans doute, une maison en ville? »

M. Darcy répondit par un salut affirmatif.

« J'avais eu quelque envie de me fixer à Londres, car j'aime la haute société; mais j'ai craint que l'air de la ville ne convînt pas à lady Lucas. »

Il se tut, espérant recevoir une réponse; mais M. Darcy n'était pas disposé à lui en faire; et en ce moment Élisabeth s'étant approchée d'eux, il lui vint à l'idée une galanterie; il l'appelle :

« Ma chère miss Éliza, lui dit-il, pourquoi ne dansez-vous pas? Monsieur Darcy, vous me permettrez de vous présenter cette demoiselle comme une danseuse fort désirable. Vous ne pouvez refuser de danser, je suis sûr, lorsqu'une si jolie femme est devant vous; » et prenant la main d'Élisabeth, il la donna à M. Darcy, qui, bien que surpris, n'était

pas fâché de la recevoir; mais elle se retira en arrière, et dit avec embarras à sir William :

« En vérité, Monsieur, je n'ai point envie de danser; je vous conjure de ne pas croire que je me sois avancée de ce côté-ci pour mendier un danseur. »

M. Darcy, avec gravité, la pria de l'honorer de sa main; mais ce fut inutilement : Élisabeth était décidée, et sir William essaya en vain de changer sa résolution.

« Vous dansez si bien, Mademoiselle! par votre refus, vous me privez d'un vrai plaisir; et quoique monsieur ait, en général, peu de goût pour cet exercice, il ne peut se refuser à nous obliger pendant une demi-heure.

» — M. Darcy est un modèle de civilité, dit Élisabeth en souriant.

» — Cela est vrai; mais, considérant le motif, Mademoiselle, on ne saurait s'étonner de sa complaisance : qui est-ce qui pourrait refuser une telle danseuse? »

Élisabeth le regarda d'un air malin, et s'éloigna.

Son refus ne lui avait pas nui auprès de M. Darcy; au contraire, il pensait à elle avec plaisir, lorsqu'il fut joint par Mlle Bingley.

« Je devine le sujet de votre rêverie, lui dit-elle.

» — Je ne le crois pas, Mademoiselle.

» — Vous pensez combien il serait ennuyeux de passer beaucoup de soirées comme celle-ci, avec une pareille société: je suis bien de votre avis; je ne m'étais jamais autant ennuyée; l'insipidité et le bruit, la petitesse et cependant les prétentions de tous ces gens-là.... que ne donnerais-je pas pour vous entendre les critiquer!

» — Vous conjecturez mal, je vous jure; mon imagination était plus agréablement occupée; je méditais sur l'extrême plaisir que peuvent causer les beaux yeux d'une jolie femme. »

Mlle Bingley le regarda fixément, et témoigna le désir de savoir laquelle de ces

deux dames avait su lui inspirer ces réflexions. M. Darcy répondit avec assurance :

« Mademoiselle Élisabeth Bennet.

» — Élisabeth Bennet ! répéta miss Bingley, vous m'étonnez beaucoup ; et depuis quand a-t-elle ce bonheur? quand pourra-t-on vous faire compliment du votre?

» — Voilà justement la question à laquelle je m'attendais ; l'imagination d'une femme est bien vive, elle passe en un instant de l'admiration à l'amour, et de l'amour au mariage. Je prévoyais votre compliment.

» — Oh ! oh ! si vous êtes si sérieux, je croirai que c'est un parti pris absolument. Vous aurez vraiment une charmante belle-mère, et qui, sans doute, sera toujours avec vous à Pemberley. »

Il l'écoutait avec une parfaite indifférence, et cette tranquillité l'ayant rassurée, elle s'égaya long-temps sur le même sujet.

CHAPITRE VII.

La fortune de M. Bennet consistait presque entièrement en une terre de deux mille livres sterlings de rente, qui, malheureusement pour ses filles, était substituée, au défaut d'héritier mâle, à un parent éloigné; et celle de leur mère, quoique considérable pour son état, ne devait les dédommager que faiblement. Son père, procureur à Meryton, lui avait laissé en mourant, quatre mille livres sterlings.

Elle avait une sœur mariée à un M. Philips, jadis clerc de leur père, depuis son successeur, et un frère établi à Londres dans une haute branche de commerce.

Le village de Longbourn n'était qu'à un mille de Meryton, distance fort commode pour les demoiselles Bennet, qui y allaient ordinairement, deux ou trois fois par semaine, rendre visite à leur

tante et à un magasin de modes qui se trouvait de l'autre côté de la rue. Les deux plus jeunes de la famille, Catherine et Lydia, s'y rendaient encore plus fréquemment; leur imagination était moins occupée que celle de leurs sœurs, et lorsqu'elles n'avaient rien de mieux à faire, une promenade à Meryton venait fort à propos pour les amuser durant la matinée, et leur fournir un sujet de conversation pour l'après-midi.

Leur tante leur apprenait toujours quelques nouvelles, et en ce moment elles se trouvaient agréablement occupées par l'arrivée d'un régiment qui devait passer l'hiver dans les environs, et dont Meryton était le quartier-général.

Les visites à Mme Philips devinrent donc la source des nouvelles les plus intéressantes; chaque jour elles apprenaient le nom de quelques officiers, puis elles surent leurs demeures, et enfin elles firent connaissance avec eux. M. Philips les voyait tous, et par-là il procura à ses nièces d'intéressantes relations qui jus-

qu'alors leur avaient été inconnues. Elles ne parlaient plus que de militaires, et la fortune de M. Bingley, dont l'idée seule faisait sourire leur mère, n'était à leurs yeux qu'une bagatelle, comparée à l'uniforme d'un sous-lieutenant.

Un matin, après avoir écouté leurs épanchemens à ce sujet, M. Bennet leur dit froidement :

« Tout ce que je puis conclure de vos discours, c'est que vous êtes bien deux des plus folles filles du pays ; il y a long-temps que je m'en doutais, j'en suis maintenant convaincu. »

Catherine fut déconcertée et ne répondit pas; mais Lydia, avec une parfaite indifférence, continua à parler avec emphase du capitaine Carter, et de l'espoir qu'elle avait de le rencontrer encore avant qu'il ne partît pour Londres.

« Je suis étonnée, mon cher, dit madame Bennet, que vous soyez si prompt à taxer vos enfans de folie; si je voulais juger légèrement des enfans de quelqu'un, ce ne serait pas des miens.

» — Si mes enfans extravaguent, j'espère toujours m'en apercevoir.

» — Oui; mais il se trouve qu'elles sont toutes très-spirituelles.

» — Voilà, je l'espère, le seul point sur lequel nous ne nous accordons pas, ma femme : j'avais espéré que nos sentimens se rencontreraient en tout; mais il faut ici que mon opinion diffère de la vôtre, car je pense que nos deux plus jeunes filles sont d'un ridicule achevé.

» — Mon cher monsieur Bennet, voulez-vous que des enfans de cet âge aient autant de sens que leurs parens? Je me rappelle le temps où j'aimais moi-même un habit rouge, et je ne dis pas qu'au fond du cœur je n'aie encore un faible pour les militaires : si un jeune colonel, avec cinq ou six mille livres sterlings de rente, me demandait une de mes filles, j'aurais peine à lui dire non. L'autre soir, le colonel Forster avait, je vous assure, fort bonne mine avec son uniforme. »

Ici, elle fut interrompue par un domestique qui apportait un billet pour

Mlle Bennet : il venait de Netherfield, et on attendait une réponse.

« Eh bien, Hélen, qui est-ce qui vous écrit? que vous dit-on? eh bien donc, Hélen, dépêchez-vous de lire; allons, ma chère !

» — C'est de miss Bingley, dit Hélen, et elle lut à haute voix :

» MA CHÈRE AMIE,

» Si vous n'êtes assez complaisante pour venir dîner avec Louisa et moi, vous nous mettrez dans le cas de nous détester le reste de nos jours; car une journée de tête-à-tête entre deux femmes ne peut finir sans querelles. Venez après la réception de la présente. Mon frère et ces messieurs dînent avec les officiers. Toute à vous.

» CAROLINE BINGLEY.

» Avec les officiers ! s'écria Lydia; je m'étonne que ma tante ne nous l'ait pas dit.

» — Ils dinent en ville, dit Mme Bennet; c'est bien malheureux !

» — Pourrai-je avoir la voiture? dit Hélen.

» — Non, ma chère; vous ferez mieux d'aller à cheval; car le temps tourne à la pluie, et alors vous serez obligée de rester jusqu'à demain.

» — Votre plan serait bon, maman, dit Élisabeth, si vous étiez sûre qu'on ne proposât pas de la reconduire.

» — Oh! mais ces messieurs iront à Meryton dans la voiture de M. Bingley, et les Hurst n'ont point de chevaux.

» — J'aimerais mieux y aller en voiture.

» — Votre père a besoin des chevaux, j'en suis sûre; ils sont utiles à la ferme: n'est-ce pas vrai, M. Bennet?

» — On les occupe à la ferme bien plus souvent que je ne le voudrais pour mon propre usage.

» — Mais s'ils y sont aujourd'hui, dit Élisabeth, maman sera satisfaite. »

Son père répondit enfin qu'on ne pouvait se servir alors de la voiture. Hélen fut donc obligée d'aller à cheval, et sa mère l'accompagna jusqu'à la grille, en l'assu-

rant avec joie qu'elle aurait du mauvais temps. Ses espérances furent réalisées; Hélen ne faisait que de partir quand il survint une forte pluie. Ses sœurs étaient très-inquiètes, sa mère très-contente. La pluie continua toute la soirée: Hélen ne put revenir.

» — C'est une brillante idée que j'ai eue là, répéta plusieurs fois Mme Bennet pendant l'après-midi. »

Mais ce ne fut que le lendemain matin qu'elle connut l'heureux effet de son adresse. Le déjeûner finissait lorsqu'un domestique apporta de Netherfield le billet suivant :

« MA BIEN CHÈRE LIZZY,

» Je suis réellement malade; j'ai été mouillée jusqu'aux os, hier matin, et n'ai pas fermé l'œil de toute la nuit; mes bonnes amies ne veulent pas entendre parler de mon retour que je ne sois rétablie. Elles ont absolument voulu envoyer chercher M. Jones : ainsi, ne soyez

point inquiets si vous entendez dire qu'il m'est venu voir; à l'exception d'un mal de gorge et de tête, je n'ai rien d'alarmant.

»Tout à vous, etc.»

« Eh bien, ma chère, dit M. Bennet après qu'Elisabeth eut communiqué cette nouvelle, si votre fille a une sérieuse maladie et qu'elle en meure, ce sera une consolation de savoir qu'elle l'avait gagnée par votre faute et afin de voir M. Bingley.

» — Oh! je n'en suis pas inquiète; on ne meurt point d'un petit rhume: je suis sûre qu'on prendra bien soin d'elle; tant qu'elle restera là tout ira bien. Si je pouvais avoir la voiture j'irais la voir.»

Elisabeth étant vraiment inquiète, se décida à l'aller trouver, bien qu'elle ne pût obtenir la voiture, et que, n'aimant point à monter à cheval, aller à pied fût sa seule ressource; elle déclara qu'elle y était décidée.

« Comment pouvez-vous penser à une pareille chose? Les chemins sont affreux;

vous ferez horreur en arrivant à Netherfield, dit Mme Bennet.

» — Je ne ferai pas horreur à Hélen, et c'est elle seule que je veux voir.

» — Est-ce là, Lizzy, dit son père, une manière de me demander les chevaux?

» — Non; je ne souhaite nullement éviter cette course. Qu'est-ce que trois milles, lorsqu'on a un but? Je serai de retour pour dîner.

» — J'admire la vivacité de vos sentimens, observa Mary, mais en tout il faut un peu écouter la raison, et votre dessein, selon moi, est parfaitement ridicule.

» — Nous irons avec vous jusqu'à Meryton, dirent Catherine et Lydia. »

Elisabeth y consentit, et ces trois demoiselles se mirent en route.

« En nous pressant un peu, dit Lydia, nous pourrons arriver assez à temps pour voir partir le capitaine Carter. »

A Meryton, elles se séparèrent; les deux plus jeunes se rendirent chez leur tante, et Elisabeth continua seule son

chemin. Elle allait d'un bon pas, sautant les fossés, traversant les prés avec une activité toujours plus animée, et se trouva enfin près de la maison, très-fatiguée, couverte de boue, et le teint animé par la marche et l'inquiétude.

On la fit entrer dans la salle à manger, où toute la société, hormis Hélen, était réunie; sa venue causa un mouvement général de surprise.

Avoir marché trois milles, par un temps si mauvais, de si bonne heure et toute seule, était pour Mme Hurst et miss Bingley une chose presque incroyable. Elisabeth s'aperçut facilement qu'elles trouvaient cette démarche ridicule. Elles la reçurent néanmoins avec beaucoup de civilité; et dans l'accueil de leur frère, il y avait un peu plus que de la politesse: il était content et attentif. M. Darcy parla peu, et M. Hurst ne dit pas un mot. Les pensées du premier étaient partagées entre l'admiration de l'éclat que l'exercice avait donné au teint d'Elisabeth, et le doute que son motif pût la justifier

d'être venue toute seule. Le second n'était occupé que de son déjeûner.

Aux questions qu'elle fit sur la santé de sa sœur, elle ne reçut pas de réponse bien satisfaisantes : Mlle Bennet avait eu de la fièvre, et, quoique levée, n'était pas assez bien pour quitter la chambre. Elisabeth désira d'y être conduite sur-le-champ, et Hélen, qui n'avait osé prier sa sœur de venir, par crainte de causer trop d'inquiétude ou de dérangement, témoigna le plus vif plaisir en la voyant. Elle n'était pas en état de parler beaucoup; et quand Mlle Bingley les laissa seules, elle ne put que dire à sa sœur combien elle était reconnaissante de toutes les bontés que ces dames avaient pour elle. Elisabeth s'occupa en silence de la soigner.

Quand le déjeûner fut fini, les deux sœurs vinrent les joindre; et Elisabeth commença elle-même à les aimer, lorsqu'elle vit la tendre sollicitude qu'elles témoignaient à Hélen. Le chirurgien du lieu vint, et ayant examiné la malade, dit, comme on pouvait l'imaginer,

qu'elle avait un rhume sérieux; il lui conseilla de se mettre au lit, en attendant quelques drogues qu'il devait envoyer. Son avis fut suivi sans peine, car le frisson augmentait, et Hélen avait un violent mal de tête. Elisabeth ne la quitta pas un seul instant, et ces dames s'en éloignèrent peu; car les messieurs étant sortis, elles n'avaient rien de mieux à faire.

Vers les trois heures, Elisabeth pensa qu'il fallait se retirer, et le dit à regret; Mlle Bingley lui offrit la voiture; mais Hélen témoigna tant de chagrin de voir partir sa sœur, que miss Bingley se vit obligée d'engager Elisabeth à demeurer pour le moment à Netherfield. Cette proposition fut acceptée avec reconnaissance, et l'on envoya un domestique à Longbourn faire part de cette décision, et chercher ce dont les deux sœurs pouvaient avoir besoin.

CHAPITRE VIII.

A cinq heures, ces dames se retirèrent pour s'habiller, et à six, on vint dire à Elisabeth que le dîner était servi. Aux diverses demandes qu'on lui fit, et parmi lesquelles elle eut le plaisir de distinguer l'empressement de M. Bingley, elle ne put donner aucunes réponses satisfaisantes. Hélen n'était certainement pas mieux. En entendant cela, les deux dames répétèrent deux ou trois fois qu'elles étaient désolées, combien il était mauvais de prendre froid, et combien elles redoutaient elles-mêmes d'être malades; puis elles n'y pensèrent plus; et leur indifférence pour Hélen, lorsqu'elle n'était pas absolument sous leurs yeux, rappela à Élisabeth l'impression peu favorable que ces dames lui avaient causée. Leur frère était en effet la seule personne de

cette maison qu'elle pût voir avec quelque plaisir. Son inquiétude sur la santé d'Hélen était très-visible, et ses attentions pour Elisabeth assez gracieuses pour l'empêcher de se croire aussi importune qu'elle pensait l'être aux autres individus de la famille.

Elle ne recevait de politesses que de lui. Mlle Bingley était entièrement occupée de M. Darcy; sa sœur à peu près autant; et quant à M. Hurst, près duquel Elisabeth était assise, c'était un homme indolent, qui ne vivait que pour manger, boire et jouer, et qui, lorsqu'il se fut aperçu qu'elle préférait un mets simple à un ragoût, n'eut plus rien à lui dire.

Le dîner fini, elle rentra dans l'appartement d'Hélen, et sitôt qu'elle fut dehors, miss Bingley commença à la critiquer.... Il fut décidé que ses manières étaient affreuses, un mélange d'orgueil et d'étourderie indiscrète; elle n'avait ni conversation, ni goût, ni beauté : Mme Hurst pensait de même, et ajouta :

« En un mot, elle n'a rien qui puisse

la faire remarquer, si ce n'est d'être une excellente marcheuse. Je n'oublierai de la vie la mine qu'elle avait ce matin !

» — Je l'ai crue folle, en vérité.

» — Cela est exact, Louisa, j'ai eu toutes les peines du monde à m'empêcher de rire. Quel ridicule de courir la campagne ainsi, seule...; de se présenter dans un état..., les cheveux en désordre....., la figure rouge....; et tout cela, parce que sa sœur a un rhume !

» — Oh oui ! Et son jupon !... j'espère que vous avez remarqué son jupon? un pied de boue.....; sa robe, qu'elle avait baissée pour cacher tout cela, le faisant paraître un peu mieux.

» — Ce portrait peut être exact, Louisa, dit M. Bingley, mais moi ce n'est pas là ce que j'ai remarqué : j'ai trouvé miss Bennet fort jolie lorsqu'elle est entrée ce matin, et cette boue à son jupon ne m'a pas frappé comme vous.

» — Vous vous en êtes aperçu, M. Darcy, j'en suis sûre? dit Mlle Bingley. Je

suis portée à croire que vous n'aimeriez pas à voir votre sœur se montrer dans un tel état?...

» — Non, certainement.

» — Marcher trois milles, ou quatre, ou cinq, je ne connais pas bien la distance, dans la boue, et seule! toute seule! à quoi pensait-elle? Il me semble que c'est montrer une bien sotte indépendance, le plus parfait mépris des convenances; c'est être bien de la province!

» — Cet attachement pour sa sœur est fort estimable, dit M. Bingley.

» — Je crains beaucoup, M. Darcy, observa à demi-voix miss Bingley, que cette scène n'ait un peu diminué votre admiration pour ses beaux yeux?

» — Pas du tout, répondit-il, l'exercice les avait rendus plus animés. »

On eut un moment de silence, après quoi Mme Hurst recommença :

« J'ai beaucoup d'amitié pour Hélen Bennet; elle est vraiment charmante, et je désire de tout mon cœur la voir bien

établie : mais, avec de tels parens et des liaisons si communes, je crains qu'il n'y ait aucun espoir.

» — Je crois vous avoir entendu dire que leur oncle était procureur à Meryton ?

» — Oui; et elles en ont un autre qui demeure près de *Cheapside* (1).

» — C'est parfait, ajouta sa sœur; et elles se mirent à rire aux éclats.

» — Quand elles auraient assez d'oncles pour remplir *tout Cheapside*, s'écria Bingley, elles n'en seraient pas moins aimables !

» — Mais cela diminue leur espoir d'épouser quelqu'un qui ait un rang dans le monde, reprit Darcy. »

Bingley ne fit point de réponse; mais ses deux sœurs donnèrent avec joie leur approbation, et s'amusèrent quelque temps aux dépens de la parenté de leur chère amie.

---

(1) Quartier de Londres habité presqu'entièrement par des négocians.

Toutefois, par un renouvellement de tendresse, elles se rendirent à sa chambre, au sortir de table, et restèrent avec elle jusqu'au moment de servir le café. Elle était encore très-malade. Elisabeth ne voulut la quitter que très-tard, quand elle eut le plaisir de la voir endormie. Alors elle pensa qu'il serait du moins poli, sinon fort amusant pour elle, de descendre un peu dans le salon. Elle trouva toute la société occupée du jeu, où elle-même fut aussitôt invitée; mais, s'imaginant qu'on jouait gros jeu, elle refusa; et prenant sa sœur pour excuse, dit qu'elle lirait pendant le peu de temps qu'elle pouvait rester avec eux.

M. Hurst la regarda avec étonnement:

« Préférez-vous la lecture au jeu? dit-il, cela est singulier.

» — Mlle Elisa Bennet, dit miss Bingley, méprise le jeu; elle est grand lecteur, et ne se plaît à nulle autre chose.

» — Je ne mérite ni cet éloge ni ce blâme, Mademoiselle, je n'aime pas excessivement la lecture, et je trouve du plaisir

dans beaucoup d'autres occupations.

» — Je suis bien persuadé que vous en trouvez à soigner votre sœur, dit Bingley, et j'espère que vous serez bientôt satisfaite en la voyant parfaitement rétablie. »

Elisabeth le remercia de bon cœur, puis s'avança vers une table où étaient quelques livres. Il lui offrit d'en aller chercher d'autres; sa bibliothèque, dit-il, était entièrement à son service:

« Et je désirerais qu'elle fût plus nombreuse pour votre amusement, comme pour mon honneur; mais je suis un paresseux, et quoique j'aie peu de livres, j'en ai plus que je n'en lis. »

Elisabeth l'assura que celui qu'elle tenait lui convenait parfaitement.

« Je suis étonnée, dit Mlle Bingley, que mon père ait laissé une bibliothèque si peu considérable. Vous en avez une délicieuse à Pemberley, M. Darcy ?

» — Elle doit être bonne, répondit-il, c'est l'ouvrage de plusieurs générations.

» — Et vous l'avez tant augmentée ! Vous êtes toujours à acheter des livres.

» — Je ne comprends pas qu'on puisse maintenant négliger une bibliothèque de famille.

» — Négliger ! je suis sûre que vous ne négligez rien qui puisse ajouter aux beautés de cette demeure. Charles, quand vous bâtirez votre maison, je souhaite qu'elle soit à moitié aussi agréable que Pemberley.

» — Je le souhaite aussi.

» — Mais je vous conseillerai d'acheter une terre dans ce voisinage, et de prendre Pemberley pour modèle.

» — De tout mon cœur; je suis même fort disposé à acheter Pemberley, si Darcy veut me le vendre.

» — Mais, mon frère, je ne prétends parler que de choses praticables.

» — Vraiment, Caroline, je crois qu'il est plus facile d'acheter Pemberley, que de construire quelque chose qui en approche.»

Cette conversation amusa tellement Elisabeth, qu'elle quitta son livre, et vint s'asseoir entre Mme Hurst et Mlle Bin-

gley, sous prétexte de regarder leur jeu

« Mlle Darcy est-elle bien grandie depuis ce printemps? dit miss Bingley; sera-t-elle aussi grande que moi?

» — Je le crois; elle est maintenant de la taille de miss Elisabeth Bennet.

» — Combien je désire la revoir! Je n'ai jamais rencontré quelqu'un qui m'ait plu autant..... Quelle physionomie!... quelles manières!... et si instruite pour son âge!.... Son talent sur le piano est vraiment remarquable.

» — Je ne puis concevoir, dit Bingley, comment les dames ont assez de persévérance pour se rendre, par les talens, aussi accomplies qu'elles le sont toutes aujourd'hui.

» — Toutes, mon cher Charles, que voulez-vous dire?

» — Mais, oui, toutes; elles savent toutes peindre des souvenirs, couvrir des écrans, et faire des bourses. J'en connais à peine une seule qui ne puisse faire tout cela, et je n'ai jamais entendu parler d'une jeune personne pour la première

fois, sans être prévenu qu'elle était très-accomplie, toujours dans le même sens.

» — Votre interprétation de ce qu'on entend ordinairement par une personne accomplie n'est que trop vraie, dit Darcy. Ce mot s'applique à bien des femmes qui ne l'ont mérité qu'en faisant des bourses ou des tapisseries à écrans. Je suis cependant loin de partager votre opinion sur les dames en général... Je ne puis me vanter, parmi toutes mes connaissances, d'en voir plus de six qui soient réellement accomplies.

» — Ni moi non plus, ajouta Mlle Bingley.

» — Alors, dit Elisabeth, vous devez exiger un grand mérite de celles que vous nommez accomplies.

» — Oui, j'y comprends beaucoup de choses.

» — Oh! bien certainement! s'écria la complaisante Mlle Bingley. On ne peut dire qu'une femme soit vraiment accomplie, si elle n'est en tout supérieure à la plupart des personnes de

son sexe..... Elle doit posséder à fond la musique, le dessin, la danse et les langues étrangères; de plus, il faut qu'elle soit douée d'un certain je ne sais quoi dans sa manière d'être et de marcher, dans le son de sa voix, dans ses expressions..., ou ce titre ne serait qu'à moitié mérité.

» — Elle doit posséder tout cela, dit Darcy; mais il lui faut encore unir à un jugement sain, une parfaite connaissance des auteurs anciens et modernes.

» — Je ne suis plus étonnée, reprit Elisabeth, que vous ne connaissiez que six femmes accomplies; je suis même presque surprise que vous en connaissiez une.

» — Êtes-vous assez sévère à l'égard de votre sexe, pour douter de la possibilité de tout ceci?

» — Je n'ai jamais vu de femme qui ressemblât au portrait que vous venez de tracer : je ne croyais pas qu'une seule personne pût réunir autant de qualités.»

Mme Hurst et Mlle Bingley se récrièrent

sur l'injustice d'un tel doute, et assurèrent qu'elles connaissaient beaucoup de femmes qui répondaient à cette description, lorsque M. Hurst les força au silence, en se plaignant amèrement du peu d'attention qu'elles donnaient au jeu. La conversation étant interrompue, Elisabeth quitta le salon.

« Eliza Bennet, dit alors miss Bingley, est une de ces jeunes personnes qui cherchent à se faire valoir auprès de l'autre sexe, en diminuant le mérite du leur; avec bien des hommes, je crois que cela réussit: mais, selon moi, c'est un moyen pitoyable, un bien pauvre artifice.

» — Il y a sans doute de la petitesse, reprit M. Darcy, à qui cette remarque était particulièrement adressée, dans toutes les ruses que les dames daignent quelquefois employer pour nous captiver; tout ce qui tient à l'art est méprisable. »

Mlle Bingley ne fut pas assez satisfaite de cette réponse pour continuer la conversation.

Elisabeth, peu de temps après, vint

leur dire que sa sœur était plus mal. Bingley voulut qu'on envoyât sur-le-champ chercher M. Jones. Ses sœurs, convaincues qu'un médecin de province ne pouvait rien savoir, conseillaient d'en faire venir un de Londres. Enfin, il fut décidé qu'on ferait appeler M. Jones le lendemain matin, si toutefois Mlle Bennet n'était pas beaucoup mieux. Bingley était réellement inquiet; ses sœurs assuraient qu'elles étaient cruellement tourmentées, et cherchaient à se distraire en faisant de la musique; tandis que M. Bingley ne put trouver quelque repos qu'après avoir recommandé à sa femme de charge de donner tous ses soins aux deux demoiselles Bennet.

CHAPITRE IX.

Élisabeth passa presque toute la nuit auprès de sa sœur, et eut le plaisir de répondre sur les informations qu'envoya demander de bonne heure M. Bingley, et que vinrent prendre peu après les élégantes femmes-de-chambre de ses sœurs, qu'elle était un peu mieux. Alors Elisabeth écrivit un mot à sa mère pour lui demander de venir juger par elle-même de l'état d'Hélen, et les pria de l'envoyer sur-le-champ à Longbourn. Mme Bennet ne tarda pas à se rendre au désir de sa fille; elle vint à Netherfield, accompagnée de Catherine et de Lydia.

Si Mme Bennet avait trouvé Hélen dangereusement malade, elle eût été très-affligée; mais voyant que sa maladie n'aurait pas de suites fâcheuses, elle ne dési-

rait nullement un prompt rétablissement; le retour de la santé devant nécessairement l'éloigner de Netherfield. Elle ne voulut point écouter les instances que lui fit sa fille de la reconduire à Longbourn, et le médecin, qui arriva en cet instant, dit qu'il serait fort imprudent de la déplacer, qu'il fallait au moins attendre que la fièvre fût passée.

Après être restée quelque temps avec Hélen, et sur l'invitation de Mlle Bingley, Mme Bennet et ses trois filles descendirent au salon. Bingley vint au-devant de Mme Bennet, et lui dit qu'il espérait qu'elle n'avait pas trouvé mademoiselle Hélen plus malade qu'elle ne le croyait.

« En vérité, monsieur, je ne m'attendais pas à la trouver si mal, ce fut sa réponse. M. Jones dit qu'il est impossible de la déplacer maintenant; il faut que nous abusions encore pendant quelque temps de votre bonté.

» — La déplacer! s'écria Bingley, il n'y faut pas penser. Ma sœur, je suis sûr,

ne voudrait pas entendre parler de son déplacement?

» — Vous pouvez être persuadée, madame, dit très-froidement miss Bingley, que tant que Mlle Bennet demeurera ici, on aura pour elle toutes les attentions possibles. »

Mme Bennet fut prodigue de remerciemens.

« Si je ne comptais sur vos bons soins, ajouta-t-elle, je serais vraiment inquiète; car elle est bien, bien malade; elle souffre beaucoup, mais avec une patience d'ange: en vérité, on ne peut désirer un caractère plus aimable que le sien; je dis souvent à mes autres filles qu'elles ne peuvent lui être comparées. Vous avez un fort joli salon, M. Bingley; Netherfield est la maison la plus agréable qu'il y ait dans ces environs, j'espère que vous ne penserez pas à la quitter de sitôt.

» — Tout ce que je fais est décidé à la hâte, reprit-il; si je dois quitter Netherfield, je serai sans doute parti cinq mi-

nutes après en avoir eu l'idée. Cependant, pour le moment, je m'y crois fixé.

» — Voilà absolument ce que j'eusse pensé de vous, dit Elisabeth.

» — Vous commencez à me comprendre ! s'écria-t-il en se tournant vers elle.

» — Oh ! oui ! je vous entends parfaitement bien.

» — J'aimerais à prendre ceci pour un compliment ; mais être sitôt pénétré, cela ne fait-il pas un peu pitié?

» — C'est selon : je ne prétends pas dire qu'un caractère caché, difficile à connaître, soit plus ou moins estimable que le vôtre.

» — Lizzy ! s'écria sa mère, pensez où vous êtes, n'allez pas vous livrer à toutes ces boutades indiscrètes que l'on vous permet à la maison.

» — Je ne savais pas, continua M. Bingley, que vous étudiassiez les caractères ; cette occupation doit être très-intéressante.

» — Oui ; mais les caractères embrouil-

lés sont les plus amusans, ils ont du moins cet avantage.

» — La province, dit Darcy, doit généralement fournir peu pour une telle étude; la société y est si rétrécie!

» — Oui, mais le monde change, et donne toujours matière à de nouvelles observations.

» — Sans doute! s'écria Mme Bennet, en entendant ce mot province, on est aussi bien pour cela en province qu'ailleurs. »

Tout le monde fut surpris; et Darcy, jetant sur elle un regard de mépris, se retira à l'autre bout du salon. Mme Bennet croyant l'avoir forcé au silence, continua d'un air triomphant:

« Je ne vois pas que Londres ait tant d'avantages sur la province, si ce n'est la quantité de magasins et de places publiques. La campagne est bien plus agréable, n'est-il pas vrai, M. Bingley?

» — A la campagne, répondit-il, je ne désire pas d'autre séjour, et à Londres,

je pense de même; tous les deux ont leur avantage. Je puis être également heureux dans la capitale ou dans la province.

» — Ah! oui! c'est que vous avez l'esprit bien tourné; mais monsieur, regardant M. Darcy, semble croire que la campagne n'est rien du tout.

» — En vérité, maman, vous vous trompez, dit en rougissant Elisabeth, vous avec mal compris M. Darcy; il a seulement voulu dire que la société était bien plus nombreuse à la ville qu'à la campagne : vous savez que cette observation est juste.

» — Certainement, ma chère, mais, quant au voisinage, il faut en convenir, il y a bien peu de voisinage comme le nôtre; car, enfin, nous avons ici vingt-quatre familles à voir. »

Il n'y eut que la crainte de blesser Elisabeth qui pût engager M. Bingley à tenir son sérieux. Sa sœur fut moins délicate; elle sourit à M. Darcy d'une manière fort expressive. Elisabeth voulant détourner la conversation, demanda à sa

mère si Charlotte Lucas avait passé la veille à Longbourn.

« Oui, elle est venue avec son père. Ne trouvez-vous pas sir William fort aimable, M. Bingley? ses manières sont si distinguées; il a toujours quelque chose de joli à dire: voilà ce que, moi, j'appelle un homme bien élevé; et ceux qui croient montrer leur importance par un air froid et dédaigneux se trompent beaucoup.

» — Charlotte a-t-elle dîné avec vous?

» — Non, elle n'a pas voulu rester. Je pense que sa mère avait besoin d'elle pour faire les *minces pies*(1). Quant à moi, M. Bingley, j'ai des domestiques pour tout. Mes enfans sont autrement élevées; mais chacun fait à sa manière. Les demoiselles Lucas sont de bien bonnes filles, c'est dommage qu'elles ne soient pas jolies; ce n'est pas que je trouve miss Lucas très-laide, mais aussi elle est notre intime amie.

---

(1) Gâteaux que l'on fait en Angleterre au temps de Noël.

» — Elle paraît fort aimable, dit Bingley.

» — Oui, mais il faut avouer qu'elle est bien laide; lady Lucas elle-même me l'a souvent dit : elle m'envie la beauté d'Hélen. Je ne devrais pas louer ma propre fille; mais, à dire vrai, on ne voit pas beaucoup de femmes plus jolies qu'elle; c'est ce que tout le monde dit. Elle avait à peine quinze ans, quand un ami de mon frère Gardiner en devint amoureux; ma belle-sœur croyait qu'il l'aurait demandée en mariage, mais il n'en fit rien : je pense qu'il la trouvait trop jeune. Il composa néanmoins des vers à sa louange, et je vous assure qu'ils étaient bien jolis.

» — Et ainsi finit son attachement, dit Elisabeth avec impatience; beaucoup d'autres que lui se sont guéris de même. Je voudrais bien savoir qui a découvert le premier l'efficacité qu'a la poésie pour chasser l'amour?

» — J'avais toujours considéré la poésie comme un aliment de l'amour, dit Darcy.

»— Oui, d'un amour très-enraciné. Tout nourrit une passion déjà profonde; mais, si ce n'est qu'une inclination légère, je suis persuadée qu'un couplet la détruirait entièrement.»

Darcy sourit, et le silence qui suivit faisant craindre à Elisabeth de nouveaux propos de sa mère, elle voulait parler; mais ne savait que dire..... Peu de momens après, Mme Bennet renouvela ses remerciemens à M. Bingley des bontés qu'il avait pour Hélen, en s'excusant d'être obligée de lui laisser encore Lizzy.

M. Bingley fut d'une politesse si franche, qu'il força sa sœur à l'imiter et à employer les phrases d'usage : elle le fit avec bien peu de grâces; mais Mme Bennet fut satisfaite, et bientôt demanda sa voiture.

Catherine et Lydia s'étaient parlé bas pendant toute la visite : le résultat de cette conversation fut que la plus jeune rappela à M. Bingley la promesse qu'il avait faite, à son arrivée dans le pays, de donner un bal à Netherfield.

Lydia était une grande et belle fille de quinze ans, fort gaie et fort étourdie, favorite de sa mère, et par cette raison introduite dans le monde beaucoup trop tôt(1); elle était naturellement peu timide, et les attentions des officiers que ses manières et les bons dîners de son oncle attiraient, l'avaient rendue hardie. Elle se décida donc sans peine à parler à M. Bingley au sujet du bal, ajoutant qu'il serait mal à lui de ne pas tenir sa parole. La réponse qu'il lui fit enchanta Mme Bennet:

« Je suis tout prêt, je vous assure, à tenir ma promesse; et quand votre sœur sera rétablie, vous pourrez vous-même fixer le jour du bal: mais vous ne voudriez pas danser pendant qu'elle est malade? »

---

(1) Il n'est guère d'usage de présenter ses filles dans le monde avant qu'elle n'aient atteint l'âge de dix-sept ou dix-huit ans; il est rare même, dans les grandes maisons, qu'avant cet âge elles dînent avec leurs parens : elles ont une table à part, présidée par leur institutrice.

Lydia lui dit qu'elle était satisfaite :

« Oh! oui, ajouta-t-elle, il vaut mieux attendre le rétablissement d'Hélen; et sans doute qu'alors le capitaine Carter sera de retour de la ville. Quand vous aurez donné votre bal, ajouta-t-elle, je ferai en sorte qu'ils en donnent un à leur tour (elle parlait des officiers) : je le dirai au colonel Forsters. »

Mme Bennet et ses filles quittèrent alors Netherfield; Elisabeth alla aussitôt rejoindre Hélen, abandonnant à la critique des deux dames et de M. Darcy sa propre conduite et celle de ses parens : on ne put cependant engager ce dernier à se moquer d'Elisabeth, ni même à sourire des bons mots de Mlle Bingley sur ses beaux yeux.

CHAPITRE X.

Cette journée se passa à peu près comme la précédente ; Mme Hurst et miss Bingley demeurèrent auprès de la malade une partie de la matinée... Elle continuait à se rétablir, quoique lentement. Le soir Elisabeth se rendit au salon, où la famille était réunie. M. Darcy écrivait ; Mlle Bingley, assise près de lui, et l'œil sur son papier, suivait la trace de sa plume ; M. Hurst et M. Bingley jouaient au piquet, et Mme Hurst regardait le jeu. Elisabeth prit son ouvrage, et s'amusa à écouter M. Darcy et sa voisine. Les louanges qu'elle lui prodiguait sur son écriture, la régularité de ses lignes, la longueur de sa lettre, et l'indifférence avec laquelle il les recevait, formaient un contraste curieux ; et leur dialogue confirma

l'opinion qu'Elisabeth s'était faite de ces deux personnages.

« Combien miss Darcy sera charmée de recevoir une aussi longue lettre ! »

Il ne fit point de réponse.

« Vous écrivez bien vite !

» — Vous vous trompez, j'écris plutôt doucement.

» — Que de lettres vous devez écrire dans le courant de l'année ! et des lettres d'affaires aussi : combien je les trouverais ennuyeuses !

» — Heureusement, c'est mon partage, et non le vôtre, d'en écrire.

» — Dites, je vous prie, à votre sœur le vif désir que j'ai de la revoir.

» — Je le lui ai déjà dit une fois, d'après vos ordres.

» — Je crois votre plume mauvaise, laissez-moi la retoucher; j'ai un talent pour les tailler.

» — Je vous remercie, je les taille toujours moi-même.

» — Dites à votre sœur que je suis enchantée d'apprendre qu'elle fasse autant

de progrès sur la harpe. Je vous prie de lui faire savoir aussi que je suis tout enthousiasmée de son charmant paysage; je le trouve infiniment mieux dessiné que ceux de Mlle Granthey.

» — Permettez-moi de remettre vos complimens à une autre fois, à présent j'ai trop peu de papier.

» — Oh! je n'y tiens pas beaucoup. Je la verrai au mois de janvier. Lui écrivez-vous toujours des lettres aussi longues et aussi jolies..., M. Darcy?

» — Elles sont ordinairement longues; mais jolies..., ce n'est pas à moi d'en décider.

» — J'ai la persuasion qu'une personne qui écrit facilement une longue lettre doit bien écrire.

» — Vous avez mal choisi votre compliment pour Darcy, Caroline! s'écria son frère, car il n'écrit pas avec facilité; il cherche trop les grands mots: n'est-il pas vrai, Darcy?

» — Mon style est bien différent du vôtre.

» — Oh! s'écria Mlle Bingley, Charles écrit sans le moindre soin; il oublie la moitié de ses mots, et barbouille le reste.

» — Mes idées viennent si rapidement que je n'ai pas le temps de les exprimer, et par-là mes lettres sont souvent inintelligibles pour mes correspondans.

» — Votre modestie, M. Bingley, dit Elisabeth, doit désarmer la critique.

» — Il n'y a rien qui soit plus trompeur, dit Darcy, que cette apparente humilité; ce n'est souvent qu'une insouciance de l'opinion d'autrui, ou une manière plus adroite de se faire honneur.

» — Lequel des deux m'attribuez-vous?

» — Le désir de vous faire honneur; car réellement vous tirez vanité des fautes que vous faites en écrivant, parce que vous les croyez produites par une imagination vive et une certaine étourderie, qui, si elle n'est point estimable, est du moins, selon vous, très-intéressante. La facilité de faire vite est quelquefois trop prisée par la personne qui la possède, et qui ne voit pas les imperfections de

son ouvrage. Quand vous avez dit, ce matin, à Mme Bennet, que si vous quittiez Netherfield, la résolution serait prise et exécutée en cinq minutes, vous aviez l'intention de vous faire un compliment; et cependant qu'y a-t-il de si louable dans cette précipitation qui doit vous faire négliger beaucoup d'affaires, et ne peut être d'aucun avantage, ni pour vous, ni pour les autres?

» — Fi donc! s'écria Bingley, c'est avoir trop de mémoire de se rappeler le soir les folies du matin. Sur mon honneur, ce que j'ai dit de moi est très-vrai, et je pense de même maintenant: ce n'est donc pas un air que je me suis donné seulement pour plaire aux dames.

» — Je ne doute nullement de votre bonne foi, mais je suis loin d'être convaincu que vous partissiez avec tant de précipitation; votre conduite serait aussi soumise au hasard que celle d'aucun autre; et si, au moment de votre départ, un ami vous disait: Bingley, vous feriez mieux de rester ici encore une semaine!

vous suivriez probablement son conseil; et s'il vous disait un mot de plus, vous pourriez bien rester un mois.

» — Par ceci vous nous faites voir, dit Elisabeth, que M. Bingley ne s'était pas rendu justice; vous venez de nous montrer son caractère sous un point de vue beaucoup plus favorable qu'il ne l'avait fait lui-même.

» — Je suis charmé, dit Bingley, que vous preniez ce que mon ami dit de moi pour un éloge; mais je crains bien que ce ne soit pas là sa pensée, car bien certainement il m'aimerait mieux si, dans une pareille circonstance, je refusais net, et partais sur-le-champ.

» — Croirait-il donc l'étourderie de votre premier dessein réparée par l'entêtement que vous mettriez à le suivre?

» — Je ne puis réellement vous expliquer cela; il faut que Darcy le fasse lui-même.

» — Vous voulez que j'explique une opinion qu'il vous plaît d'appeler la mienne, bien que je ne l'aie pas adoptée; mais en

imaginant les choses comme vous les représentez, il faut vous ressouvenir, Mlle Bennet, que l'ami qui est supposé désirer le retard de son voyage, ne fait que le désirer, et le demande simplement, sans dire si aucun avantage en peut résulter pour M. Bingley.

» — Céder facilement, sans hésiter, à la prière d'un ami, n'est pas un mérite à vos yeux? dit Elisabeth.

» — Céder sans conviction ne peut donner une grande idée du jugement de l'un ni de l'autre.

» — Vous me paraissez ne rien accorder à l'influence de l'amitié : le nom du demandeur, lorsque c'est un ami, justifie la demande, sans qu'il soit besoin de raisons ni de conviction. Je ne dis rien particulièrement de la circonstance imaginée pour M. Bingley; nous ferons, ce me semble, aussi bien d'attendre qu'elle ait lieu, pour y appliquer ses principes et en discuter la sagesse.

» — Avant d'en dire davantage ne faudrait-il pas mieux examiner première-

ment l'importance attachée à la demande, puis le degré d'intimité entre les deux personnes ?

» — Oh ! sans doute ! s'écria Bingley ; ces choses sont à considérer, et bien d'autres rapports encore qu'il faudrait soigneusement comparer, comme la taille, la hauteur et l'air des deux personnes ; car tout cela, Mademoiselle, doit entrer pour beaucoup dans une pareille discussion. Je vous jure que si Darcy n'était pas tellement supérieur à moi, par la taille, j'entends, j'aurais pour lui bien moins de déférences. Je ne connais pas d'être plus imposant que Darcy, quand il le veut ; chez lui, par exemple, ou le dimanche au soir, quand il n'a rien à faire (1).

M. Darcy sourit ; mais Elisabeth croyant le voir un peu offensé, tint son sérieux ; Mlle Bingley ressentit vivement les plai-

---

(1) Il n'y a ni jeux, ni spectacles, ni assemblées les dimanches ; on passe les soirées ordinairement en famille.

santeries de son frère, et lui fit des reproches.

« Je vois votre dessein, Bingley, lui dit son ami, vous détestez les discussions, et vous voulez que celle-ci finisse.

» — Cela se peut. Les discussions ressemblent trop à des disputes; si Mlle Bennet, et vous, voulez différer la vôtre jusqu'à ce que je sois hors du salon, je vous en remercierai; alors vous pourrez dire de moi tout ce qu'il vous plaira.

» — Ce que vous désirez n'est pas un sacrifice pour moi, dit Elisabeth, et je crois que M. Darcy fera infiniment mieux de finir sa lettre. »

M. Darcy suivit cet avis; et sa lettre finie, il pria Mlle Bingley et Elisabeth de faire de la musique. Mlle Bingley se leva vivement, et après une invitation polie à Elisabeth de la précéder au piano, ce que celle-ci refusa non moins poliment, mais avec plus de sincérité, elle s'y assit elle-même. Mme Hurst chanta avec sa sœur, et pendant qu'elles étaient ainsi occupées, Elisabeth ne put s'empêcher de

remarquer, tout en feuilletant un cahier de musique, que les yeux de M. Darcy étaient continuellement fixés sur elle; elle ne croyait guère pouvoir inspirer quelqu'intérêt à un homme si *supérieur*, et cependant la regarder ainsi par un sentiment d'aversion eût été une chose encore plus surprenante; à la fin elle s'imagina qu'elle attirait son attention par des manières à ses yeux moins aimables que celles des autres : cette idée ne lui fit pas de peine; elle l'aimait trop peu pour s'embarrasser de lui plaire. Après des arriettes italiennes, Mlle Bingley exécuta un air écossais; et M. Darcy s'approchant d'Elisabeth, lui dit :

« Cet air, Mademoiselle, ne vous fait-il pas désirer de danser un *reel?* (1)»

Elle sourit, mais ne fit point de réponse; il répéta la question, un peu surpris de son silence.

« Je vous avais bien entendu, Monsieur,

---

(1) Danse écossaise fort peu à la mode maintenant.

mais je n'ai pu sur-le-champ me décider. Vous vouliez, je le sais, me faire dire *oui*, afin d'avoir la satisfaction de critiquer mon goût; mais j'ai toujours grand plaisir à faire échouer de tels projets. J'ai donc pris la résolution de vous dire que je ne désire nullement danser *le reel;* ainsi, moquez-vous de moi maintenant, si vous l'osez!

» — Non, en vérité, je ne l'oserais. »

Elisabeth s'étant presque attendue à le fâcher, fut surprise de l'air galant dont il dit ces mots. Elle avait dans les manières un mélange de malice et de douceur qui la mettait, pour ainsi dire, dans l'impossibilité d'offenser qui que ce fût; et jamais M. Darcy n'avait rencontré de femme pour laquelle il se sentît un goût si marqué. Son cœur aurait pu être en danger, si la famille d'Élisabeth eût été plus distinguée, se disait-il en lui-même...

Mlle Bingley en vit assez pour devenir jalouse, et son extrême impatience de voir sa bien-aimée Hélen rétablie, fut augmentée par le désir de se défaire

d'Elisabeth. Elle essaya souvent d'en dégoûter Darcy, en parlant de leur mariage comme d'une chose à faire; elle affectait aussi de lui proposer des plans, et de lui vanter le bonheur qu'il trouverait dans cette union.

« J'espère, dit-elle en se promenant avec lui le lendemain, que vous ferez entendre à votre belle-mère, après cet heureux événement, les avantages qu'elle trouverait à se taire...; et tâchez d'empêcher vos jeunes sœurs de courir après les officiers...; et, si j'ose toucher un sujet aussi délicat..., dites à votre belle de se corriger de je ne sais quoi qui approche de l'impertinence.

» — Avez-vous quelque chose encore à me proposer qui puisse ajouter à mon bonheur domestique?

» — Oui! Faites placer le portrait de son oncle Philips dans votre galerie, à Pimberley; mettez-le avec celui de votre grand-père le juge; c'est la même profession, quoique dans des rangs différens. Quant à l'image chérie de votre

Élisabeth, il ne faut pas penser seulement à la peindre : quel art pourrait jamais représenter ces beaux yeux ?

» — Il serait difficile, il est vrai, d'en saisir l'expression ; mais leur couleur, leur forme et leurs longues paupières pourraient être rendues jusqu'à un certain point. »

En ce moment, ils furent joints par Mme Hurst et Elisabeth elle-même.

« Je ne savais pas que vous dussiez sortir, dit Mlle Bingley avec quelqu'embarras, craignant d'avoir été entendue.

» — Vous nous avez joué un bon tour de vous sauver ainsi sans rien dire, » dit Mme Hurst.

Alors elle prit le bras de M. Darcy, qui déjà conduisait Mlle Bingley ; Élisabeth ainsi marchait seule, l'allée n'étant pas assez large pour quatre personnes. M. Darcy sentit cette malhonnêteté, et dit :

« Cette allée est trop étroite, allons à l'avenue. »

Mais Elisabeth, qui ne désirait nulle-

ment rester avec eux, répondit en riant:

« Non, non, restez ici; vous formez un groupe charmant, et paraissez avec beaucoup d'avantage; une quatrième figure gâterait le tableau.... Adieu! »

Elle s'éloigna gaîment, pensant avec plaisir que bientôt elle serait de retour à Longbourn. Hélen était déjà assez bien pour quitter la chambre, et devait descendre au salon dans le courant du jour.

CHAPITRE XI.

Le dîner étant fini, Élisabeth accompagna sa sœur au salon, où elle fut reçue par ses deux amies avec des protestations d'amitié. Élisabeth ne les avait jamais vues aussi aimables qu'elles le furent pendant l'heure qui s'écoula avant l'arrivée de ces messieurs. Leur conversation fut très-animée; elles avaient à décrire dans le plus grand détail les toilettes à la mode; des anecdotes à raconter avec enjouement, et de piquantes observations à faire sur le prochain.

Mais bientôt Hélen ne fut plus l'objet de leur attention. Les hommes revinrent au salon, et les yeux de Mlle Bingley se tournèrent vers M. Darcy; à peine entrait-il, elle trouva quelque chose à lui dire. Lui, sans paraître l'écouter, s'adressa d'abord à Mlle Bennet, et la félicita sur

son rétablissement. M. Hurst la salua, et dit, qu'il était fort aise..... Mais une joie sincère et vivement exprimée, ce fut celle de M. Bingley; il était attentif à tout. Les premiers momens se passèrent à arranger le feu, afin qu'elle n'eût pas froid; il fallut qu'elle changeât de place pour éviter le vent de la porte: alors il s'assit auprès d'elle, et s'en occupa exclusivement. Elisabeth, qui travaillait vis-à-vis d'eux, les observait avec satisfaction. Après le thé, M. Hurst parla de jeu à sa belle-sœur, mais en vain; elle avait appris que M. Darcy n'aimait pas les cartes. M. Hurst vit rejeter toutes ses propositions: elle l'assura que personne ne désirait jouer, et le silence de la société semblait dire qu'elle avait raison. M. Hurst n'eut donc d'autre parti à prendre que de se coucher sur le sofa, et de s'endormir. Darcy prit un livre; miss Bingley en fit de même, et Mme Hurst, principalement occupée à jouer avec ses bagues et ses bracelets, prenait quelquefois part à la conversation de son frère avec Mlle Bennet.

Mlle Bingley, beaucoup moins attentive à sa propre lecture qu'à celle de M. Darcy, regardait sa page, lui faisait des questions, le tout en vain; quoi qu'elle fît, elle ne put l'engager à s'occuper d'elle, à causer.....; il répondait bref, et continuait à lire : enfin, désespérant de s'amuser du livre qu'elle n'avait choisi que comme second tome de celui de Darcy, elle dit en bâillant :

« Oh! qu'il est agréable de passer ainsi la soirée! Non, je ne connais point de plaisir tel que la lecture.... Quand j'aurai une maison à moi, je serai malheureuse si je n'ai une belle bibliothèque. »

Personne ne répondit; elle bâilla encore, mit son livre de côté, et promenant les yeux autour de l'appartement pour chercher quelque distraction, elle entendit son frère et Mlle Bennet parler de bal entre eux.

« A propos, Charles, lui dit-elle, pensez-vous sérieusement à nous donner un bal à Netherfield? Avant de vous décider, je vous conseillerais de consulter le goût

de votre société : je me trompe fort, s'il n'en est parmi nous pour qui un bal serait plutôt une punition qu'un plaisir.

» — Si vous voulez parler de Darcy, ma sœur, il pourra s'aller coucher, si bon lui semble ; car, quant à donner un bal, j'y suis très-déeidé, et avant qu'il soit peu j'enverrai mes invitations.

» — J'aimerais les bals, reprit-elle, s'ils étaient arrangés d'une autre manière; il y a quelque chose de si ennuyeux dans ces réunions..... Au lieu de ne penser qu'à danser, ne serait-il pas plus raisonnable de causer entre soi?

» — Bien plus raisonnable, ma chère Caroline, je n'en doute pas; mais cela n'aurait pas tant l'air d'un bal. »

Miss Bingley se tut, et le moment d'après se mit à marcher de long en large dans l'appartement: sa taille était légère, et elle marchait bien; mais Darcy, pour qui seul tout cela se faisait, continuait sa lecture. Désespérée du peu de succès de ses diverses tentatives, elle fit un nou-

vel essai, et se tournant vers Élisabeth, elle lui dit:

« Mlle Élisabeth, suivez mon exemple, venez faire un tour dans le salon; cela fait du bien après avoir été si long-temps assise. »

Élisabeth, un peu surprise, accepta sur-le-champ; et Mlle Bingley, cette fois, ne perdit pas toute sa peine; car M. Darcy leva les yeux, aussi émerveillé qu'Elisabeth elle-même d'une si nouvelle attention, et ferma son livre sans y penser. Bientôt invité à les joindre, il refusa, disant qu'il ne connaissait que deux motifs qui pussent les engager à se promener ainsi, et dans les deux suppositions, il ne pouvait qu'être de trop. Que voulait-il dire? elle mourait d'envie de le savoir, et demanda à Élisabeth si elle le comprenait.

« Point du tout, ce fut sa réponse; mais, ajouta-t-elle, soyez sûre qu'il veut vous dire une méchanceté, et le meilleur moyen de le contrarier est de ne point lui faire de questions. »

Mlle Bingley ne put cependant se résoudre à contrarier M. Darcy; elle lui demanda l'explication de ces deux motifs.

« Je vous la donnerai volontiers, dit-il aussitôt qu'elle lui eut permis de parler; vous choisissez cette manière de passer la soirée, parce que sans doute vous avez quelque chose à vous communiquer, ou parce que vous savez que votre taille paraît avec plus d'avantage lorsque vous marchez; si c'est la première raison, je vous serais vraiment à charge; et si c'est la seconde, je puis vous admirer infiniment mieux au coin du feu.

» — Oh! c'est affreux! s'écria Mlle Bingley, je n'ai jamais rien entendu d'aussi méchant: comment le punirons-nous?

» — Rien de plus facile, si vous le désirez, dit Élisabeth; il est toujours en notre pouvoir de nous punir mutuellement: moquez-vous de lui, tourmentez-le; étant si intime avec lui, vous en devez savoir les moyens.

» — Vraiment, non; mon intimité ne m'a pas encore appris cela. Le tourmen-

ter, lui! la douceur même, une présence d'esprit sans égale; non, non, je sens que nous ne réussirions pas; et quant à le railler, n'ayons pas, croyez-moi, la témérité de railler sans sujet.

» — Quoi! il n'y a pas moyen de plaisanter M. Darcy! s'écria Élisabeth; c'est un rare avantage, et j'espère qu'il continuera à être rare : il serait désolant de rencontrer souvent de telles perfections. J'aime beaucoup à rire aux dépens du prochain.

» — Mlle Bingley, dit-il, m'a supposé un avantage qui ne peut exister, fût-on même le plus sage et le meilleur des hommes; car la plus belle action peut être ridiculisée par des railleurs de profession.

» — Cela est vrai, dit Élisabeth, il y a de ces gens-là; mais je me flatte de n'en être pas : j'espère que je ne ridiculise jamais ce qui est juste et bon? Les folies, les sottises, les caprices, les absurdités m'amusent, je l'avoue, et j'en ris tant que je peux; mais aucune de ces choses-

là ne se trouvent en vous, je l'imagine.

» — Je ne sais s'il est possible d'en être entièrement exempt, du moins puis-je assurer que ma principale étude a été d'éviter ces faiblesses qu'on reproche souvent aux esprits les plus éclairés.

» — Même celles de l'orgueil et de la vanité? reprit-elle.

» — Oui, la vanité est vraiment une faiblesse; mais l'orgueil, quand on a un esprit supérieur, est toujours retenu dans de justes bornes. »

Élisabeth se détourna pour cacher un sourire.

« Vos remarques sont faites sur M. Darcy, je pense? dit Mlle Bingley; dites-nous-en le résultat?

» — Je suis bien convaincue que M. Darcy est sans défaut; il l'avoue lui-même sans nul détour.

» — Non, dit Darcy, je n'ai pas de pareilles prétentions; j'ai mes défauts, tout comme un autre; mais je me flatte qu'ils ne proviennent pas d'un manque de jugement. Je ne dirai rien de mon humeur;

elle est, je crois, trop peu facile, trop peu disposée à se plier aux convenances du monde. Je ne puis oublier aussitôt que je le voudrais les vices et les folies des autres, et encore moins les torts qu'on a envers moi; ma sensibilité n'a pas tout l'épanchement qu'on pourrait désirer. On dira peut-être que je ne sais point pardonner; car mon estime une fois perdue, est perdue pour toujours.

» — Voilà réellement un défaut! s'écria Élisabeth, un vif ressentiment fait tache dans le caractère; mais cette faiblesse n'est pas de celles dont on puisse rire: vous n'avez rien à craindre de moi.

» — Je pense qu'il y a naturellement dans tous les hommes une pente vicieuse, une sorte de perversité innée, que l'éducation ne corrige jamais entièrement.

» — C'est donc cette pente qui vous porte à vouloir mal à tout le monde.

» — Comme elle paraît vous porter, vous, à ne vouloir comprendre personne.

» — Oh! faisons, je vous prie de la musique, » dit Mlle Bingley fatiguée d'une

conversation où elle ne prenait point de part. « Louisa, ne vous fâcherez-vous pas si j'éveille M. Hurst? » Sa sœur y consentit; elle ouvrit le piano, et Darcy, toutes réflexions faites, n'en fut pas fâché; il commençait à s'apercevoir qu'il y avait du danger à faire trop d'attention à Élisabeth.

CHAPITRE XII.

D'APRÈS une résolution prise entre les deux sœurs, Elisabeth écrivit le lendemain matin, à sa mère, pour la prier d'envoyer la voiture les chercher dans le courant du jour; mais Mme Bennet qui avait résolu qu'Hélen passerait une semaine à Netherfield, ne leur fit pas une réponse telle que l'eût voulue Elisabeth. Mme Bennet leur disait qu'elles ne pourraient avoir la voiture avant mardi; et finissait sa lettre par dire, que si M. Bingley et ses sœurs les engageaient à rester encore quelques jours, elle leur permettait d'accepter.

Elisabeth, très-décidée à n'y pas demeurer plus long-temps, ne comptait pas non plus qu'on l'en pressât; au contraire, elle comptait de paraître importune; elle persuada donc à Hélen d'emprunter la calèche de M. Bingley; et enfin, il fut

dit qu'elles parleraient à déjeûné de leur intention de quitter ce jour même Netherfield.

Cette nouvelle fut reçue avec bien des expressions de regret, et on en dit assez pour persuader à Hélen de différer son départ jusqu'au lendemain. Mlle Bingley se repentit alors d'avoir proposé ce retard; car sa jalousie et son antipathie pour Elisabeth, l'emportaient de beaucoup sur son amitié pour Hélen.

Le maître de la maison apprit avec un vrai chagrin qu'elles voulaient sitôt s'en retourner; et plusieurs fois il essaya de persuader à Mlle Bennet que ce serait une imprudence, qu'elle n'était pas assez rétablie; mais Hélen tenait à sa résolution, lorsqu'elle croyait avoir raison.

La nouvelle pour Darcy ne fut qu'agréable; Elisabeth, à son avis, était à Netherfield depuis assez long-temps: elle l'occupait plus qu'il ne l'eût voulu, et Mlle Bingley, impolie envers elle, n'en était que plus fâcheuse pour lui. Il prit la sage résolution de veiller sur lui-

même, de ne laisser paraître aucune marque d'admiration; rien qui pût lui donner l'orgueilleuse pensée de jamais influer sur son bonheur. Son parti ainsi arrêté, il dit à peine deux mots durant tout le jour; et quoiqu'il se trouvât seul avec elle plus d'une demi-heure, il prit un livre, et ne voulut pas même la regarder.

Le dimanche matin, après l'office, le départ tant désiré d'une partie de la société eut lieu : les attentions de Mlle Bingley pour Elisabeth augmentèrent visiblement, ainsi que son amitié pour Hélen. En la quittant elle l'embrassa, l'assurant qu'elle aurait toujours le plus grand plaisir à la voir à Netherfield, ou à Longbourn; elle daigna même donner la main à Elisabeth, qui les quitta tous fort gaîment. Leur mère ne les reçut pas d'un air très-satisfait; elle était étonnée de les voir fâchées qu'elles eussent donné autant d'embarras. Elle était sûre qu'Hélen avait encore gagné quelque rhume;... mais M. Bennet, quoique très-laconique

dans ses félicitations, les revoyait avec joie : il avait senti combien elles étaient nécessaires au cercle de famille. La veillée avait perdu tout son charme par l'absence d'Hélen et d'Elisabeth. Elles trouvèrent Mary enfoncée, comme à l'ordinaire, dans l'étude du Contre-point et de l'Histoire naturelle. Elles eurent de nouveaux extraits à admirer, et de doctes observations sur les mœurs des nations à écouter.... Catherine et Lydia avaient d'autres nouvelles à leur communiquer ; il s'était passé depuis le mardi bien des choses au régiment : on avait eu chez l'oncle plusieurs officiers à dîner ; un caporal avait été passé aux verges, et on parlait sérieusement du mariage du colonel Forster.

CHAPITRE XIII.

» J'ESPÈRE, ma chère, dit M. Bennet à sa femme en déjeûnant le lendemain, que vous nous aurez ordonné un bon dîner pour aujourd'hui... J'ai tout lieu de croire que notre cercle de famille sera plus nombreux qu'à l'ordinaire.

» — Que voulez-vous dire, mon ami? je n'attends personne, à moins que Charlotte Lucas ne vienne en se promenant, et j'espère que mon dîner est toujours bon pour elle; je ne crois pas qu'elle en voie souvent de pareil chez ses parens.

« — La personne dont je parle est un homme et un étranger. »

Les yeux de Mme Bennet pétillèrent de joie.

« — Un homme! un étranger! c'est M. Bingley, je suis sûre. Vraiment Hélen, vous avez été bien discrète.... Voyez cette finesse...., n'importe, je serai toujours

bien aise de reeevoir M. Bingley....; mais on n'a pu trouver de poisson ce matin, cela est vraiment fâcheux. Lydia, ma bonne, sonnez, je veux parler sur-le-champ à Hills.

» — Ce n'est pas M. Bingley, dit son mari, c'est quelqu'un que je n'ai jamais vu. »

L'étonnement fut général. M. Bennet eut le plaisir d'être vivement questionné par sa femme et ses cinq filles....Après s'être diverti quelque temps de leur curiosité, il s'expliqua ainsi :

« Il y a à peu près un mois que j'ai reçu cette lettre, et à peu près quinze jours que j'y ai répondu ; car j'ai pensé que c'était une chose délicate, et qui méritait toute mon attention. La lettre est de mon cousin M. Colins, qui aussitôt que je serai mort pourrait vous chasser de cette maison.

» — Oh ! mon cher monsieur Bennet, je ne puis y penser sans frémir : ne me parlez pas de cette homme-là, je l'ai en horreur; c'est une chose affreuse que

votre terre soit substituée au préjudice de vos enfans, et je suis sûre que si j'eusse été à votre place, j'aurais tout fait pour l'éviter. »

Hélen et Elisabeth voulurent lui expliquer ce que c'était qu'une substitution; elles l'avaient essayé plusieurs fois, mais c'était un sujet au-dessus de la portée de Mme Bennet, et elle continua à se plaindre amèrement de la cruauté qu'il y avait à substituer sa terre à un étranger, lorsqu'on avait cinq filles à soi.

» — C'est en effet une conduite bien coupable, dit M. Bennet, et rien ne peut laver M. Colins du crime d'hériter de Longbourn; mais si vous voulez écouter sa lettre, son style vous adoucira peut-être.

» — Non, en vérité, je trouve que c'est fort impertinent et fort hypocrite à lui de vous écrire. Je hais les faux amis, que n'est-il brouillé avec vous, ainsi que son frère l'était.

» — Il paraît en effet avoir des scru-

pules à cet égard, comme vous l'allez voir:

Hunsford près Westerham-Kent,
ce 15 octobre.

« Monsieur,

» La mésintelligence qui existait entre vous et feu mon respectable père, m'a toujours donné du chagrin; et depuis que j'ai eu le malheur de le perdre, j'ai souvent désiré mettre un baume sur cette plaie; mais j'ai été retenu quelque temps par mes doutes, craignant de manquer au respect dû à sa mémoire, en fréquentant une personne avec laquelle il lui avait toujours plu d'être brouillé.

Ma résolution à cet égard est maintenant prise; car ayant reçu l'ordination à Pâques, j'ai été assez heureux pour obtenir la haute protection de la très-honorable lady Catherine de Brough, veuve de sir Louis de Brough, laquelle, par excès de bonté, a daigné me nommer ministre de la belle paroisse d'Huns-

ford, où je mets tous mes soins à lui témoigner mon humble reconnaissance, et à remplir avec zèle les rites et cérémonies institués par l'église anglicane. Comme ecclésiastique, je dois, autant qu'il est en moi, procurer à toutes les familles la paix et le bien-être; c'est pourquoi je regarde comme très-importantes les ouvertures que j'ai dessein de vous faire dans cette vue. L'idée que je dois un jour hériter de la terre de Longbourn, ne vous empêchera pas, j'espère, d'accepter de ma main le rameau d'olivier. Je ne puis qu'être affligé, en pensant combien je pourrais un jour causer de peines à vos aimables filles; je vous prie de leur en faire d'avance mes excuses très-soumises, et de les assurer que je suis prêt à leur offrir tous les dédommagemens qui sont en mon pouvoir. Mais nous parlerons de cela plus tard. Ainsi, si vous n'avez pas de répugnance à me recevoir, je me propose de présenter mes respects à vos dames, lundi 18 novembre, sur les quatre heu-

res, et j'abuserai probablement de votre hospitalité jusqu'au samedi de la semaine suivante ; ce que je puis faire sans conséquence, car lady Catherine de Brough me permet de m'absenter quelquefois le dimanche, lorsqu'un autre ecclésiastique prend ma place. Je vous prie, Monsieur, d'offrir mes hommages respectueux à vos dames, et de croire à la parfaite considération,

» De votre ami,

» WILLIAM COLINS. »

« A quatre heures nous devons donc attendre ce beau pacificateur, dit M. Bennet en fermant la lettre : cela m'a tout l'air d'un jeune homme bien consciencieux et bien poli, et cela doit être assurément une bonne connaissance à faire, surtout si lady Catherine lui permet de revenir souvent nous voir.

» — Il y a du bon dans ce qu'il dit au sujet de nos filles ; et s'il songeait à leur

offrir quelque dédommagement, ce ne serait pas moi qui l'en détournerais.

» — Quoiqu'il soit difficile, dit Hélen, de deviner de quelle manière il peut nous dédommager de la perte d'un bien qu'il croit légitimement à nous, le désir qu'il en a est certainement à son avantage. »

Elisabeth était principalement frappée de son extrême déférence pour lady Catherine; et de sa bonne intention de baptiser, de marier et d'enterrer ses paroissiens lorsqu'il en serait requis.

« Il faut, dit-elle, que ce soit un plaisant original, je me le figure à son style; quel galimathias! Que veut-il nous dire avec ses excuses d'être l'héritier de Longbourn? nous ne pensons pas qu'il voulût s'en dispenser: s'il le pouvait....le croyez-vous, mon père, un homme bien sensé?

» — Non, ma chère, je ne le crois pas; je m'attends bien à le trouver tout le contraire. Il y a dans sa lettre un mélange de bassesse et de suffisance qui

promet beaucoup.... : je suis impatient de le connaître !

» — Son style, dit Mary, me paraît assez beau : la branche d'olivier n'est pas une idée neuve ; mais il faut convenir qu'elle est heureusement appliquée. »

Ni la lettre ni l'écrivain n'intéressèrent Catherine et Lydia ; il était impossible que leur cousin portât un habit rouge ; aussi ne les occupa-t-il guère.

Quant à Mme Bennet, les expressions de M. Colins avaient dissipé sa mauvaise humeur, et elle attendit sa visite avec une tranquillité qui étonna également son mari et ses filles.

M. Colins arriva à l'heure marquée, et fut reçu par toute la famille avec beaucoup de politesses. M. Bennet, il est vrai, parla peu ; mais les dames étaient très-disposées à causer, et M. Colins ne semblait pas avoir besoin d'encouragement, ni aucune envie de se taire... Quelques momens après s'être assis, il fit compliment à Mme Bennet sur la beauté de ses filles, disant avoir beaucoup entendu

parler d'elles et célébrer leurs charmes ; mais dans cette occurrence, la vérité lui semblait fort au-dessus de la renommée, et il ajouta qu'il ne doutait nullement qu'elle ne les vît toutes bien mariées.

Cette galanterie ne fut pas également appréciée par tous les auditeurs ; mais Mme Bennet que flattaient tous les complimens, lui répondit d'un air empressé:

« Vous êtes bien bon, Monsieur, et je le souhaite de tout mon cœur, sans quoi elles seront bien à plaindre ; des affaires arrangées d'une manière si étrange...!

» — Vous voulez parler peut-être, Madame, de la substitution?

» — Ah! Monsieur, j'y pense continuellement ; il faut avouer que c'est une chose bien triste pour mes pauvres filles. Ce n'est pas que je veuille vous blâmer, je sais fort bien que le hasard seul en est cause. On ne peut jamais deviner à qui les terres appartiendront une fois qu'elles sont substituées.

» — Je sens, Madame, tout le tort que cela fait à mes charmantes cousines,

et j'aurais beaucoup à dire sur ce sujet; mais je crains d'aller trop vite et de paraître peu mesuré. Pour le présent, je me contenterai d'assurer ces demoiselles de ma très-humble admiration. Je n'en dis pas davantage....; mais quand nous nous connaîtrons mieux.... »

Il fut interrompu par un domestique qui vint dire que le dîner était servi. Ces demoiselles se regardèrent en souriant; elles ne furent pas le seul objet de l'admiration de M. Colins : l'antichambre, la salle à manger, les meubles, furent examinés et approuvés. Ces louanges auraient été au cœur de Mme Bennet, si elle n'avait pas supposé qu'il les regardait comme devant un jour lui appartenir. Le dîner fut aussi loué, et il voulut savoir laquelle de ces charmantes cousines était auteur de mets si délicatement préparés; mais ici Mme Bennet le redressa vivement, en l'assurant, avec un peu d'humeur, qu'elle était bien dans le cas d'avoir un cuisinier, et que ses filles n'avaient que faire à la cuisine... Là-des-

sus M. Colins se confondit en excuses : elle eut beau l'assurer de l'air le plus radouci, qu'elle n'était point offensée, il n'en continua pas moins, sur le même ton, plus d'un quart-d'heure, lui demandant toujours mille et mille pardons.

CHAPITRE XIV.

PENDANT le dîner, M. Bennet dit à peine deux mots ; mais lorsque les domestiques furent retirés, il crut qu'il était temps de causer avec son hôte, et pour cela choisit un sujet où il s'attendait à le voir briller, en disant qu'il était bien heureux d'avoir une telle protectrice. L'intérêt que prenait à lui Lady Catherine de Brough paraissait très-marqué. M. Bennet ne pouvait mieux rencontrer ; l'éloquence de son convive se développant sur ce sujet, en augmenta l'air de solennité qui lui était ordinaire ; d'un ton majestueux il protesta n'avoir vu de sa vie une telle conduite dans une personne d'un si haut rang : il recevait journellement des marques de l'affabilité et de la condescendance de lady Catherine ; elle avait daigné approuver les

deux sermons qu'il eut l'honneur de prononcer en sa présence. Elle l'avait deux fois invité à dîner avec elle à Rosings, et de temps en temps l'envoyait chercher pour faire un quatrième au whist. « Bien des gens s'imaginent, continua-t-il, que lady Catherine est fière, quant à moi je ne l'ai jamais trouvée telle.... elle me parle, comme à tout le monde, avec tant de bonté ! me permet de voir mes voisins, et me laisse quelquefois m'absenter de ma cure; elle a même daigné m'engager à me marier, en me recommandant surtout d'épouser une femme comme il faut. J'ai eu l'avantage de la recevoir une fois dans mon humble demeure, et celui de la voir approuver tous les changemens que j'y ai faits : elle a bien voulu elle-même m'en indiquer de nouveaux, quelques planches à placer dans les cabinets du premier étage....

» — Cette conduite est en vérité bien polie et bien attentive, dit Mme Bennet, je ne doute nullement que lady Cathe-

rine ne soit une femme accomplie; il serait à désirer que toutes les grandes dames lui ressemblassent. Demeure-t-elle près de vous, Monsieur ?

» — Le jardin dans lequel est situé mon humble presbytère, n'est séparé que par une petite avenue du parc de Rosings, noble séjour de la seigneurie.

» — Ne m'avez-vous pas dit qu'elle était veuve; a-t-elle des enfans?

» — Elle n'a qu'une fille unique, héritière de Rosings et d'une immense fortune.

» — Ah! s'écria Mme Bennet avec un profond soupir, bien des personnes ne sont pas si heureuses. Est-elle belle ?

» — C'est la plus charmante femme qu'on puisse voir : lady Catherine déclare elle-même, que quant à la beauté, Mlle de Brough passe de bien loin les plus belles personnes de son sexe; par cet air surtout qui annonce la haute qualité. Il est fâcheux que la faiblesse de sa constitution l'ait empêchée de cultiver tous les talens pour lesquels elle semble

née, comme je le tiens de la dame qui a présidé à son éducation, et qui est encore auprès d'elle; mais elle est parfaitement aimable et daigne souvent se faire conduire dans son phaéton jusques à la grille de mon humble demeure.

» — A-t-elle été présentée à la cour?

» — Je ne me rappelle pas avoir vu son nom dans les journaux.

» — Sa mauvaise santé l'empêche malheureusement de pouvoir rester à Londres, et, comme je l'ai dit moi-même à lady Catherine, prive la cour de son plus bel ornement. Sa seigneurie parut goûter cette pensée, et vous pouvez concevoir quel plaisir c'est pour moi de lui payer ce tribut d'un encens délicat, toujours si agréable aux dames. J'ai souvent assuré lady Catherine que sa charmante fille semblait ne pouvoir manquer de devenir duchesse; que le rang le plus élevé prendrait d'elle un nouvel éclat: voilà le langage qui plaît le plus à sa seigneurie, et l'hommage que je me fais un devoir de lui rendre.

» —Vous avez raison, dit M. Bennet, il est heureux que vous possédiez le talent de flatter avec délicatesse. Ne serais-je pas indiscret en vous demandant si ces jolies phrases vous viennent sur-le-champ, ou si elles sont le fruit d'une préparation ?

» — En général j'obéis à l'impulsion du moment ; mais bien que parfois je m'amuse à faire ma petite provision de ces phrases élégantes, applicables aux circonstances, mon but est toujours de leur donner tout le charme de l'impromptu. »

L'attente de M. Bennet fut parfaitement réalisée ; son cousin était tel qu'il l'avait souhaité; il l'écoutait avec la plus vive satisfaction, sans rien perdre de son sérieux, et n'en partageait le plaisir que par un regard adressé de temps en temps à Elisabeth.

A l'heure du thé, ayant joui à son aise des ridicules de son convive, il le ramena dans le salon, et l'engagea, aussitôt qu'on eut pris le thé, à faire une lecture à ces dames. M. Colins y consentit. On

lui présenta un livre; mais en le regardant, comme tout annonçait que ce livre provenait d'un cabinet de lecture, il recula d'effroi; et en s'excusant, assura qu'il ne lisait jamais de romans. Kitty tout étonnée, le regardait; et Lydia s'écria: cela est-il possible! D'autres livres lui furent présentés. Après un long examen, il choisit enfin les sermons de Fordyce. A peine eut-il ouvert le livre, Lydia bâillait déjà; et avant la troisième page elle l'interrompit.

« Savez-vous, maman, dit-elle, que mon oncle Philips parle de renvoyer Richard?

» — S'il le fait, le colonel Forster est décidé à le prendre; j'irai demain à Meryton, savoir ce qui en est: il faut aussi que je m'informe si le capitaine Carter est revenu de Londres. »

Ses sœurs la firent taire; mais M. Collins, fort blessé, ferma son livre, et dit:

« J'ai souvent remarqué le peu de goût qu'ont les jeunes personnes pour les ouvrages sérieux, écrits cependant

pour leur bien : cela m'étonne, je l'avoue ; l'étude est la nourriture de l'âme ; l'instruction est une si belle chose ! enfin telle est la dépravation humaine ; mais je ne veux pas importuner plus longtemps ma jeune cousine. »

Alors, se tournant vers M. Bennet, il lui proposa une partie de trictrac : celui-ci accepta.

« Vous faites bien, dit-il, de laisser ces demoiselles à leurs frivoles amusemens. »

Mme Bennet et ses filles lui demandèrent mille fois pardon de l'impolitesse de Lydia, en le conjurant de reprendre sa lecture ; mais M. Colins, après avoir assuré qu'il pardonnait de bon cœur à sa jeune cousine, qu'il oubliait sa faute, s'approcha de la table où était M. Bennet, et se mit au jeu.

CHAPITRE XV.

M. Colins était né sans esprit, il n'avait reçu qu'une éducation très-imparfaite, ayant passé la plus grande partie de sa vie sous la tutelle d'un père avare et ignorant; toutes ses études s'étaient bornées à suivre simplement les cours de l'université, sans y contracter de liaisons qui pussent contribuer à le former. La dépendance dans laquelle son père l'avait tenu lui donna, de bonne heure, des manières fort humbles accompagnées de beaucoup de vanité, que lui inspiraient dans la retraite le défaut de comparaison de lui-même avec d'autres, et le prompt avancement qu'il avait obtenu. Il eut le bonheur d'être recommandé à lady Catherine de Brough, lors de la vacance de la cure d'Hunsford; et le respect que lui inspirait le rang de cette

dame, sa vénération pour elle, se mêlant à l'idée favorable qu'il avait de son propre mérite, de son autorité comme ecclésiastique et comme chef de paroisse, le rendaient un étrange assemblage d'orgueil et de soumission, de suffisance et d'humilité.

Se voyant une bonne maison, une fortune aisée, il voulut se marier, et ce motif entra pour beaucoup dans ses vues de réconciliation avec la famille Bennet; il comptait épouser une des demoiselles, si toutefois il les trouvait aussi belles, aussi aimables, aussi parfaites qu'on le disait.

Voilà quels étaient ses accommodans projets. Il crut n'en pouvoir proposer de plus convenables, et en cela il s'imaginait faire preuve de désintéressement et d'une générosité rare.

La vue de ses cousines ne changea rien à ses résolutions; mais la jolie figure de Mlle Bennet fixa entièrement ses idées sur le droit de primogéniture. Le premier soir son choix fut fait; mais le lendemain amena quelque chan-

gement. Dans un quart - d'heure de tête - à - tête avec Mme Bennet, la conversation commençant par des détails sur son presbytère d'Hunsford, l'amena naturellement à dire que son espoir était de trouver à Longbourn une compagne qui voulût en partager la possession. Un sourire de Mme Bennet répondait à chaque mot de cette déclaration; elle crut aussi lui devoir un avertissement au sujet de cette même Hélen, l'objet de sa préférence. C'était que, quant à ses autres filles, elle les croyait libres : « mais je me trouve, ajouta-t-elle, obligée de vous prévenir que l'aînée pourrait bien ne pas l'être long-temps. »

Tout le changement qu'avait à faire M. Colins, c'était de transporter son affection d'Hélen à Élisabeth; et l'affaire fut bientôt faite. Cette résolution s'opéra pendant que Mme Bennet arrangeait le feu de la cheminée.

Le projet de Lydia d'aller à Meryton n'était point oublié; toutes les sœurs, excepté Mary, consentaient à l'accompa-

gner; et M. Colins devait les escorter, à la prière de M. Bennet, qui trouva ce moyen de s'en débarrasser, et d'être enfin seul dans son cabinet. M. Colins l'y avait suivi aussitôt après le déjeûner, et s'y était établi, comme pour lire un des in-folios de la bibliothèque, mais bien plus occupé de la description détaillée qu'il faisait de sa maison et de son jardin d'Hunsford.

M. Bennet perdait patience. « Dans mon cabinet je trouve le repos, avait-il coutume de dire à Élisabeth; et, habitué à ne voir que folie et vanité dans le reste de la maison, là du moins rien ne me blesse.... »

Il fut donc très-pressant dans son invitation à M. Colins d'accompagner ses filles; et lui, à qui la promenade convenait mieux que la lecture, fut fort aise d'y aller, et de fermer son gros livre.

Fades complimens de son côté, réponses polies de la part des demoiselles, formèrent toute leur conversation jusqu'à Méryton. Là cessa le peu d'attention

que lui prêtaient les deux plus jeunes; uniquement occupées des officiers, leurs yeux les cherchaient avec impatience : une mousseline d'un nouveau goût, le magasin de modes le mieux assorti, purent à peine les distraire un moment.

Mais bientôt un jeune homme de l'air le plus distingué attira l'attention de toutes ces dames, qui le voyaient pour la première fois; il paraissait se promener de l'autre côté de la rue avec un officier.

L'officier n'était autre que ce M. Denny dont Lydia avait parlé la veille; il les reconnut aussitôt, et, s'approchant d'elles, demanda la permission de leur présenter son ami M. Wickham, avec lui arrivé nouvellement de Londres, et nouveau sous-lieutenant dans le même régiment; circonstance fort heureuse, car il ne manquait au jeune homme que des épaulettes pour être tout-à-fait charmant.... grand, bien fait, d'une jolie figure, et se présentant avec grâce. Après les premiers complimens, il leur adressa la parole d'une manière aisée; une conver-

sation s'engagea, qui fut interrompue par des pas de chevaux, et l'on vit arriver Darcy et Bingley; ceux-ci, reconnaissant ces dames, descendirent et s'approchèrent d'elles. Dès ce moment, Bingley fit presque tous les frais de la conversation, et Mlle Bennet en fut le principal objet. Il était, dit-il, en chemin pour se rendre à Longbourn, et savoir de ses nouvelles. M. Darcy appuya ce dire de son ami; et ses yeux, qui semblaient éviter ceux d'Élisabeth, tombent tout-à-coup sur l'étranger. Élisabeth, au même moment, non sans une extrême surprise, aperçoit l'effet de ce regard, différent sur tous deux, mais également prompt.... L'un pâlit, l'autre rougit. M. Wickham fait un commencement de salut, que l'autre à peine daigne apercevoir.

Que voulait dire cela? Il était impossible de le deviner, et plus impossible encore de ne pas désirer le savoir.

L'instant d'après, M. Bingley, sans paraître avoir remarqué ce qui venait de se

passer, prit congé d'elles, et s'éloigna avec son ami.

M. Denny et M. Wickham accompagnèrent ces demoiselles jusqu'à la porte de Mme Philips, et là, firent leur révérence. Lydia les pria d'entrer; et sa tante, ouvrant la fenêtre du parloir, secondait à haute voix cette invitation, mais le tout inutilement.

Mme Philips était toujours fort aise de voir ses nièces; les deux aînées surtout, absentes depuis quelques jours, furent reçues à merveille : elle leur exprimait sa surprise de leur prompt retour à Longbourn, qu'elle n'aurait même pas su (car ce n'était pas leur voiture qui les avait reconduites), si M. Jones, par hasard la rencontrant, ne lui eût dit qu'il n'envoyait plus de drogues à Netherfield, parce que les demoiselles Bennet étaient retournées chez elles.

Elle fut interrompue par Hélen, qui lui présenta M. Colins. Pour le recevoir, elle se mit en frais de politesse, qu'il lui rendit avec usure, demandant

mille pardons de s'être ainsi présenté sans la connaître. Il espérait, il se flattait que sa conduite serait justifiée par sa parenté avec ces demoiselles, qui lui avaient fait la grâce de lui permettre de les accompagner.

Cette profusion de civilités mit en extase Mme Philips; mais son attention fut bientôt détournée, par les remarques, les questions et les exclamations de ses nièces sur l'étranger qui les quittait; elle ne put leur en dire que ce qu'elles savaient déjà; qu'il venait de Londres, et qu'il était sous-lieutenant dans le..... régiment.

Elle était restée plus d'une heure, ajouta-t-elle, à le regarder quand il se promenait dans la rue. Kitty et Lydia en eussent fait autant si M. Wickham eût reparu; mais, par malheur, il ne passa sous les fenêtres que quelques officiers qui, comparés à l'étranger, n'étaient alors que des hommes si communs, si insupportables, si ennuyeux.... Plusieurs d'entre eux devaient dîner le lendemain chez

Mme Philips; et elle promit à ses nièces que, si elles voulaient y venir passer la soirée, son mari rendrait une visite à M. Wickham dans le dessein de l'inviter. Cette proposition acceptée, leur tante assura qu'elle prendrait soin d'arranger un joli loto, bien bruyant et bien agréable; après quoi viendrait impromptu un bon petit souper chaud. L'assurance de plaisirs aussi délicieux répandit la joie; on se sépara en se disant : « A demain. » M. Colins, au moment du départ, voulut renouveler ses excuses ...ais on lui protesta, avec une politesse égale, qu'elles n'étaient nullement nécessaires.

Pendant la route, Élisabeth apprit à Hélen ce qui s'était passé entre les deux messieurs. Hélen, toute disposée qu'elle était à défendre celui qui aurait pu avoir tort, ou même tous les deux, si on les avait blâmés, ne sut trouver à cet incident nulle explication raisonnable.

M. Colins, à son retour à Longbourn, enchanta Mme Bennet par l'éloge pompeux qu'il fit de la politesse et des ma-

nières de Mme Philips ; il assura, qu'excepté lady Catherine et sa fille, il ne connaissait point de dame, qui eût des formes si gracieuses. Elle l'avait reçu avec une honnêteté incomparable, et de plus, avait daigné le comprendre dans ses invitations pour le lendemain, faveur d'autant plus distinguée qu'elle le connaissait à peine : il pouvait attribuer une partie de ces civilités à des liaisons de famille ; cependant il n'avait rencontré, dans nulle circonstance de sa vie, des prévenances aussi flatteuses.

CHAPITRE XVI.

Mme. BENNET approuvant l'engagement de ses filles avec leur tante, les scrupules de M. Colins de quitter tout un soir ses hôtes, furent levés par les argumens de la compagnie entière; et aussitôt après le dîner, lui et ses cinq cousines se rendirent en voiture à Meryton. Ces demoiselles eurent le plaisir, en entrant au salon, d'apprendre que M. Wickham avait accepté l'invitation de leur oncle, et était encore à table avec les autres convives. Après quelques commentaires sur cette heureuse nouvelle, tout le monde s'étant assis, M. Colins eut le loisir de regarder et d'admirer tout ce qui l'entourait. Frappé de la grandeur de l'appartement, de la beauté des meubles, il déclara qu'il croyait être dans un des boudoirs de Rosings; exclama-

tion qui d'abord ne fut pas appréciée de Mme Philips; mais lorsqu'elle eut appris ce que c'était que Rosings, à qui appartenait cette terre; quand elle eut écouté la description entière d'un des grands salons de lady Catherine, sachant alors que le marbre seul de la cheminée coûtait huit cents livres sterlings, elle sentit toute la valeur du compliment, et se serait à peine formalisée de la même comparaison avec l'appartement de la femme de charge.

Ensuite dépeignant à Mme Philips toutes les magnificences du château de Rosings, non sans quelques digressions sur son humble demeure, et les embellissemens qu'on y faisait, il fut agréablement occupé jusqu'à l'arrivée des Messieurs. Elle l'écoutait avec non moins de satisfaction, son estime pour lui augmentait à chaque nouveau détail, et elle se promettait bien de faire partager à ses voisines l'admiration que lui causait ces récits. Quant aux demoiselles qui ne pouvaient s'amuser autant des discours de leur cousin,

l'attente leur sembla fort longue : elle eut un terme enfin. Les Messieurs revinrent au salon ; et quand M. Wickham parut, Elisabeth pensa qu'elle ne l'avait encore que faiblement admiré.

De tout le régiment de....., en général bien composé, ce qu'il y avait de mieux parmi les officiers se trouvait là réuni ; mais aucun ne pouvait se comparer à Wickham, autant supérieur à eux tous, pour le ton et les manières, qu'ils l'étaient eux-mêmes au jouflu procureur Philips qui les suivit au salon. M. Wickham fut l'heureux mortel qui fixa sur lui les regards de presque toutes les dames ; et Elisabeth, l'heureuse femme près de laquelle il s'assit enfin, et l'air dont il se mit à causer avec elle du mauvais temps, de la crainte d'avoir un hiver pluvieux, lui fit sentir qu'un homme aimable sait rendre intéressant le sujet le plus mince et le plus ordinaire. De tels rivaux près des dames semblaient anéantir le pauvre M. Colins. Les jeunes personnes l'oublièrent entièrement ; mais

de temps en temps Mme Philips l'écoutait encore avec plaisir, et par ses soins il fut abondamment servi de thé et de *muffins*. (1)

Quand on se mit au jeu, il la paya de ses attentions en faisant le quatrième au whist.

« Je joue peu le whist, dit-il, mais je serai charmé de le mieux apprendre, car dans mon état..... »

Sans vouloir entendre toutes ses raisons, Mme Philips lui sut gré de cette complaisance.

M. Wickham ne jouant pas le whist, fut accueilli avec transport à l'autre table, entre Elisabeth et Lydia : celle-ci, extrêmement bavarde, semblait vouloir l'occuper exclusivement ; mais le loto qu'elle aimait aussi beaucoup, prit bientôt toute son attention. M. Wickham eut donc le loisir de parler à Elisabeth, qu'il trouva très-disposée à l'écouter ; toutefois n'espérant pas apprendre de lui ce

---

(1) Gâteaux que l'on mange avec le thé.

qu'elle désirait le plus savoir, l'histoire de ses liaisons avec M. Darcy, elle hésitait, n'osait entamer ce sujet ; quand la conversation s'y portant d'elle-même, satisfit sa curiosité.

M. Wickham, après s'être informé quelle était la distance de Netherfield à Meryton, demanda d'un air inquiet si M. Darcy y était depuis long-temps.

« A peu près depuis un mois, dit Elisabeth » ; et, voulant continuer ce discours, elle ajouta : « On dit qu'il a de grands biens en Derbyshire.

» — Oui, dit Wickham, sa terre est extrêmement belle : dix mille livres sterlings de rente. Personne mieux que moi n'en peut dire des nouvelles ; j'ai eu, dès mon enfance, les plus étroites liaisons avec cette famille. »

Elisabeth ne put cacher son étonnement.

« Cette assertion, dans le fait, a de quoi vous surprendre, Mademoiselle, après l'air de froideur que vous avez pu

remarquer dans notre rencontre d'hier. Êtes-vous très-liée avec M. Darcy?

» — Peu, et sans désirer l'être davantage; j'ai passé quatre jours dans la même maison que lui; il ne m'a point paru aimable.

» — Je n'ai pas le droit de prononcer, dit Wickham, sur son plus ou moins d'amabilité, dont ma situation à son égard ne me permet pas de juger: je l'ai connu trop bien et trop long-temps pour être un juge impartial; mais je crois que votre opinion sur son compte étonnerait bien des gens. Peut-être ne le diriez-vous pas partout avec cette franchise; vous êtes chez vos parens.

» — En vérité, je ne dis rien ici que je ne puisse répéter dans toute autre maison, hormis Netherfield. Il n'est point aimé dans Herfordshire: sa fierté a blessé tout le monde; personne ne vous en parlera plus favorablement.

» — Je suis plus surpris que fâché de ce que vous m'apprenez, dit Wickham,

après un moment de silence; il serait fort à désirer que chacun fût ainsi jugé selon son mérite, ce qui arrive rarement à M. Darcy : le monde, aveuglé par son rang et sa fortune, subjugé par ses manières hautaines, ne le voit que comme il veut être vu.

» — Quant à moi, répondit Elisabeth, je le connais peu; mais assez néanmoins pour m'apercevoir qu'il n'a pas un caractère aimable. »

Wickham, par un mouvement de tête, parut approuver ce jugement, et dit quelques instans après :

« Je voudrais bien savoir s'il doit rester long-temps dans ce pays-ci.

» — Je ne puis vous le dire; mais, lors de ma visite à Netherfield, il ne parlait point encore de le quitter : j'espère que son séjour dans Herfordshire ne changera rien à vos projets?

» — Oh! non; ce n'est pas à moi de fuir M. Darcy. S'il craint de me rencontrer, qu'il s'éloigne d'ici. Nous ne som-

mes pas bien ensemble, et je ne puis le voir sans être vivement affecté. Mais je ne crains point de dire les raisons qui me font l'éviter : un sentiment profond du mal qu'il m'a fait, et les regrets les plus pénibles en pensant à ce qu'il devait être pour moi.... Son père, feu M. Darcy, était un homme bien respectable, et le meilleur ami que j'aie jamais eu; je ne saurais me trouver avec le fils, que mon âme n'éprouve de bien douloureux sentimens; il s'est conduit indignement à mon égard : mais je crois, en vérité, que je pourrais tout lui pardonner, s'il n'avait trompé l'attente, et avili la mémoire de son père. »

Élisabeth, trouvant ce sujet de plus en plus intéressant, à chaque mot redoublait d'attention; mais la matière lui parut trop délicate pour qu'elle pût se permettre aucune question.

M. Wickham alors passa à des choses plus indifférentes; parla de Meryton, du voisinage, des habitans, comme charmé

de tout ce qu'il avait déjà vu; fit l'éloge de la société, surtout, avec une galanterie naturelle, mais bien expressive.

« C'est l'espoir d'avoir toujours de la société, et une bonne société, ajouta-t-il, qui m'a décidé à entrer dans le régiment de..... Je sais que ce corps est fort bien composé. Mon ami Denny m'a séduit en me vantant leur garnison actuelle, et les attentions sans nombre qu'on a pour eux à Meryton. La société, je l'avoue, m'est nécessaire; trompé dans toutes mes espérances, je redoute la solitude, et les réflexions qu'elle me cause : il me faut non-seulement de l'occupation, mais encore de la société. On ne m'a pas élevé pour être militaire, les circonstances seules me forcent à le devenir : je devais embrasser l'état ecclésiastique; mes études pour cela étaient faites, et je serais maintenant en possession d'un très-beau bénéfice, si l'homme dont nous parlions tout-à-l'heure l'eût voulu.

» — Vraiment!

» — Oui; feu M. Darcy me légua la

survivance du meilleur bénéfice dont il eût la nomination; il était mon parrain, et m'aimait tendrement; je ne pourrai jamais rendre assez de justice à sa bonté: il eut l'intention de fixer mon sort, il croyait l'avoir fait; mais lorsque la cure devint vacante, elle fut donnée à un autre.

» — Oh! ciel, s'écria Élisabeth, est-il possible? Son testament ne vous donnait-il pas des droits? que ne les faisiez-vous valoir?

» — Un manque de formalité dans les termes de la donation m'ôtait tout pouvoir de réclamer. Un homme d'honneur n'eût pu douter des intentions de son père; M. Darcy voulut en douter, et les regarder comme une simple recommandation conditionnelle, à laquelle, selon lui, j'avais perdu mes droits, par ma prodigalité, mon imprudence, et tout ce qu'il lui plut d'ajouter. Il y a environ deux ans la cure vint à vaquer, un autre que moi l'obtint; cependant je venais d'accomplir ma vingt-cinquième année

ainsi, à cet égard, il n'y avait nul obstacle, et je ne crois pas par ma conduite avoir mérité un tel affront. J'ai trop de franchise, je ne sais pas déguiser mes sentimens; j'ai peut-être eu avec lui trop de sincérité, voilà, je pense, tout mon crime: le fait est que nos caractères diffèrent absolument; et, en un mot, il me déteste.

» — Cela est affreux; il mérite d'être déshonoré.

» — Un jour ou un autre il le sera, mais jamais par moi : pour lui nuire ou le défier, il faudrait que j'oubliasse son père. »

De tels sentimens gagnèrent l'estime d'Élisabeth et ajoutaient aux agrémens qu'elle lui trouvait déjà.

« Mais qui donc a pu l'engager, dit-elle, à se conduire aussi mal envers vous?

» — La haine qu'il me porte, et que je ne puis attribuer qu'à des motifs de jalousie. Si feu M. Darcy m'eût moins aimé, son fils ne m'aurait vu qu'avec indifférence; mais l'intérêt particulier

que le père me témoignait à, de bonne heure, irrité celui-ci contre moi; il n'était point d'une humeur à supporter l'espèce de rivalité qui existait entre nous deux, et encore moins les légères préférences qu'on m'accordait quelquefois.

» — Je ne pensais pas que M. Darcy fût d'une méchanceté si noire; je ne l'ai jamais aimé, mais j'étais loin de le juger aussi sévèrement qu'il le mérite.... J'avais cru qu'il méprisait les hommes en général, ne le soupçonnant pourtant pas capable de tant d'injustice et d'inhumanité, et surtout d'une si basse vengeance. »

Après quelques instans de réflexion, elle reprit :

« En effet, je me rappelle, il se vanta un jour, c'était à Netherfield, que son ressentiment était implacable, que jamais il ne pardonnait. Son caractère doit être horrible ?

» — Ce n'est pas à moi qu'il appartient d'en décider, répondit-il; à peine puis-je me résoudre à être juste envers lui. »

Ces mots plongèrent Élisabeth dans de nouvelles réflexions, et tout-à-coup elle s'écria :

« Traiter ainsi le filleul, l'ami, le favori de son père ! » Elle eût volontiers ajouté : « Et un jeune homme aussi aimable que vous l'êtes, et dont l'air seul annonce le caractère » ; mais elle se contenta de dire : « Vous qui sans doute étiez le compagnon de son enfance.

» — Nous sommes nés dans la même paroisse, sous le même toit; nos premières années se sont passées ensemble, partageant les mêmes plaisirs, objets des mêmes soins paternels. Mon père débuta dans la carrière où monsieur votre oncle semble avoir acquis tant de réputation ; mais bientôt il y renonça pour se rendre utile à feu M. Darcy, et consacrer son temps à la gestion de la terre de Pemberley. M. Darcy ayant pour lui la plus haute estime, le regardait comme son conseil, son intime ami. Il a souvent avoué que le zèle désintéressé de mon père lui avait rendu les services les plus

essentiels, et lorsqu'au moment de la mort de mon père, M. Darcy s'engagea volontairement à prendre soin de ma fortune, je suis persuadé qu'en cela il agissait autant par reconnaissance envers lui que par attachement pour moi.

» — Chose incroyable! s'écria Élisabeth : la fierté seule devait rendre le fils juste envers vous. Comment s'avilir au point d'agir avec tant de mauvaise foi?

» — J'en suis moi-même quelquefois surpris, répondit Wickham, car l'orgueil est la base de toutes ses actions; l'orgueil a souvent été son meilleur conseiller, et lui a tenu lieu de vertus; mais un sentiment encore plus impérieux a influé sur sa conduite à mon égard.

» — Un orgueil tel que le sien a-t-il jamais pu le porter au bien?

» — Oui, souvent, il l'engage à être libéral, généreux, hospitalier, à assister ses fermiers, et à secourir les pauvres. Un orgueil de famille....; il est fier de ce qu'était son père....; il craint par-dessus tout de perdre du crédit de sa famille,

de voir diminuer l'influence de la maison de Pemberley. Il a aussi un orgueil fraternel qui, joint à l'amitié, le rend pour sa sœur un tuteur soigneux et zélé; vous entendrez généralement parler de lui comme du meilleur et du plus attentif des frères.

» — Et Mlle Darcy?

» — Je voudrais pouvoir dire qu'elle est aimable, il m'est toujours pénible de mal parler d'une Darcy; mais malheureusement elle ne ressemble que trop à son frère, sa fierté aujourd'hui est intolérable. Étant enfant, elle fut bonne et gentille, elle m'aimait beaucoup, et alors je passais des heures à l'amuser, maintenant il ne m'en reste que le souvenir. Elle a quinze ou seize ans, et, avec de la beauté, on la dit fort instruite. Depuis la mort de son père, elle vit à Londres, avec une dame chargée de présider à son éducation. »

Après avoir essayé plus d'une fois de quitter ce sujet, Élisabeth ne put s'empêcher d'y revenir, et elle dit :

« Je m'étonne que M. Darcy soit si étroitement lié avec M. Bingley. Comment M. Bingley, qui paraît la bonté même, peut-il être ami d'un tel homme? Connaissez-vous M. Bingley ?

» — Pas du tout.

» — C'est un homme fort aimable; sans doute il ne connaît point le vrai caractère de M. Darcy?

» — Cela est croyable. Mais M. Darcy peut plaire quand il veut; il ne manque point d'esprit, et possède l'art de rendre une conversation intéressante. Sa conduite envers ses égaux est bien différente de celle qu'il tient avec ceux que la fortune a moins favorisés. Son orgueil ne le quitte point, mais avec les gens riches, il est juste, sincère, d'excellent ton, et peut-être même, en lui tenant compte de sa fortune, pourrait-on le trouver aimable. »

La partie de whist ayant fini, les joueurs s'assemblèrent autour de l'autre table, et M. Colins vint se placer entre Élisabeth et Mme Philips. Celle-ci lui de-

manda le succès de son jeu.... Il avait perdu tous les points....; mais quand Mme Philips voulut lui en témoigner ses regrets, il l'interrompit, et l'assura d'un air grave : que sa perte n'était pas de la moindre importance, qu'il regardait l'argent comme une pure misère, et la suppliait de n'être point en peine de cet événement.

« Je sais bien, Madame, ajouta-t-il, que lorsqu'on se met au jeu il faut courir la chance, et heureusement cinq shillings ne sont pas un objet pour moi. Il y a certainement bien des gens qui n'en pourraient pas dire autant; mais, grâce aux bontés de lady Catherine de Brough, je me trouve au-dessus de ces petites choses. »

Ce discours attira l'attention de M. Wickham; il regarda quelques instans M. Collins, et demanda d'une voix basse à Élisabeth, si son cousin connaissait intimement la famille de Brough?

« Lady Catherine de Brough, répondit-elle, lui a depuis peu donné un bé-

fice assez considérable. Je ne sais trop par qui M. Colins lui fut présenté; mais très-assurément il y a peu de temps qu'il la connaît.

» — Vous savez sans doute que lady Catherine de Brough et lady Anne Darcy étaient sœurs, et que par conséquent elle est tante de M. Darcy.

» — Non, en vérité, je l'ignorais; je ne connais point la famille de lady Catherine, et il y a deux jours que je ne savais même pas qu'elle existât.

» — Sa fille, Mlle de Brough, sera très-riche, et on la croit destinée à M. Darcy.»

Cette nouvelle fit sourire Élisabeth, en lui rappelant Mlle Bingley...., dont elle vit alors les espérances déçues; en vain la pauvre fille témoignait-elle tant d'affection à Mlle Darcy, et à lui tant d'admiration : que de soins inutiles, que de complimens perdus! s'il était déjà promis à une autre....

« M. Colins, dit-elle, célèbre hautement lady Catherine et sa fille; mais par quelques petits détails qu'il nous a

donnés concernant cette dame, je crois m'apercevoir que la reconnaissance l'aveugle; et, malgré toute la protection qu'elle lui accorde, je la juge une femme très-vaine et très-arrogante.

» — J'en pense comme vous, reprit Wickham; voici plusieurs années que je ne l'ai vue, néanmoins je me rappelle fort bien n'avoir jamais aimé ses manières hautes et insolentes. Dans le monde, en général, on la croit un génie; mais je soupçonne qu'elle doit une bonne partie de cette réputation à son rang et à sa fortune, et le reste à l'orgueil de son neveu, qui n'entend pas qu'aucuns de ceux qui lui appartiennent soient gens d'un esprit médiocre. »

Élisabeth trouva qu'il avait raison, et ils continuèrent à causer avec une mutuelle satisfaction jusqu'à l'heure du souper, qui, succédant au jeu, obligea M. Wickham à partager ses soins entre toutes les autres dames. Les bruyans soupers de Mme Philips n'admettaient point de conversation; mais les manières

de M. Wickham suffisaient pour charmer tout le monde; ce qu'il disait était bien dit, ce qu'il faisait avait de la grâce : Élisabeth s'en retourna tout occupée de lui; elle ne pouvait penser durant la route qu'à M. Wickham, et à ce qu'il lui avait dit. Elle n'eut garde d'en parler, car Lydia et M. Colins ne lui en laissèrent pas le temps. Lydia comptait tout haut et sa perte et son gain, non sans y ajouter l'histoire de chaque coup, et le nombre des fiches; et M. Colins, après le récit des attentions de M. et de Mme Philips, entra dans un détail exact de tous les plats du souper; tantôt demandant à ses cousines mille pardons s'il les gênait; tantôt les assurant qu'il ne pensait plus du tout à ses pertes au whist, et il entamait d'autres discours également intéressans, quand la voiture s'arrêta à Longbourn.

CHAPITRE XVII.

ÉLISABETH, le jour suivant, raconta à Hélen la conversation qu'elle avait eue avec M. Wickham. Hélen l'écoutait avec autant de chagrin que de surprise, ne pouvant croire M. Darcy si peu digne de l'amitié de M. Bingley : mais le moyen de mettre en doute la sincérité d'un jeune homme aussi aimable que M. Wickham! L'idée seule qu'il avait été malheureux l'intéressait à lui ; elle crut donc n'avoir d'autre parti à prendre que de penser bien de tous deux, de les défendre l'un et l'autre, et d'attribuer à quelque erreur, ou au seul hasard, ce qu'elle ne pouvait expliquer autrement.

« Il vaut mieux penser, dit-elle, qu'on les a trompés tous deux; par quels moyens? c'est ce que nous ne pouvons savoir. Des personnes intéressées auront, par de faux

rapports, cherché à les désunir : peut-être ils n'ont ni l'un ni l'autre aucun tort réel.

» —Bonne conjecture, en vérité! Et maintenant, ma chère Hélen, qu'avez-vous à dire en faveur des personnes intéressées qui se sont mêlées de cette affaire? Justifiez-les aussi, ou nous serons obligées de penser mal de quelqu'une.

» — Riez tant qu'il vous plaira, vous ne changerez jamais mes idées là-dessus : pensez, ma chère Lizzy, combien M. Darcy serait coupable de traiter ainsi le protégé de son père; cela est impossible, il ne peut exister un homme assez dépourvu de sensibilité et d'honneur pour mépriser les dernières volontés d'un père; et ses intimes amis seraient-ils à ce point aveuglés sur son compte? oh! non.

» — Je suis bien plus portée, reprit Élisabeth, à croire M. Bingley trompé, que je ne le suis à penser que M. Wickham ait inventé ce qu'il me dit hier au soir. Il a cité les faits, a nommé les personnes.... Si tout cela est faux, que l'autre

le démente; et son regard d'ailleurs exprimait la vérité. »

Tout cela néanmoins ne persuadait point Hélen; ce qu'elle pensa, ce fut que, si véritablement M. Darcy méritait peu l'amitié de M. Bingley, celui-ci aurait bien à souffrir quand il connaîtrait son erreur.

Ici elles furent interrompues par l'arrivée de M. Bingley et de ses sœurs, qui venaient eux-mêmes les inviter au bal, si long-temps attendu, fixé enfin pour le mardi suivant. Ces deux dames étaient charmées d'embrasser leur chère amie. Il y avait mille ans qu'elles ne s'étaient vues. Elles demandèrent plusieurs fois comment Hélen avait passé le temps depuis leur séparation. Elles firent peu d'attention au reste de la famille, évitant avec soin Mme Bennet, parlant peu à Élisabeth, et point du tout aux autres. Leur visite fut courte; elles se levèrent avec une vivacité qui parut surprendre leur frère, et se retirèrent à la hâte,

comme pour échapper aux civilités de Mme Bennet.

Rien ne pouvait être plus agréable aux dames Bennet que l'idée d'un bal à Netherfield : la mère se plut à penser que cette fête était donnée pour sa fille aînée, et fut flattée de recevoir l'invitation de M. Bingley lui-même au lieu d'une lettre de cérémonie.

« Je jouirai tout un soir de la société de mes deux amies, et des attentions de leur frère, se disait Hélen avec satisfaction, tandis qu'Élisabeth pensait au plaisir de danser beaucoup avec M. Wickham, et de voir la confirmation de tout ce qu'il lui avait dit dans les regards et la conduite de M. Darcy. Les projets d'amusement de Catherine et Lydia dépendaient moins d'une seule personne, ou d'aucun événement particulier; car encore qu'elles se proposassent, aussi bien qu'Élisabeth, d'avoir M. Wickham pour danseur une bonne partie de la nuit, elles ne voulaient nullement s'en tenir à lui seul; et, après tout, un bal

était toujours un bal.... Il n'y eut pas jusqu'à Mary qui ne promît à ses sœurs de les accompagner sans aucune répugnance.

« Mes matinées me sont précieuses, dit-elle, je les consacre entièrement à l'étude; mais, le soir, je veux bien sacrifier aux convenances.... La société a sur nous des droits imprescriptibles; et je me range tout-à-fait au système de ceux qui tiennent qu'une distraction est nécessaire à l'esprit. »

Il était rare qu'Élisabeth parlât sans nécessité à M. Colins; mais la nouvelle du bal l'ayant rendue encore plus gaie que de coutume, elle eut la fantaisie de savoir si, acceptant l'invitation de M. Bingley, il croyait pouvoir convenablement prendre part aux divertissemens de la soirée; et, par sa réponse, elle apprit, non sans quelque surprise, que, loin d'avoir aucun scrupule à cet égard, il ne craignait même pas, en se hasardant à danser, d'en être repris par l'archevêque ou par lady Catherine.

« Je ne pense pas, dit-il, qu'un bal

donné par un homme bien famé, à une réunion choisie, puisse conduire au mal: je suis même si éloigné d'avoir contre la danse aucune objection, que j'espère, dans le courant de la soirée, être honoré de la main de chacune de mes belles cousines; et je prends cette occasion de solliciter la vôtre, Mlle Élisabeth, au moins pour les deux premières contredanses (1). Je me flatte que ma cousine Hélen attribuera la préférence que je vous accorde à un motif juste et raisonnable, et non à un manque d'égard. »

Élisabeth ne fut pas peu déconcertée; elle s'était proposé de danser avec Wickham ces deux mêmes contredanses : et avoir, au lieu de lui, M. Colins! quel cruel contretemps! Il fallut s'y résoudre: elle se vit obligée, aux dépens peut-être du bonheur de M. Wickham, d'accepter cette invitation, d'aussi bonne grâce qu'il lui fût possible.

---

(1) On danse presque toujours deux contredanses de suite avec le même danseur.

D'autant plus contrariée du compliment de son cousin que cette galanterie lui faisait entrevoir une préférence plus importante, l'idée lui vint qu'elle était l'heureuse femme choisie parmi ses sœurs pour être la maîtresse du presbytère d'Hunsford, et faire le quatrième au whist de lady Catherine. Bientôt cette idée devint une conviction, quand elle remarqua de nouveaux soins, et la peine qu'il se donnait avec plus ou moins de succès pour lui dire des choses charmantes sur son esprit et sa vivacité. Cette épreuve de ses charmes lui donna quelque étonnement, et fort peu de satisfaction; et sa mère ne tarda pas à lui faire entendre qu'un pareil plan d'établissement lui était fort agréable : mais Élisabeth n'eut pas l'air de la comprendre, évitant de s'engager dans une discussion plus sérieuse qu'elle n'eût voulu.

« Est-il bien certain, se disait-elle, que M. Colins ait résolu de me demander; et d'ailleurs, à quoi bon me chagriner d'avance? »

Si l'attente du bal n'eût fourni aux deux plus jeunes sœurs ample matière de conversation, elles eussent été à plaindre; car, depuis le jour de l'invitation jusqu'à celui du bal, il ne cessa de pleuvoir; elles ne purent une seule fois aller à Meryton. Durant quatre jours, ne voir ni leur tante ni les officiers, et n'apprendre aucune nouvelle, était pour elles une chose bien extraordinaire : cette réclusion alla même jusqu'à faire acheter, sans les voir, les rosettes des souliers de bal. Élisabeth elle-même aurait pu être contrariée par un temps qui différait le progrès de ses liaisons avec M. Wickham; et il ne fallait rien moins à Kitty et Lydia que la certitude de danser le mardi suivant, pour leur faire supporter la durée des quatre jours qui devaient s'écouler jusque-là.

CHAPITRE XVIII.

Avant le moment où elle entra dans le salon de Netherfield, et chercha en vain M. Wickham parmi les groupes d'officiers qui s'y trouvaient assemblés, Élisabeth n'avait eu nul doute de l'y rencontrer; les souvenirs qui auraient pu lui en donner ne s'étaient même pas présentés à son esprit; ayant mis à sa toilette un soin tout particulier, elle se préparait gaiement à achever la conquête du cœur de M. Wickham, croyant bien qu'avant la fin de la soirée il serait absolument sous ses lois; mais bientôt naquit l'affreux soupçon que les Bingley, par complaisance pour Darcy, l'avaient volontairement oublié dans leurs invitations aux officiers, ce qui n'était pas tout-à-fait vrai. La cause de son absence fut annoncée par M. Denny, à

qui Lydia la demanda; il leur dit que des affaires avaient obligé Wickham à partir la veille pour Londres, et qu'il n'était pas de retour, ajoutant avec un sourire expressif :

« Je ne crois pas que sans le désir d'éviter une personne qui se trouve ici, ses affaires l'eussent déterminé à nous quitter sitôt. »

Cette dernière phrase, obscure pour Lydia, fut parfaitement comprise par Élisabeth, qui, renonçant alors à sa première pensée, n'en persista pas moins à rendre Darcy responsable de l'absence de Wickham; et son indignation contre lui fut portée à un tel point par cette contrariété inattendue, que lorsqu'il s'approcha d'elle quelques momens après, pour lui faire les complimens d'usage, à peine lui répondit-elle avec civilité.

Avoir de l'attention, de la complaisance pour Darcy, c'eût été faire injure à Wickham; décidée à ne pas lier conversation avec lui, elle le quitta brusquement, et avec tant d'humeur,

qu'elle ne put la déguiser même en parlant à Bingley dont l'aveugle partialité l'impatientait.

Mais le chagrin était étranger au caractère d'Élisabeth, et quoique toutes ses espérances de plaisir pour cette soirée fussent détruites, elle ne s'en affligea pas long-temps. Ayant conté tous ses déplaisirs à Charlotte Lucas, qu'elle n'avait point vue depuis huit jours, elle fut bientôt en état de passer par une transition volontaire aux ridicules de son cousin, et se plut à les détailler à Charlotte.

Les deux premières contredanses, cependant, furent pour elle un nouveau tourment : M. Colins, gauche et cérémonieux, demandant excuse au lieu de faire attention, manquant les figures sans même le savoir, lui fit éprouver tout l'ennui que peut causer pendant deux mortelles contredanses le plus maussade des danseurs : s'en voir délivrée fut pour elle un bienheureux moment.

Après cela, dansant avec un officier, elle eut le bonheur de parler de Wickham,

et d'apprendre qu'il était généralement aimé. Revenue près de Charlotte, elles causaient ensemble, lorsque M. Darcy vint demander Élisabeth pour la prochaine contredanse; elle s'y attendait si peu, qu'elle accepta sans y songer; et à peine l'eut-il quittée, qu'elle se mit à déplorer son peu de présence d'esprit. Charlotte tâcha de la consoler :

« Je suis persuadée, dit-elle, que vous le trouverez fort aimable.

» — Le ciel m'en préserve! j'en serais au désespoir. Peut-on trouver aimable un homme qu'on veut détester? Ne me souhaitez pas un pareil tourment. »

M. Darcy, la musique recommençant, vint réclamer sa main; et Charlotte ne put s'empêcher de conseiller tout bas à son amie de n'être pas interdite, et de prendre garde que sa partialité en faveur de Wickham ne lui fît tort aux yeux d'un homme dix fois plus important que lui.

Élisabeth, sans faire de réponse, prit sa place parmi les danseuses, qui, la voyant honorée à ce point d'avoir M. Darcy

pour danseur, la regardaient avec un étonnement au moins égal à celui qu'elle éprouvait elle-même. Ils furent quelque temps sans se parler : elle s'imagina que leur silence devait durer autant que les deux contredanses, et était résolue à ne pas le rompre. Mais tout-à-coup l'idée lui vint que la meilleure manière de contrarier son danseur serait de le forcer à causer; elle lui fit donc quelques observations sur la danse, il lui répondit en peu de mots, et bientôt après elle lui adressa encore la parole.

» — Maintenant, M. Darcy, dit-elle, c'est à votre tour de parler; j'ai fait mes remarques sur la danse, et j'attends les vôtres sur la grandeur du salon, le nombre des danseurs. »

Il sourit, et assura qu'il se ferait un plaisir de dire tout ce qu'elle voudrait.

« Très-bien, cette réponse me suffit pour le moment; tout-à-l'heure, peut-être, j'observerai que les bals de société sont plus agréables que les bals publics;

mais maintenant nous pouvons nous taire.

» — Vous ne parlez donc que par règle, et par mesure, en dansant ?

» — Quelquefois : vous savez qu'il faut bien causer un peu, il serait singulier d'être toute une demi-heure sans se dire un seul mot; et cependant, pour l'avantage de certaines personnes, la conversation se devrait arranger de manière à ce qu'on n'eût pas grand chose à dire.

» — Consultez-vous en cela votre propre goût, ou croyez-vous vous conformer au mien ?

» — L'un et l'autre, reprit vivement Elisabeth, car j'ai toujours vu une grande similitude entre nos humeurs. Nous sommes tous deux taciturnes et peu sociables, ne voulant parler que lorsque nous croyons avoir quelque chose à dire qui puisse étonner tout le monde, et être transmis à la postérité avec les honneurs du proverbe.

» — Ceci ne dépeint nullement votre caractère, dit-il; à quel point cela approche-t-il du mien, c'est ce que je ne saurais dire; vous croyez sans doute en avoir tracé un portrait bien fidèle.

» — Je ne puis juger mon propre ouvrage. »

A cela, point de réponse de Darcy, et nouveau silence jusqu'au moment où ayant descendu la contredanse, il lui demanda si elle et ses sœurs allaient souvent à Meryton; elle répondit affirmativement, et ne pouvant résister à la tentation, elle ajouta :

« Quand vous nous y avez rencontrés l'autre jour, nous venions de faire une nouvelle connaissance. »

L'effet fut prompt; une plus haute nuance de fierté se répandit sur son visage, mais il garda le silence; et Élisabeth, fâchée de sa propre faiblesse, ne put continuer ce discours : à la fin pourtant il parla, et dit d'un air contraint :

« M. Wickham est doué d'un extérieur si aimable, qu'il ne peut manquer

*

de se faire des amis; mais qu'il réussisse également à les conserver, cela n'est pas aussi certain.

» — Il a été assez malheureux pour perdre votre amitié, reprit avec emphase Elisabeth, et d'une manière dont il pourra souffrir toute sa vie. »

Darcy se taisait et semblait vouloir détourner la conversation; en ce moment sir William Lucas voulant traverser la contredanse pour se rendre à l'autre bout du salon, se trouva auprès d'eux : il aperçoit M. Darcy, s'arrête, le salue profondément, et lui dit :

« En vérité, Monsieur, vous dansez à ravir; on ne se lasse point de vous admirer; vous ne sauriez être qu'un homme du meilleur ton. Permettez-moi cependant de vous dire, que la danse de Mademoiselle ne fait aucun tort à la vôtre : j'espère avoir souvent le plaisir de vous voir figurer ensemble; mais surtout quand aura lieu un heureux événement. Ma chère miss Elisa (jetant un coup-d'œil sur Hélen et Bingley), com-

bien de complimens alors on recevra ! j'en fais juge M. Darcy. Mais, je vois, Monsieur, que je vous interromps, vous m'en voulez de vous priver d'une conversation enchanteresse avec Mademoiselle, dont les beaux yeux semblent me faire le même reproche. »

La fin de ce discours fut à peine entendue de Darcy; mais la remarque de sir William sembla lui faire une vive impression; d'un air inquiet il regarda Hélen et Bingley, qui alors dansaient ensemble : toutefois se remettant bientôt, il se tourne vers Elisabeth, et lui dit :

« De quoi parlions-nous ? sir William en nous interrompant me l'a fait oublier.

» — Je crois que nous ne disions rien : sir William ne pouvait interrompre ici deux personnes qui eussent moins à se dire. Nous avons déjà voulu causer sur différens sujets, mais sans succès; et de quoi nous pourrions maintenant nous entretenir, c'est en vérité ce que j'ignore.

» — De quoi? dit-il, de livres, si vous le voulez.

» — De livres ! non ; je suis sûre que nous ne faisons jamais, vous et moi, les mêmes lectures, ou du moins avec les mêmes sentimens.

» — Je suis fâché que vous pensiez ainsi ; mais s'il en est comme vous le dites, nous pourrons toujours comparer nos opinions.

» — Non, à un bal, je ne saurais parler de livres ; j'ai l'esprit à toute autre chose.

» — Dans ces assemblées, dit Darcy, les objets présens sont-ils ceux qui vous occupent le plus ?

» — Oui, toujours, lui répondit-elle, sans trop savoir ce qu'elle disait : un autre sujet absorbait sa pensée ; et peu d'instans après elle le prouva, en s'écriant : il me semble, M. Darcy, vous avoir ouï dire un jour, que vous ne pardonniez presque jamais ; que votre ressentiment était implacable ; sans doute vous êtes très-circonspect sur les motifs qui l'excitent.

» — Je le suis, dit-il, d'une voix ferme.

» — Et d'injustes préventions ne vous aveuglent jamais ?

» — Je me flatte que non.

» — Il est essentiel, pour qui ne change point d'opinion, de savoir bien juger une première fois.

» — Pourrai-je vous demander à quoi tendent ces questions ?

» — Au seul désir de connaître votre caractère, répondit-elle, s'efforçant de reprendre un air gai; je cherche à vous deviner.

» — Eh bien ! y réussissez-vous ?

» — Je ne sais; sur votre compte les témoignages diffèrent, et cela m'embarrasse tout-à-fait.

Il répondit d'un ton sérieux :

« — Il m'est aisé d'imaginer, Mademoiselle, que les discours sur mon sujet varient beaucoup ; et je pourrais souhaiter que vous différassiez encore à tracer mon caractère; car il est à croire qu'à cette heure le portrait ne nous ferait honneur ni à l'un ni à l'autre.

» — Mais, si je ne le fais maintenant,

peut-être n'en trouverai-je pas une autre occasion.

» — Dieu me garde de vous priver du moindre plaisir, reprit-il d'un ton froid. »

Elle ne parla plus ; la contredanse finit, et ils se quittèrent en silence, tous deux mécontens ; mais non pas au même degré ; car déjà un sentiment vif entraînait Darcy vers elle, et le forçant à lui pardonner, ne fit qu'accroître son ressentiment contre Wickham.

A peine furent-ils séparés, que miss Bingley s'approcha d'Elisabeth, et d'un air poliment dédaigneux lui dit :

« Ah, ah ! Mlle Elisa, j'apprends que Georges Wickham a su vous plaire ; votre sœur vient de me faire cent questions à son sujet ; et je vois aussi que malgré toute sa confiance en vous, il a oublié de vous dire qu'il était fils du vieux Wickham, intendant de feu M. Darcy. En amie, je dois vous avertir de ne point ajouter foi à toutes les belles paroles de ce jeune homme ; ses rapports sur M. Darcy sont faux. M. Darcy, loin de lui nuire, l'a

comblé de bienfaits, et n'a reçu de lui que des marques d'ingratitude. Je ne connais point les détails de leurs affaires, mais je sais, à n'en pouvoir douter, que tous les torts sont du côté de Wickham; que M. Darcy ne le veut plus voir, et même n'en entend parler qu'avec chagrin. Mon frère, par civilité, s'est vu obligé d'inviter Wickham avec les autres officiers; mais il a été fort aise d'apprendre qu'il avait eu le bon esprit de s'absenter. Sa venue dans Herfordshire est de la dernière insolence; elle m'a extrêmement étonnée. Je vous plains, Mademoiselle, de découvrir les défauts d'une personne qui paraît si vivement vous intéresser; mais, à dire vrai, d'après sa naissance, pourrait-on s'attendre à rien de mieux?

» — Ses défauts et sa naissance, selon vous, ne semblent qu'une même chose, répartit avec humeur Elisabeth. Vous ne l'avez encore accusé que d'être le fils de l'intendant de M. Darcy, et je puis vous assurer qu'il me l'avait lui-même appris.

» — Je ne l'aurais pas cru, répliqua miss Bingley d'un ton moqueur; mais excusez-moi, mon intention était pure.

» — Insolente créature! se dit Elisabeth à elle-même, vous vous trompez si, par d'aussi sottes raisons, vous croyez m'influencer; je ne vois dans vos discours qu'une ignorance feinte de votre part; de celle de M. Darcy beaucoup de méchanceté. »

Elle alla trouver alors sa sœur aînée qui avait entrepris de questionner Bingley à ce même sujet. Hélen la reçut en souriant; tous ses traits exprimaient le bonheur, et disaient assez combien elle était satisfaite de la soirée; un seul regard suffit pour faire connaître ses sentimens à Elisabeth, qui aussitôt oubliant sa sollicitude pour Wickham et son propre ressentiment, ne vit plus que les espérances de sa sœur chérie.

« Je veux savoir, dit-elle, d'un air tout aussi riant que celui d'Hélen, ce que vous avez appris touchant M. Wickham; mais un sujet plus intéressant vous

a peut être fait oublier votre promesse ; s'il en est ainsi, je vous pardonne de grand cœur.

» — Non, répondit Hélen, j'ai tenu ma parole ; mais je n'ai rien de satisfaisant à vous dire ; M. Bingley ne sait qu'une partie de cette histoire, et ignore les circonstances qui ont principalement offensé M. Darcy : toutefois il répond de la droiture et de la sincérité de son ami ; il est convaincu que M. Darcy a fait pour M. Wickham beaucoup plus qu'il ne mérite, et je suis fâchée d'avouer que d'après ce qu'il me vient de dire, il est à croire que M. Wickham, par une conduite imprudente, s'est rendu indigne de l'estime de M. Darcy.

» — M. Bingley le connaît-il personnellement ?

» — Non, l'autre jour à Meryton il le vit pour la première fois.

» — Ces détails lui ont donc été transmis par M. Darcy : me voilà satisfaite ; mais, que dit-il du bénéfice ?

» — Il n'a que des idées vagues sur cette affaire, bien que M. Darcy lui en ait souvent parlé; néanmoins il croit que le bénéfice ne fut laissé que conditionnellement à M. Wickham.

» — Je n'ai nul doute sur la sincérité de M. Bingley, répartit vivement Elisabeth, permettez-moi cependant de ne point me laisser convaincre si facilement. Je suis persuadée que M. Bingley a fort bien défendu son ami; mais comme le peu qu'il sait de cette affaire, ne lui a été dit que par ce même ami, je me hasarderai encore à garder sur ces deux Messieurs l'opinion que j'en avais déjà; mais laissons cela; parlons d'une matière plus intéressante pour toutes deux, et sur laquelle nos sentimens ne sauraient différer. »

Alors elle écouta avec une joie réelle, les heureux quoique faibles motifs d'espérance que donnaient à Hélen les attentions de Bingley, et lui dit ce qu'elle crut de plus capable d'augmenter sa con-

fiance. En ce moment Bingley les joignit, et Elisabeth se retira près de M. Lucas, qui lui fit des questions sur l'amabilité de son dernier danseur. A peine lui avait-elle répondu, que M. Colins s'avançant d'un air empressé, lui dit qu'il venait de faire une découverte de la plus haute importance.

« Par un événement singulier, j'apprends à l'instant, ajouta-t-il, qu'un proche parent de ma noble patrone, honore cette assemblée de sa présence : je viens de l'entendre lui-même parler de sa belle cousine, Mlle de Brough; il y a vraiment dans ce monde des choses bien extraordinaires; qui pouvait se douter que j'eusse rencontré ici un parent....., peut-être même un neveu de lady Catherine? Je suis heureux d'avoir fait cette découverte assez à temps pour pouvoir présenter mes respects à ce Monsieur; j'espère qu'il me pardonnera de ne l'avoir point salué plutôt; mon entière ignorance sur ses liaisons avec la famille de Brough, doit me servir d'excuse.

» — Vous n'allez pas vous présenter vous-même à M. Darcy? (1)

» — Pourquoi pas ; je le crois propre neveu de Lady Catherine , et je pourrai l'assurer que cette noble dame se portait bien avant-hier au soir. »

Elisabeth s'efforça de le faire renoncer à cette résolution , l'assurant que de la part d'un homme qui n'avait point encore été présenté à M. Darcy, cette démarche lui paraîtrait plutôt une familiarité déplacée, qu'un hommage rendu à sa tante; qu'il n'était nullement nécessaire qu'ils fissent connaissance, et que de toutes manières, M. Darcy par son rang se trouvait obligé de faire les premières avances.

M. Colins l'écouta d'un air fort tran-

---

(1) Il n'est point d'usage, dans un bal ou autre lieu semblable, de parler à quelqu'un qu'on ne connaît point, à moins de lui avoir été présenté, surtout si cette personne est d'un rang supérieur au vôtre : cet usage cependant se perd tous les jours.

quille, et dès qu'elle eut cessé de parler, lui dit :

« Je suis persuadé, mon aimable cousine, que personne mieux que vous ne sait juger les choses à votre portée; toutefois permettez moi de vous faire observer que mon état m'élevant au rang des premiers dignitaires du royaume, je crois, tout en conservant des manières humbles, pouvoir dédaigner les usages établis pour les laïques, je vous prie donc de ne vous point offenser si je n'églige vos avis pour n'écouter que la voix de ma conscience; elle m'engage à offrir mon hommage au parent de ma noble patrone.... Croyez, belle Elisabeth, qu'en tout autre moment, votre désir sera ma loi; mais cette circonstance est trop grave pour qu'une jeune demoiselle en puisse juger comme moi, accoutumé par une éducation solide et des études profondes aux réflexions les plus sérieuses, » Et la saluant respectueusement, il la quitta pour s'approcher de M. Darcy, dont l'étonnement de se voir ainsi abordé ne put

échapper à Elisabeth, attentive à les observer de loin. Son cousin, après deux ou trois révérences au moins, commença un long discours, et bien qu'elle n'en saisît pas un seul mot, il lui semblait l'entendre tout au long; et dans le mouvement de ses lèvres elle lisait à chaque phrase : « Pardon....., pardon très-humblement.,.... Hunsford..... lady Catherine de Brough.... » Elle se trouvait humiliée de le voir s'exposer ainsi aux sarcasmes de M. Darcy; celui-ci le regardait avec surprise, et lorsqu'enfin M. Colins lui permit de parler, il répondit d'un air si froid et si dédaigneux, qu'Elisabeth en rougissait pour son cousin; mais lui, sans se déconcerter, commença un second discours, auquel M. Darcy ne fit d'autre réponse qu'une légère inclination de tête; et M. Colins étant revenu joindre Elisabeth :

« Je n'ai nulles raisons, lui dit-il, d'être mal satisfait de l'accueil que j'ai reçu; ma civilité a paru le flatter; il a même daigné s'expliquer, et me dire

qu'il connaissait le discernement de lady Catherine; qu'assurément elle n'accordait sa protection qu'aux personnes qui la méritaient : pensée fort juste! Après tout, j'ai sujet d'être content de lui. »

Elisabeth n'ayant plus aucun intérêt personnel qui pût l'occuper, son attention se porta tout naturellement vers Hélen et Bingley, et les réflexions agréables que ses observations sur eux firent naître, la rendirent presqu'aussi heureuse qu'Hélen. Elle se la représentait jouissant à Netherfield de tout le bonheur que peut offrir un mariage bien assorti ; et sentit que dans un pareil moment elle pourrait elle-même éprouver quelque espèce d'amitié pour les deux sœurs de Bingley.

La même pensée occupait Mme Bennet ; Elisabeth s'en aperçut, et dans la crainte d'en trop entendre, s'éloigna d'elle. Ce fut donc pour elle au souper une vive contrariété de se trouver placée tout à côté de sa mère ; et sa peine ne fit qu'accroître en l'entendant parler ouvertement

à lady Lucas, du mariage d'Hélen avec M. Bingley. C'était pour Mme Bennet un sujet intarissable. Elle ne se lassait point de détailler tous les avantages qu'elle trouverait dans cette union. Un jeune homme si beau, si riche..., sa résidence à trois milles de Longbourn.., l'attachement des deux sœurs pour Hélen, preuve irrécusable du désir qu'elles avaient elles-mêmes de cette alliance, furent ses premiers motifs : puis les espérances que cela donnerait à ses autres filles. Hélen, si bien mariée, ne pouvait que faciliter leur établissement. Enfin, combien à son âge il lui serait agréable de pouvoir confier ses enfans aux soins de leur sœur; au lieu d'être ainsi obligée de courir le monde. Elle finit par souhaiter à lady Lucas une aussi heureuse rencontre, lui faisant toutefois entendre d'un air triomphant qu'elle ne pouvait guère l'espérer.

En vain Elisabeth voulut engager sa mère à se taire, ou du moins à manifester sa joie avec moins d'éclat; et sa peine en fut d'autant plus vive, qu'elle s'aper-

çut que M. Darcy, assis en face, pouvait entendre une partie de ses confidences. Elle le dit à Mme Bennet, qui, loin de l'écouter, lui répondit avec humeur :

« Je me soucie bien de M. Darcy; pourquoi, je vous prie, craindrais-je de l'offenser? si ce que je dis ne lui convient pas, il peut se boucher les oreilles.

» — Pour Dieu, maman, parlez plus bas; pensez-vous qu'offenser M. Darcy soit un sûr moyen de plaire à son ami ? »

Mais tout ce qu'elle put dire fut sans effet; Mme Bennet n'en continua pas moins son discours. Elisabeth rougissait et de honte et de chagrin; chaque regard qu'elle portait vers M. Darcy, accroissait son tourment; car encore qu'il ne regardât pas toujours Mme Bennet, elle vit bien qu'il l'écoutait très-attentivement : ses traits exprimèrent tour-à-tour l'indignation et le mépris; puis il prit un air grave et tranquille. A la fin cependant Mme Bennet n'eut plus rien à dire, et lady Lucas qui depuis long-temps s'ennuyait

d'entendre parler d'un bonheur qu'elle ne pouvait espérer de partager, fut bien aise de pouvoir enfin souper en repos. Elisabeth commençait à respirer, mais sa tranquillité ne dura qu'un moment; car le souper fini on parla de chanter, et elle eut le chagrin de voir Mary, après une très-légère invitation, se disposer à divertir l'assemblée. Par un regard et des signes très-expressifs, Elisabeth voulait, mais en vain, l'engager à n'être point si complaisante. Mary feignit de ne la pas comprendre: le moyen de perdre une semblable occasion de briller! Elle commença donc une fort ennuyeuse romance. Elisabeth, les yeux fixés sur elle, écoutait ces plaintifs couplets avec une anxiété, qui à la fin fut mal récompensée; car Mary eut à peine reçu les complimens d'usage, que s'imaginant qu'on désirait l'entendre de nouveau, elle se remit à chanter. La vanité de Mary surpassait de beaucoup ses talens : sa voix était faible et son chant affecté. Elisabeth souffrait le martyre; elle regarda Hélen pour

voir si elle partageait son impatience ; mais Hélen causait fort tranquillement avec M. Bingley : puis regardant les deux sœurs, elle les vit se sourire l'une à l'autre d'un air de dérision, et s'efforcer d'exciter le rire de M. Darcy ; mais lui, conservait toute sa gravité: enfin, dans la crainte que Mary ne voulût chanter toute la nuit, elle regarde son père pour le supplier de se joindre à elle. Celui-ci la comprit, et dès que Mary eut fini sa seconde romance, il lui dit à haute voix :

« Voilà qui est bien, mon enfant, vous nous avez fort réjouis, laissez maintenant aux autres dames le loisir de déployer aussi leur talent. »

Mary feignit de ne le point entendre, quoique un peu déconcertée; et Lizzy souffrant autant de la mortification de sa sœur que du discours de M. Bennet, se repentait d'avoir témoigné son inquiétude. D'autres personnes furent invitées à chanter.

« Si j'eusse appris le chant, dit M. Collins, je vous assure, Messieurs et Mes-

dames, que je me ferais un vrai plaisir de consacrer mes talens à vous divertir; la musique, selon moi, est une récréation fort innocente, et parfaitement compatible avec l'état ecclésiastique; mon intention n'est cependant pas de dire qu'il nous soit permis de donner tout notre temps à la musique, car nous avons beaucoup d'autres occupations au moins aussi utiles. Le ministre d'une paroisse a plus d'une chose à faire; d'abord il doit régler les dîmes d'une manière avantageuse pour lui, et qui ne puisse porter préjudice à son patron : il doit écrire ses propres sermons, et le temps qui lui reste lui suffit à peine pour remplir ses devoirs d'église, et veiller aux embellissemens de sa maison, qu'il serait inexcusable de ne pas rendre aussi agréable que possible. Il est aussi fort important pour lui de conserver avec tout le monde des manières aimables et conciliantes; mais surtout avec ceux de qui il tient son bénéfice; c'est, selon moi, le premier de ses devoirs; et je ne saurais estimer un

homme qui négligerait la moindre occasion de témoigner son respect aux personnes appartenant à la famille de son protecteur » ; et avec une profonde révérence à M. Darcy, il termina ce discours, prononcé assez haut pour être entendu de la moitié du salon. Plusieurs personnes sourirent; d'autres, d'un air surpris, regardaient l'orateur; mais celui qui parut s'en divertir le plus, ce fut M. Bennet, tandis que sa femme félicitait avec complaisance M. Colins, d'avoir parlé si sensément, et à demi-voix, observait à lady Lucas qu'il était un très-bon jeune homme et des plus savans.

Hélen, toute occupée des soins de Bingley, aperçut à peine ce qui se passait autour d'elle. La pauvre Elisabeth ne fut pas aussi heureuse; il lui semblait que si ses parens se fussent entendus pour jouer durant cette soirée les rôles les plus ridicules, il leur eût été impossible de mieux réussir. Que ne souffrait-elle point de les voir ainsi s'exposer à la risée de la

société ! Les dames Bingley, surtout, se livraient sans contrainte à leur humeur satirique ; mais leurs saillies, quelqu'impertinentes qu'elles fussent, lui paraissaient pourtant moins insupportables que l'air de mépris et le silence de M. Darcy.

Le reste de la soirée n'offrit que peu d'agrément à Elisabeth, excédée des assiduités de M. Colins, qui ne pouvant la décider à danser avec lui, l'empêcha néanmoins d'accepter de plus aimables danseurs. En vain le conjurait-elle de donner la main à quelqu'autre dame, s'offrant pour le présenter à celle dont il ferait choix. Il l'assura que, pour lui, la danse n'avait nul attrait ; que son seul désir était de chercher, par des attentions fines et des soins délicats, à mériter son cœur ; et que, dans ce charmant projet, il se ferait un devoir de rester auprès d'elle pendant toute la soirée. Le moyen d'échapper à une telle résolution ! Elle fut un peu soulagée par son amie, Mlle Lucas, qui venant quelquefois les

joindre, se chargeait complaisamment du soin d'entretenir M. Colins.

Du moins Elisabeth n'eut plus lieu de se plaindre des civilités de M. Darcy ; car celui-ci, quoique souvent debout fort près d'elle, ne chercha point à lui parler; elle eut l'idée que les allusions faites par elle aux affaires de Wickham, pouvaient être cause de ce changement de conduite, et s'en réjouit.

Les habitans de Longbourn furent les derniers à se retirer ; et une adroite manœuvre de Mme Bennet les ayant obligés d'attendre leur voiture un grand quart-d'heure après le départ de toute la société, ils eurent le loisir d'observer le vif désir qu'on avait d'être débarrassé d'eux.

Mme Hurst et sa sœur n'ouvrirent la bouche que pour se plaindre de la fatigue ; tout le babil de Mme Bennet ne les put engager à prendre part à la conversation. Cette réserve y répandit un ennui presque général, que les longs discours de M. Colins n'étaient guères propres à dissiper. Celui-ci prodiguait aux maîtres

de la maison force louanges sur l'élégance de leur bal, la beauté du souper, le choix des convives, et vantait surtout l'hospitalité, et la grâce avec laquelle ils en avaient fait les honneurs. Darcy ne dit pas un seul mot. M. Bennet, également silencieux, s'amusait pour sa part de cette scène. Hélen et Bingley tous deux debout un peu à l'écart, s'entretenaient ensemble. Pour Elisabeth, elle sut, à l'exemple de Mme Hurst et miss Bingley, garder un silence obstiné, et le babil même de Lydia se réduisit à ces mots : « Oh, que je suis lasse » ! accompagnés d'un long bâillement.

Lorsqu'enfin ils se levèrent pour prendre congé, Mme Bennet témoigna à toute la famille le plus vif désir de les posséder au plutôt à Longbourn; elle s'adressa particulièrement à M. Bingley, l'assurant qu'il leur ferait le plus grand plaisir, s'il voulait souvent et sans cérémonie leur venir demander le dîner de famille. Bingley, heureux de l'idée de voir Hélen, accepte avec reconnaissance:

« Demain, ajouta-t-il, je pars pour Londres où m'appellent pour quelques jours des affaires pressantes; mais ma visite, Madame, puisque vous l'agréez, suivra de près mon retour. »

Mme Bennet fut parfaitement satisfaite, et quitta la maison, dans la douce persuasion qu'en comptant le temps nécessaire pour les préparatifs de noces, l'achat de nouvelles voitures, du trousseau, etc., elle verrait, avant trois mois, sa fille établie à Netherfield; elle pensait aussi, avec une égale confiance, et presque autant de plaisir, au mariage de sa seconde fille avec M. Colins. Elisabeth lui était moins chère que ses autres enfans; et encore que le parti lui parût sortable pour elle, M. Bingley et Netherfield effaçaient de son esprit toute autre pensée.

CHAPITRE XIX.

Le lendemain une autre scène s'ouvrit à Longbourn; M. Colins fit sa déclaration en forme. Devant partir le samedi suivant, il résolut de ne point tarder davantage; et comme il n'éprouvait ni la timidité, ni la défiance de soi-même, qui eussent pu rendre pour lui cette démarche embarrassante, il s'en acquitta avec toute la dignité, et le cérémonial qu'il croyait être de rigueur dans une pareille affaire; trouvant dans le salon, après le dejeûner Mme Bennet, Élisabeth et une de ses jeunes sœurs, il parla ainsi à la mère:

« Puis-je espérer, Madame, que vous plaiderez ma cause auprès de votre charmante Élisabeth, lorsque je sollicite l'honneur de l'entretenir un moment en particulier? »

Élisabeth rougissait et perdait toute contenance, quand sa mère prit la parole.

»— Oh! oui, assurément. Je suis sûre que Lizzy en sera très-flattée. Elle ne peut avoir nulle objection à faire. Allons Kitty, montez avec moi! » Et prenant son ouvrage, elle sortait précipitamment; mais Élisabeth s'écria :

» Ma chère maman, ne vous en allez pas, je vous supplie, M. Colins m'excusera; il ne doit rien avoir à me dire que tout le monde ne puisse entendre. C'est moi qui vais sortir d'ici.

»— Allons donc Lizzy, quelle enfance! restez. » Et voyant Élisabeth toute prête à s'échapper, elle ajouta « Lizzy, restez donc! je le veux; écoutez ce que va vous dire M. Colins. »

Élisabeth ne voulut pas désobéir à un tel ordre, et un moment de réflexion l'ayant persuadée, que le mieux serait de terminer promptement cette affaire, elle se rassit, et essaya par un grand air d'application à son ouvrage, de cacher un

mélange d'embarras et d'envie de rire qu'elle éprouvait. Mme Bennet et Kitty s'étant retirées, il commenca ainsi :

« Croyez, ma chère Mlle Élisabeth, que votre modestie, loin de vous nuire, ajoute un nouvel éclat à vos divines perfections; sans cette légère résistance, vous seriez moins aimable à mes yeux; mais permettez-moi de vous assurer que j'ai obtenu de votre respectable mère, l'autorisation de vous déclarer mes sentimens. Le but de mon discours doit vous être connu : cependant votre délicatesse naturelle pourrait vous engager à quelque dissimulation; mes attentions pour vous ont été trop marquées pour pouvoir échapper à votre pénétration. Presqu'à mon entrée dans cette maison, je vous ai choisie pour ma compagne; mais avant de céder à l'impétuosité des sentimens que vous m'inspirez à si juste titre, je dois vous dire quelles sont les raisons qui m'engagent à me marier, et pourquoi je viens dans Hertfordshire chercher une femme. » Aux *sentimens*

impétueux du grave M. Colins, Élisabeth fut si prête d'éclater de rire, qu'elle n'osa entreprendre d'articuler un seul mot; il continua donc ainsi : « Les raisons qui m'engagent à me marier sont, premièrement qu'un ministre aussi aisé que je le suis, doit à ses paroissiens l'exemple du mariage; secondement que j'en attends une augmentation à mon bonheur; ma troisième raison que peut-être je devais nommer la première, c'est que la noble dame, que j'ai l'honneur d'appeler ma patrone, me l'a fortement recommandé; elle a daigné deux fois me donner à ce sujet ses avis, et la veille de mon départ d'Hunsford, avant de se mettre au jeu, comme Mme Jenkinson arrangeait le tabouret de Mlle de Brough; elle me dit : « M. Colins, il faut vous marier : un ecclésiastique, dans la situation où vous êtes, doit se marier; faites un choix, prenez une femme bien née, par rapport à moi et à vous; que ce soit une jeune personne active, et qui sache se rendre utile; qu'elle ne soit pas élevée

dans de grands airs, mais au contraire instruite à tirer tout le parti possible d'un petit revenu; voilà mon avis, trouvez donc aussitôt que vous le pourrez une femme comme celle-là, amenez-la-moi à Hunsford et je la recevrai. » Permettez-moi, ma belle cousine, de vous faire observer ici, que je ne regarde point la connaissance et les bontés de lady Catherine de Brough comme un des moindres avantages que j'aie à offrir; vous trouverez ses manières affables, au-delà de tout ce qu'on peut imaginer, et je pense que votre esprit, votre vivacité lui plairont, moderés surtout par le respect et le silence que son rang vous imposera. En voilà assez sur mes intentions à l'égard du mariage: j'ai à vous dire maintenant pourquoi Longbourn attire mes regards de préférence à mon propre voisinage, où il y a, je vous assure, beaucoup de femmes aimables; le fait est, que devant hériter de cette terre après la mort de votre très-honoré père (qui Dieu aidant peut encore vivre longues années)

je n'eusse pas été satisfait de ma conduite, si je ne m'étais décidé à prendre une de ses filles pour épouse, afin que cette perte leur soit moins douloureuse quand l'évènement aura lieu; tel a donc été mon motif, ma belle cousine, et je me flatte qu'il ne diminuera pas votre estime pour moi. A présent il ne me reste plus qu'à vous exprimer dans les termes d'un cœur vraiment épris, toute la violence et la durée de mon attachement; quant à la fortune, j'y suis parfaitement indifférent et n'en parlerai même pas à votre père, sachant d'avance qu'il ne peut rien vous donner, puisque toutes vos prétentions se bornent à une somme de mille livres sterling dont vous ne pourrez jouir qu'après la mort de votre mère; sur ce point mon silence sera toujours le même, et croyez que quand nous serons unis, nul reproche peu généreux ne sortira de ma bouche. »

Ne pouvant davantage différer de l'interrompre : « Vous êtes un peu prompt, Monsieur, dit-elle; vous oubliez queje ne

vous ai pas encore dit un seul mot : laissez-moi du moins vous répondre; recevez, je vous prie, mes remercimens de l'honneur que vous me faites, je sens tout le prix des avantages que vous m'offrez; mais je ne puis que les refuser.

» — Ce n'est pas d'aujourd'hui que je sais, reprit M. Colins, que toute femme se fait une loi de rejeter d'abord les hommages de l'homme qu'en secret elle préfère, et que souvent même ce refus est réitéré plus d'une fois : par conséquent, bien loin d'être découragé par ce que vous venez de me dire, je conserve le doux espoir de vous conduire avant peu au temple de l'hyménée.

» — Vraiment, Monsieur! s'écria Élisabeth, après ma déclaration, votre espoir me paraît singulier; je ne suis point, je vous assure, de ces femmes, (s'il en est comme vous le dites) assez hardies pour rechercher, au risque de leur bonheur, le plaisir toujours incertain d'être demandées deux fois. Mon refus est très-sérieux; vous ne sauriez faire mon bon-

heur, et je suis bien convaincue que je ne pourrai jamais faire le vôtre. Bien plus, si votre amie lady Catherine me connaissait, j'ai tout lieu de croire qu'elle n'approuverait pas votre choix.

» —S'il était vrai! dit M. Colins très-gravement; mais non, je ne puis supposer que lady Catherine vous jugeât si défavorablement, et soyez bien persuadée que lorsque j'aurai l'honneur de la revoir, je lui vanterai beaucoup la modestie, l'économie qui s'unissent chez vous à tant d'autres aimables qualités.

» —En vérité, M. Colins, tout éloge de moi sera inutile, faites-moi la grâce de le croire; je souhaite votre bonheur et la prospérité de votre fortune, pour lesquels je fais tout ce que je puis, en refusant votre main. Par la demande de ma main, vous avez rempli le devoir que votre seule délicatesse vous imposait à l'égard de ma famille, et quand le moment viendra, vous pourrez sans aucun scrupule prendre possession de la terre de Lougbourn; considérez donc cette

affaire comme absolument terminée. » Et se levant aussitôt, elle sortait de l'appartement, si M. Colins n'eût repris :

« Quand j'aurai le plaisir de vous en reparler, j'espère obtenir une réponse plus favorable que celle dont vous venez de m'honorer; mais je suis loin de vous accuser de cruauté; je connais les femmes, et je crois même, que pour une première demande, vous m'avez encouragé autant que la délicatesse de votre sexe le permet.

» — De bonne foi, M. Colins, répartit-elle vivement; vous confondez toutes mes idées, si ce que je viens de dire vous paraît un encouragement. Quels termes faut-il employer pour vous exprimer mon refus?

» — Vous me permettrez, ma belle cousine, de ne voir dans vos refus que de vains mots. J'ai quelques raisons de penser ainsi; je ne puis imaginer, que je sois en aucune manière indigne de vous, ou que l'établissement que je vous offre ne soit pas très-avantageux; mon état,

mes liaisons avec la famille de Brough, ma parenté avec la vôtre, militent en ma faveur, et vous devriez aussi considérer, que malgré tous vos charmes, il n'est nullement certain, que jamais on vous fasse une pareille demande; la modicité de votre dot détruira malheureusement tout l'effet que pourraient d'ailleurs produire votre beauté et vos vertus; de tout cela, il m'est donc permis de conclure, que vous ne m'avez pas parlé sérieusement, et je me plais à ne trouver dans vos refus que le désir d'enflammer mon amour par l'incertitude, selon l'usage constant des femmes de bon ton.

» — Je vous assure, Monsieur, que mes prétentions au bon ton ne vont point jusqu'à vouloir tourmenter un honnête homme; en croyant à ma sincérité, vous me rendrez plus de justice; encore une fois, et cent fois, je vous remercie du choix dont vous m'avez honorée; en profiter m'est impossible, tous mes sentimens s'y opposent; puis-je parler plus clairement? Ne me croyez pas mainte-

nant une femme du bon ton, décidée à vous chagriner ; mais une personne raisonnable qui vous parle à cœur ouvert.

» — Toujours charmante ! s'écria-t-il, d'un air qu'il croyait être de la plus fine galanterie, et je me persuade que ma demande, lorsqu'elle sera sanctionnée par l'autorité de vos parens, ne peut manquer d'être acceptée. »

Élisabeth vit qu'il fallait renoncer à le convaincre et se retira sans répondre, résolue, s'il persistait à prendre tout refus venant d'elle pour un encouragement, de recourir à son père, qui s'expliquerait avec lui d'une manière positive, et dont le langage du moins ne pourrait être attribué à la coquetterie affectée d'une femme du bon ton.

CHAPITRE XX.

M. Colins n'eut pas le loisir de réfléchir beaucoup à l'heureux succès de ses amours; car Mme Bennet ayant attendu dans le vestibule la fin de la conférence, ne vit pas plutôt la porte du salon s'ouvrir, et Elisabeth s'avancer avec précipitation vers l'escalier, qu'elle le vint trouver, et lui témoigna dans les termes les plus expressifs, tout le plaisir qu'elle aurait à l'appeler son gendre... M. Colins reçut ses félicitations, et y répondit avec joie, non sans lui conter tout au long les détails de leur entrevue, dont le résultat, selon lui, était des plus satisfaisans, puisque le refus formel de sa belle cousine ne pouvait venir naturellement que de son extrême modestie, et d'une délicatesse de sentiment tout-à-fait aimable.

Le récit néanmoins surprit Mme Ben-

net; elle aurait bien voulu être comme lui, persuadée qu'Elisabeth, en rejetant ses offres, n'avait eu dessein que de l'encourager ; mais elle n'osait le croire, et ne put s'empêcher d'en exprimer ses craintes :

« Mais soyez assuré, M. Colins, ajouta-t-elle, qu'on fera entendre raison à Lizzy ; je vais moi-même lui parler, c'est une petite sotte, une petite entêtée, qui ne sait pas ce qu'il lui faut ; je saurai bien le lui apprendre.

» — Pardonnez, Madame, mon incivilité ; mais s'il est vrai que votre fille soit et sotte et entêtée, elle ne peut être une femme désirable pour nn homme comme moi, qui naturellement cherche le bonheur dans le mariage. Si donc elle persiste dans son refus, il serait peut-être prudent de ne point forcer son inclination, attendu qu'avec de tels défauts elle ne pourrait contribuer à ma félicité.

» — Vous m'avez mal entendu, Monsieur, dit Mme Bennet toute alarmée,

Lizzy n'a d'entêtement que sur certaines choses; en général c'est la meilleure enfant du monde : je vais de ce pas parler à M. Bennet, et soyez sûr que nous saurons la rendre raisonnable » ; et, sans lui donner le temps de répondre, elle alla trouver son mari.

« Oh! M. Bennet, s'écria-t-elle en entrant, votre présence m'est nécessaire; toute la maison est en confusion ; venez forcer Lizzy à épouser M. Colins ; car elle déclare qu'elle ne veut point de lui, et si vous ne faites diligence, il changera lui-même d'avis, et ne voudra plus d'elle. »

M. Bennet, lorsqu'elle entra, levant les yeux de dessus son livre, les porta sur elle avec l'air d'une profonde indifférence, que ne put en rien altérer la vivacité de ce récit.

« Je n'ai pas le bonheur de vous comprendre, lui dit-il, dès qu'elle eut fini; de quoi me parlez-vous?

» — De M. Colins et de Lizzy! Lizzy assure qu'elle n'épousera pas M. Colins,

et M. Colins commence à dire qu'il ne veut plus de Lizzy.

» — Et que puis-je faire à cela; c'est une affaire qui me paraît désespérée.

» — Parlez-en à Lizzy; ordonnez-lui de l'épouser.

» — Qu'on me la fasse venir, je lui dirai mon sentiment. »

Mme Bennet sonna, et Elisabeth eut ordre de se rendre dans la bibliothèque.

« Approchez, ma fille ! s'écria le père dès qu'elle parut. Je vous ai fait appeler pour une affaire importante; il paraît que M. Colins vous a demandée en mariage : cela est-il vrai ?

» — Oui, mon père.

» — Et vous l'avez refusé ?

» — Oui, mon père?

» — Nous voilà au but; votre mère vous commande de l'épouser; dis-je bien, Mme Bennet ?

» — Oui, ou de ma vie je ne la verrai.

» — Une alternative bien cruelle se présente à vous, Elisabeth; de ce jour

il vous faut être étrangère à l'un ou l'autre de vos parens; votre mère ne vous veut plus voir si vous refusez M. Colins, et moi je vous défends de paraître en ma présence si vous l'acceptez. »

Elisabeth ne put que sourire d'un discours aussi singulier; mais Mme Bennet, qui s'était persuadée que son mari verrait comme elle cette affaire, en fut vivement contrariée.

« Que voulez-vous dire, M. Bennet; vous rêvez, je crois; vous m'aviez promis de lui ordonner.....

» — Il y a deux choses, ma chère, deux choses dont je me suis toujours réservé le libre usage; la première c'est mon bon sens, la seconde mon appartement; il me tarde d'y être seul. »

Tout espoir du côté de son mari était perdu; mais Mme Bennet malgré ce contretemps, ne renonça pas à son projet; elle en parla plus d'une fois à Élisabeth, n'épargnant ni caresses ni menaces; elle voulut gagner Hélen; mais Hélen avec sa

douceur accoutumée, refusa de la seconder; et Élisabeth, tour-à-tour sérieuse et folâtre, employait pour lui répondre le raisonnement et la plaisanterie; bien qu'elle changeât souvent de ton, sa résolution n'en fut pas moins inébranlable. Cependant M. Colins seul et en silence, méditait sur ce qui venait de se passer, il avait une trop haute opinion de lui-même, pour comprendre le refus de sa cousine; et bien que son orgueil fût blessé, il n'en éprouvait nul autre chagrin. Son attachement pour elle était moins réel qu'imaginaire; puis le moyen de la regretter, en pensant que les rapports de sa mère pouvaient être vrais. Une femme entêtée.....

Cette idée seule le faisait frémir.....

Toute la famille était encore en émoi, lorsqu'on annonca Charlotte Lucas.

Lydia courut à sa rencontre et du plus loin qu'elle l'aperçut : « Vous venez fort à propos, il y a ici sujet de se divertir... Que pensez-vous qu'il nous soit arrivé?

M. Colins a demandé Lizzy en mariage, et Lizzy l'a refusé. »

Charlotte eût à peine le temps de répondre, avant l'arrivée de Kitty, qui lui vint conter la même nouvelle; et comme elles entraient au salon, où se trouvait seule Mme Bennet, celle-ci entama un long discours sur le même sujet. Elle voulait exciter la compassion de Mlle Lucas, et la priait avec instance d'engager Lizzy son amie à se rendre aux vœux de toute sa famille. « Je vous en conjure, ma chère Mlle Lucas, ajouta-t-elle, d'un ton mélancolique; personne ne parle pour moi, on me traite indignement. Personne, non personne n'a pitié de mes pauvres nerfs; je suis bien malheureuse. »

Charlotte voulait répondre et ne savait trop que dire, l'arrivée d'Hélen et d'Élisabeth la tira de peine.

« Tenez, la voyez vous? continua Mme Bennet, elle a l'air aussi gai que de coutume; peu lui importe si nous sommes tous dans l'affliction; mais ce qu'il

y a de certain, Mlle Lizzy, c'est que si vous voulez toujours refuser les partis qu'on vous propose, vous finirez par ne vous point marier, et après la mort de votre père, Dieu sait qui vous nourrira! quant à moi, je n'en aurai pas le moyen, je vous en avertis; de ce jour-ci, vous ne m'êtes plus rien : j'ai juré, vous le savez, que de ma vie, je ne vous parlerais, et je tiens mon serment. Quel plaisir puis-je trouver à m'entretenir avec des enfans indociles? Moi naturellement peu causeuse, je me soucie bien de conversation avec une santé comme la mienne; soutenir un entretien, est quelque chose de bien pénible; on ne sait pas ce que je souffre; helas! pour être plaint, il faut se plaindre et ce n'est pas ma coutume.

Ses filles l'écoutaient en silence, aucune d'elles ne cherchait à l'interrompre, sachant par expérience que vouloir raisonner avec elle, ou s'efforcer de la consoler, c'eût été l'irriter davantage; elle parla donc sans discontinuer, jusqu'au

moment où M. Colins les vint joindre, et le voyant entrer, elle dit à ses enfans :

« Maintenant, Mesdemoiselles, c'est à votre tour de vous taire; qu'aucune de vous ne vienne m'interrompre, je veux avoir avec Monsieur un moment d'entretien. »

Élisabeth se hâta de quitter l'appartement, elle fut suivie par Hélen et Kitty; mais Lydia, loin d'imiter leur discrétion, paraissait décidée à tout écouter; et Charlotte, d'abord retenue par M. Colins, qui, avec beaucoup de civilité s'informait de ses nouvelles, par un peu de curiosité, se contenta d'aller à la fenêtre et de feindre de ne pas entendre.

D'un accent plaintif Mme Bennet commença ainsi l'entretien annoncé : « Oh! M. Colins!

» —Ma chère dame, gardons, je vous prie sur ce point un silence inviolable..... — Loin de moi, continua-t-il bientôt d'une voix altérée, toute idée de ressentiment! supporter avec résignation les

contrariétés de la vie, c'est le devoir de l'homme; le devoir surtout d'un ecclésiastique comme moi qui, à l'âge où je suis, ai déjà obtenu un si notable avancement, et je crois être résigné. Peut-être le serais-je moins, si je n'avais quelques raisons de croire que ma belle cousine, en m'honorant de sa main, n'aurait pu me rendre vraiment heureux; car j'ai souvent fait cette remarque, Madame, que la résignation n'est jamais plus facile, que quand le bien qui nous est refusé commence à perdre pour nous une partie de son prix; ne croyez point, Madame, que j'aie voulu manquer au respect, en renonçant comme je le fais à Mademoiselle votre fille, sans vous avoir préalablement supplié d'interposer votre autorité en ma faveur; l'usage voulait, je crois, qu'au lieu d'accepter mon congé de la bouche de ma belle cousine, j'eusse attendu à le recevoir de vous; mais après tout, nul homme n'est infaillible; je vous puis assurer que mon intention était

pure, et en désirant trouver à Longbourn une aimable compagne, j'ai bien moins consulté mon propre avantage que celui de votre famille. Si cependant mes démarches ont été le moins du monde répréhensibles, je vous en fais mille excuses.

CHAPITRE XXI.

La discussion sur l'offre de M. Colins tirait à sa fin, et Élisabeth n'avait plus à souffrir que des contrariétés qui devaient nécessairement s'ensuivre, et parfois des allusions piquantes de sa mère; quant à lui, il ne parut ni triste ni déconte-nancé, et ne chercha point à éviter sa cousine; mais son maintien roide, et un silence dédaigneux faisaient assez con-naître ses sentimens. A peine lui adres-sait-il une parole, et ces soins selon lui si délicats, auxquels il ne pouvait encore comprendre qu'elle eût résisté, furent tout le reste du jour pour Mlle Lucas. Celle-ci l'écoutait avec une politesse par-faite, et qui plus d'une fois lui mérita les remercîmens de son amie.

Le lendemain ne vit point diminuer, ni l'humeur ni les souffrances de Mme

Bennet, et de son côté M. Colins gardait tout son ressentiment; Élisabeth s'était plue à croire que la position ridicule où il se trouvait l'engagerait à hâter son départ; elle s'abusait vraiment; cela ne changea rien à ses projets, et s'étant annoncé pour ne devoir partir que le samedi suivant, il attendait tranquillement que ce jour-là fut arrivé.

Aussitôt après le déjeûner, les demoiselles Bennet allèrent à Meryton, s'assurer du retour de M. Wickham et se plaindre de ne l'avoir point trouvé au bal de Netherfield; il les joignit à l'entrée de la ville, les accompagna chez leur tante, où son chagrin et ses regrets, ainsi que la part que chacune d'elles y prenait firent le sujet d'une longue conversation; il avoua cependant très-volontiers à Élisabeth qu'il avait, et pour cause, feint une nécessité de s'absenter.

« Comme le moment approchait, j'ai pensé, dit-il, que je ferais mieux de ne me point trouver avec M. Darcy; car être dans une même assemblée que lui, du-

rant toute la soirée, me semblait une épreuve pénible, et j'ai craint de m'exposer à faire quelqu'éclat au moins aussi désagréable pour les autres que pour moi-même. »

Elle approuva fort sa réserve; tous deux ensuite purent à loisir prolonger l'entretien, en se témoignant dans le langage d'une politesse soutenue toute leur estime mutuelle; car Wickham voulut, ainsi qu'un autre officier, les accompagner presqu'à Longbourn, et pendant la route, elle seule était l'objet de ses soins. Cette démarche de la part de Wickham, lui était d'autant plus agréable que par-là, il lui donnait occasion de le présenter à M. et à Mme Bennet.

Peu après leur retour, on remit une lettre à Mlle Bennet; elle venait de Netherfield, et fut sur-le-champ décachetée; l'enveloppe contenait une jolie petite feuille de papier que couvrait jusqu'au bord une fine écriture de femme. Élisabeth observant sa sœur, la vit pâlir à cette lecture et ses yeux s'arrêter sur dif-

férens passages; mais elle se remit promptement, ferma la lettre et s'efforça de prendre part avec sa gaieté accoutumée à la conversation générale. Élisabeth cependant éprouva sur ce sujet une si vive inquiétude, qu'elle n'écoutait même plus les discours de Wickham, et dès que lui et son compagnon eurent pris congé, un regard expressif d'Hélen, l'invita à la venir joindre. Lorsqu'elles furent dans leur appartement, Hélen prenant la lettre, lui dit: « elle est de Caroline Bingley, et son contenu me surprend extrêmement; ils ont tous quitté Netherfield, et sont à cette heure en chemin pour Londres, ne comptant plus revenir ici; mais écoutez ce qu'elle m'écrit. »

Elle lut alors à haute voix, les premières phrases qui parlaient de la résolution subitement prise par ces dames d'aller réjoindre M. Bingley, et de leur intention de dîner ce jour même dans la rue de Grosvenor où M. Hurst avait une maison. Le reste était ainsi conçu : « Je quitterais Herfordshire sans regret, si je

ne vous eusse connue, ma bien tendre amie; mais il faut espérer que nous verrons quelque jour renaître ces momens délicieux passés ensemble dans la plus douce intimité; en attendant ne pouvons-nous pas adoucir les peines de l'absence par un commerce suivi? je compte sur vous pour cela. »

Des expressions si exagérées furent écoutées par Élisabeth d'un air fort indifférent; et bien qu'un départ si soudain, lui causât quelque surprise, elle n'y voyait rien qui dût l'inquiéter. Le moyen de supposer que parce que ces dames avaient quitté Netherfield, Bingley n'y reviendrait plus; et quant à leur société, elle se persuadait, que celle de leur frère, consolerait bientôt Hélen de cette légère priyation.

« Il est fâcheux, dit-elle, après un moment de silence, que vous ne puissiez voir vos amies avant leur départ; mais nous avons lieu de croire que les momens délicieux, dont parle Mlle Bingley renaîtront plutôt qu'elle ne l'imagine, et

que cette intimité si douce entre deux amies, ne le sera pas moins entre deux sœurs. M. Bingley ne restera pas à Londres pour leur bon plaisir.

» —Caroline dit très-positivement que nul de la famille ne reviendra cet hiver dans Herfordshire; je vais vous lire ce qu'elle me marque à ce sujet.

« Hier lorsque mon frère nous quitta il s'imaginait que les affaires qui l'appelaient à la ville seraient promptement terminées; nous sommes sûres du contraire: d'ailleurs nous pensons bien que Charles une fois à Londres, ne sera guères tenté de revenir ici; et nous nous sommes tous décidés à l'aller retrouver, sachant le plaisir que nous lui ferons; la plupart des gens que je connais sont déjà à Londres; que ne puis-je, ma tendre amie, vous y voir aussi! mais un tel bonheur n'est pas fait pour moi : je désire sincèrement que votre hiver dans Herfordshire se passe aussi gaiement que de coutume, et j'espère que vous aurez assez de danseurs, pour ne vous point aper-

cevoir de l'absence des trois que nous vous enle vons.

» —Vous entendez? ajouta Hélen, n'est-il pas évident qu'il ne reviendra point cet hiver?

» — Non; mais il est évident que Mlle Bingley n'entend pas qu'il revienne.

» —Que pourriez-vous en conclure? n'est-il pas maître de lui-même? nul n'a droit de le commander; mais vous ne savez pas tout..., je veux vous lire les passages qui me tiennent si fort à cœur....; je ne puis vous rien cacher.

» M. Darcy est impatient de revoir sa sœur; et, à dire vrai, nous ne le sommes guères moins que lui. Georgiana Darcy est son égale pour la beauté, les grâces et les talens: l'amitié qu'elle nous inspire à Louisa et à moi est d'autant plus vive, que nous espérons la pouvoir un jour nommer notre sœur. Je ne sais si je vous ai jamais confié mes espérances à ce sujet; mais je ne saurais quitter le pays sans vous en parler, et il me semble que vous ne les croirez pas trop dérai-

sonnables. Mon frère était, dès l'année passée, fort assidu auprès de Mlle Darcy ; il aura cet hiver occasion de la voir encore plus fréquemment : les parens désirent autant que nous ce mariage, et la partialité d'une sœur ne m'abuse pas. Je crois que Charles possède merveilleusement tout ce qui peut plaire à une femme. Avec tant de circonstances pour favoriser un attachement, et rien qui puisse y mettre obstacle, ai-je tort, alors, bien aimée Hélen, d'espérer un événement qui fera le bonheur de tant de personnes ?

» — Que pensez-vous de cette dernière phrase, dit Hélen en finissant ? Elle est, ce me semble, assez expressive. Caroline ne déclare-t-elle pas franchement qu'elle ne croit ni ne désire m'avoir pour sœur ; qu'elle est parfaitement convaincue de l'indifférence de son frère ; et si elle soupçonne mes sentimens pour lui, ne veut-elle pas, avec bonté, me tirer de mon erreur ; peut-on avoir deux opinions sur ce point ?

» — Oui, on le peut, car la mienne est toute différente : la voulez-vous connaître ?

» — Très-volontiers.

» — Je vous la dirai en peu de mots : Mlle Bingley sait fort bien que son frère vous aime ; mais elle veut lui faire épouser Mlle Darcy ; elle l'a suivi à Londres afin de l'y retenir, et son but est de chercher à vous persuader qu'il n'a point d'amour pour vous. »

Hélen la regarde d'un air de doute.

« En vérité, Hélen, vous devriez me croire, les personnes qui vous ont vus ensemble ne sauraient douter de son attachement pour vous ; du moins Mlle Bingley ne le peut ; elle n'est point si novice. Si M. Darcy lui eût rendu le quart des soins qu'a eus pour vous M. Bingley, elle aurait commandé sa robe de noces ; mais voici le fait : nous ne sommes pour eux ni assez riches, ni d'assez grands personnages ; et elle désire d'autant plus obtenir Mlle Darcy pour son frère, qu'elle espère que cette première union entre

les deux familles en pourra produire une seconde. Ce plan, je l'avoue, est assez ingénieux; peut-être réussirait-elle si Mlle de Brough ne lui barrait le chemin; mais, ma chère Hélen, pouvez-vous sérieusement penser, que parce que Mlle Bingley vous dit son frère assidu près de Mlle Darcy, il soit moins sensible à votre mérite qu'il ne l'était mardi dernier, lorsqu'il prit congé de vous, ou qu'elle lui puisse persuader que c'est de miss Darcy qu'il est amoureux, et non de vous.

» — Si nous avions sur Mlle Bingley la même opinion, dit Hélen, votre manière de me représenter ceci calmerait mon inquiétude; mais vos soupçons sont injustes : Caroline n'est pas capable de tromper volontairement qui que ce soit; et tout ce que je puis espérer en ce moment, c'est qu'elle s'abuse.

» — A merveille! vous ne sauriez avoir une idée plus heureuse; puisque la mienne ne vous peut consoler, croyez pour votre repos qu'elle s'abuse : vous

voilà quitte envers elle, et il ne faut plus vous affliger.

» — Mais, ma chère Lizzy, supposons que tout aille selon nos désirs, puis-je vraiment être heureuse en épousant un homme contre le gré de ses sœurs et de ses amis?

» — A vous seule appartient de décider ce point, dit Elisabeth; et si, après de mûres réflexions, vous pensez que le chagrin de désobliger ses sœurs ne soit pas compensé pour vous, par le bonheur d'être sa femme, je vous conseille sans contredit de le refuser. »

Un faible sourire parut sur les lèvres d'Hélen, et elle répondit :

« Pourquoi me parler ainsi, vous devez savoir que, quelque pénible que soit pour moi l'idée de les affliger, je ne pourrais hésiter.

» — Je n'ai pas cru que vous le voulussiez; et les choses étant ainsi, je ne vois pas que vous soyez fort à plaindre.

» — Mais, s'il ne revenait point cet hiver, je n'aurais point de choix à faire,

tant de choses se passent en six mois! »

L'idée qu'il ne revînt plus, parut à Elisabeth tout-à-fait déraisonnable; le moyen de croire qu'un jeune homme aussi indépendant que Bingley pût se laisser conduire par les vues intéressées d'une sœur! et elle pensa que Caroline n'avait parlé que d'après ses propres espérances.

Elle exprima à Hélen ses sentimens à ce sujet, et eut la joie de les lui voir partager. Hélen se laissa persuader que Bingley reviendrait à Netherfield répondre aux désirs de son cœur; mais parfois, cette défiance si naturelle à qui aime bien, venait encore détruire cette douce espérance.

Il fut décidé qu'elles ne parleraient à leur mère que du départ de la famille, sans faire mention de ce qui avait rapport à Bingley. Cette nouvelle contraria fort Mme Bennet: « N'était-il pas malheureux que ces dames s'en allassent au moment où elles avaient tant de plaisir à se voir? » Elle se consola cependant par l'i-

dée que Bingley serait bientôt de retour, et que bientôt aussi il lui viendrait demander à dîner, et finit par donner l'intéressante assurance qu'encore qu'elle ne l'eût invité qu'à un simple dîné de famille, elle prendrait ses mesures pour le lui donner à deux services.

CHAPITRE XXII.

Les Bennet furent engagés à dîner chez les Lucas, et durant la meilleure partie du jour, Mlle Lucas eut encore la complaisance d'écouter M. Colins ; Elisabeth saisit l'occasion de l'en remercier : « Cela le met en bonne humeur, dit-elle, je vous suis vraiment obligée ». Charlotte assura son amie que le plaisir d'être utile la dédommageait bien du sacrifice de son temps. Ce procédé était des plus aimables ; mais la bonté de Charlotte allait au-delà de ce qu'Elisabeth pouvait imaginer, ne tendant à rien moins qu'à la préserver pour jamais de tout retour de la tendresse de M. Colins, en se l'attirant à elle-même; tel était le plan de Mlle Lucas ; et le soir, lorsqu'ils se quittèrent, les apparences étaient si favorables qu'elle se serait crue assurée du

succès, si le départ de M. Colins n'eût été si proche; mais en cela elle ne rendait point justice au caractère indépendant de M. Colins; car celui-ci, le lendemain, s'esquive fort doucement de Longbourn, et vient à Lucas-Lodge se jeter à ses genoux; il eut soin d'éviter les regards de ses cousines, dans la croyance que si elles le voyaient sortir, elles devineraient aisément le motif de sa promenade; et il n'eût voulu, pour rien au monde, que cette démarche fût connue avant le succès, quoiqu'il en fût presque assuré, et avec raison, Charlotte l'ayant passablement encouragé; mais l'aventure du mercredi le rendait tant soit peu défiant. Sa réception cependant fut des plus flatteuses. Mlle Lucas l'aperçut comme il s'avançait vers la maison, et se hâta d'aller, comme par hasard, à sa rencontre dans l'avenue. Mais elle ne s'attendait pas encore à toute la tendresse et à toute l'éloquence qu'elle allait rencontrer.

Dans un aussi court intervalle que le permirent les longues phrases de M. Co-

lins, tout fut décidé entre eux à leur mutuelle satisfaction; et lorsqu'ils entrèrent dans la maison, déjà il la priait de nommer le jour qui devait le rendre le plus heureux des mortels; et, bien qu'une telle demande ne pût être écoutée en ce moment, Charlotte était loin de la lui vouloir refuser par caprice. Comment une femme sensée eût-elle pu trouver le moindre plaisir à se voir courtisée par un être aussi stupide? et le désir de trouver un établissement honnête, ayant seul engagé Mlle Lucas à accepter sa main, peu lui importait d'obtenir cet établissement, alors ou dans quelques mois.

Le consentement de sir William et de ladi Lucas, fut sur-le-champ demandé: ils l'accordèrent avec joie. La situation de M. Colins rendait ce mariage très-avantageux pour leur fille, à laquelle ils ne pouvaient donner que peu de bien, et ses espérances d'ailleurs étaient fort belles. Lady Lucas se mit à calculer, avec un intérêt tout particulier, com-

bien d'années M. Bennet pourrait encore vivre; et sir William remarqua d'un air important, que lorsque M. et Mme Colins seraient possesseurs de la terre de Longbourn, il faudrait nécessairement qu'ils se fissent présenter à la cour. Ce mariage, en un mot, comblait de joie toute la famille. Les jeunes sœurs eurent l'espoir d'être présentées dans le monde un ou deux ans plutôt qu'elles n'avaient jusqu'alors osé l'espérer, et les frères étaient délivrés de la crainte de voir Charlotte vieille fille. Charlotte elle-même était passablement tranquille, elle avait atteint son but, et pouvait à loisir se rendre compte du succès de ses soins et de l'avenir qui l'attendait : ses réflexions en général furent assez satisfaisantes. M. Colins, il est vrai, n'avait ni bon sens, ni esprit ; sa personne était fade, sa conversation plate, son attachement pour elle sans doute imaginaire; mais c'était un mari! et sans avoir d'ailleurs une trop haute opinion des hommes, ni du mariage, elle songeait à s'établir, c'était le

seul parti honorable pour une fille bien née, mais peu riche; et quelque incertain qu'on fût d'y trouver le bonheur, c'était le meilleur préservatif contre le besoin; à l'âge de vingt-sept ans, et n'ayant jamais été belle, elle sentait tout le prix d'une pareille rencontre. La circonstance la moins agréable dans cette affaire, c'était la surprise qu'elle causerait à Elisabeth Bennet, à l'amitié de laquelle elle tenait beaucoup : « Elisabeth, se disait-elle, me blâmera sans doute » ; et, bien que sa résolution ne pût être ébranlée, elle était affligée de ne pouvoir espérer l'approbation de son amie; elle résolut donc de lui apprendre elle-même cette nouvelle, et, dans cette intention, dit à M. Colins, lorsqu'il retourna dîner chez Mme Bennet, de ne point parler à la famille de ce qui venait de se passer. Une promesse d'être discret fut faite sans peine; la garder était chose un peu plus difficile; car la curiosité qu'avait excitée son absence, éclata dès qu'il fut de retour, par des questions si directes, qu'il

lui fallut quelqu'adresse pour les éluder, et sa discrétion était d'autant plus méritoire, qu'il avait un désir extrême de publier l'heureux succès de ses amours.

Comme il partait le jour suivant de trop grand matin pour pouvoir parler à personne de la famille, la cérémonie de l'adieu se fit au moment où ces dames allaient se retirer pour la nuit, et Mme Bennet, avec politesse et cordialité l'assura du plaisir qu'elle aurait toujours à le revoir à Longbourn.

« Cette invitation, Madame, m'est d'un prix inestimable, répondit-il, et connaissant votre bonté, c'est à quoi je m'attendais : soyez assurée que j'en profiterai aussitôt qu'il me sera possible. »

L'étonnemcnt fut général et M. Bennet qui ne se souciait nullement d'un si prompt retour, dit avec vivacité :

« Mais, mon cher Monsieur, ne craignez-vous point en vous absentant ainsi d'offenser lady Catherine, il vaut mille fois mieux négliger vos parens que de vous exposer au blâme de votre patrone.

» — En vérité, Monsieur, le tendre intérêt que vous prenez à moi mérite toute ma reconnaissance, répondit M. Colins; mais soyez assuré que je ne ferai point une démarche si importante sans le consentement de cette noble dame.

» — Vous ne sauriez être trop sur vos gardes, car la satisfaction de lady Catherine doit être votre unique affaire, et si vous croyez lui déplaire en revenant ici, ce qui me semble assez probable, restez, croyez-moi, tranquillement chez vous; nous ne nous en fâcherons point, je vous assure.

» — Monsieur, je sens comme je le dois cette preuve de votre amitié, et je vous promets qu'à peine arrivé à Hunsford, je vous en témoignerai par écrit ma vive reconnaissance, n'oubliant pas aussi de vous rendre mes très-humbles grâces de toutes les bontés dont vous m'avez comblé durant mon séjour dans Herfordshire; quant à mes charmantes cousines, bien que j'espère ne point être long-temps sans les revoir, je veux aujourd'hui

leur souhaiter bonheur et santé, sans même excepter ma cousine Élisabeth. »

Ces dames lui répondirent très-poliment et se retirèrent tout étonnées des projets d'un si prompt retour. Mme Bennet pensait avec plaisir, que peut-être il comptait offrir ses vœux à l'une de ses plus jeunes filles, et Mary se fût aisément décidée à les agréer; en effet, Mary admirait beaucoup ses talens, vantait la solidité de son esprit, et quoiqu'assurément moins savant qu'elle, ne pouvait-il pas faire de rapides progrès, ayant pour l'encourager à l'étude un exemple tel que le sien? Le lendemain vit s'évanouir tous ces beaux projets; Mlle Lucas vint à Longbourn aussitôt après le déjeûné, et dans un entretien particulier avec Élisabeth raconta l'événement de la veille.

La pensée que M. Colins pourrait se croire amoureux de Charlotte, s'était ces deux derniers jours plus d'une fois présentée à Élisabeth; mais que Charlotte le pût encourager, lui semblait aussi impossible que de l'encourager elle-même,

et sa surprise fut telle qu'elle ne put d'abord la cacher et elle s'écria :

« Promise à M. Colins ! ma chère Charlotte, cela est impossible ! »

L'air tranquille dont Mlle Lucas avait fait son récit, ne put tenir contre un reproche si direct, bien qu'elle ne se fût attendue à rien moins ; mais aussitôt se remettant, elle reprit avec assurance.

« Pourquoi cette surprise, chère Élisabeth ; croyez-vous impossible que M. Colins se fasse estimer d'aucune femme, parcequ'il n'a pas eu le bonheur de réussir près de vous ? »

Mais Elisabeth revenant de son premier trouble fit un effort sur elle-même, et l'assura avec calme que l'espoir de l'avoir pour parente lui était fort agréable, et qu'elle lui souhaitait le bonheur le plus parfait.

« Je vois votre pensée, répartit Charlotte, vous devez être surprise et très-surprise, en vous rappelant qu'il y a deux jours, c'était vous que M. Colins voulait épouser...; mais lorsqu'à votre aise, vous

y aurez réfléchi, ma conduite ne vous paraîtra pas si extraordinaire. Je ne suis point romanesque, vous le savez : je ne l'ai même jamais été : je n'ambitionne qu'un ménage aisé, un chez-moi ; et considérant la bonne réputation de M. Colins, ses liaisons et son état, je crois que mes espérances de bonheur sont tout aussi fondées que celles de la plupart des gens qui se marient.

» — Sans doute, répondit Elisabeth ; et après un silence embarrassant pour toutes deux, elles allèrent rejoindre le reste de la famille ; Charlotte ne demeura que peu d'instans, et Elisabeth eut alors le loisir de réfléchir à ce qu'elle venait d'apprendre. Que M. Colins dans l'espace de trois jours eût fait deux offres de mariage, cela lui paraissait, il est vrai, une chose bizarre ; mais que ses offres fussent acceptées c'était ce qu'elle ne pouvait comprendre ; plus d'une fois elle s'était aperçue que les idées de Charlotte sur le mariage différaient des siennes ; mais elle n'aurait jamais imaginé que dans

l'occasion, Charlotte eût sacrifié son bonheur intérieur aux avantages de la fortune. Charlotte, la femme de M. Colins, était pour elle une pensée humiliante; et le chagrin de voir une amie se dégrader et perdre dans son estime, s'accroissait encore par l'affligeante conviction, qu'il était impossible que cette même amie pût trouver quelque bonheur dans le sort qu'elle avait choisi.

FIN DU PREMIER VOLUME.